ANNÉE N° 163 1er AVRIL 1927

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Littré 12-27
FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 6.50

CHEZ PLON

PAUL BOURGET
de l'Académie française

NOS ACTES NOUS SUIVENT

Roman en 2 volumes in-16 .. .. **24 f**

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

Nº 7

MARIUS ANDRÉ

LA VÉRIDIQUE AVENTURE DE CHRISTOPHE COLOMB

In-16 sur alfa .. .. **15 f**

ANDRÉ BILLY et MOISE TWERSKY

L'ÉPOPÉE DE MÉNACHÉ FOIGEL

LE FLÉAU DU SAVOIR

Un livre sur les Juifs qui surprendra bien des Juifs

In-16 .. .. **12 f**

LETTRES DE CHATEAUBRIAND A LA COMTESSE DE CASTELLANE

Publiées par la Comtesse JEAN DE CASTELLANE

In-16 sous couverture originale .. .. **10 fr**

MÉMOIRES DE LA REINE HORTENSE

Publiés par PRINCE NAPOLÉON

In-8º avec 4 portraits fac-similés hors texte .. .. **25 fr**

JOURNAL INTIME DE MAINE DE BIRAN

Publié par A. DE LA VALETTE MONBRUN

(1792-1817)

In-8º avec un portrait .. .. **25 fr**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LIBRAIRIE  GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84

DU C. SEINE 35.807

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. S. ANDERSON. Un païen de l'Ohio. Prix 10.50
2. MARIUS ANDRÉ. La véridique aventure de Chistophe Collomb. 15 fr.
3. CLAUDE ANET. La rive d'Asie. 12 fr.
4. JACQUES BAINVILLE. Jaco et Lori. 12 fr.
5. J. VALMY-BAYSSE. Les grands magasins. .. .. 12 fr.
6. PIERRE BENOIT. Le roi Lépreux. 12 fr.
7. BIENSTOCK et CURNONSKY. Le livre de chevet .. .. 10 fr.
8. A. BILLY et MOÏSE TWERSRY. Le fléau du savoir .. .. 12 fr.
9. PAUL BOURGET. Nos actes nous suivent. 2 vol .. .. 24 fr.
10. LUCIE DELARUE-MARDRUS. La petite comme çà .. .. 12 fr.
11. TRISTAN DERÊME. En rêvant à P. J. Toulet .. .. 12 fr.
12. G. DUHAMEL. Crésus .. .. 35 fr.
13. J. G. FRAZIER. Les dieux du ciel. 16 fr.
14. CH. LE GOFFIC. Madame Rugellou. Prix .. .. 12 fr.
15. ANDRÉ DE HEVESY. Christophe Collomb ou l'heureux Génois .. 12 fr.
16. LÉON TREICH. Histoires médicales (*Anas*) .. .. 6 fr.
17. P. ISTRATI. Le refrain de la fosse. 12 fr.
18. PANAÏT ISTRATI et JOSUÉ JEHOUDA. La Famille Perlmutter 12.60
19. Journal intime de MAINE DE BIRAN. Prix .. .. 25 fr.
20. J. KESSEL. Les cœurs purs .. 12 fr.
21. P. KROPOTKINE. L'éthique .. 18 fr.
22. PIERRE DE LANUX. La vie de Henri IV. Prix .. .. 12 fr.
23. M. LARROUY. Sirènes et Tritons. 12 fr.
24. FRÉDÉRIC LEFÈVRE. Une heure avec. 4e série (Documents bleus). 12 fr.
25. G. LENOTRE. Babet l'empoisonneuse ou l'empoisonnée .. .. .. 12 fr.
26. A. LONDRES. Sur le chemin de Buenos-Ayres .. .. 12 fr.
27. PROSPER MÉRIMÉE. Le carrosse du Saint Sacrement .. .. .. 3 fr.
28. JEAN MISTLER. La vie d'Hoffmann. Prix .. .. 12 fr.
29. JEANNE D'ORLIAC. La fleur d'or. 9 fr.
30. TH. RECHETNIKOV. Ceux de Podlipnaïa (trad. CH. NEYROUD) .. 12 fr.
31. H. ROBERT. Le palais de justice. 6 fr.
32. ROMAIN ROLLAND. L'âme enchantée. 3e partie : Mère et fils. 2 vol. 24 fr.
33. L. F. ROUQUETTE. La chanson du pays. Prix .. .. 12 fr.
34. JEAN SCHLUMBERGER. L'enfant qui s'accuse. Césaire. 2 vol. chacun. 12 fr.
35. A. STRINDBERG. Cinq pièces en un acte .. .. 12 fr.
36. J. et J. THARAUD. La semaine sainte à Séville .. .. 6 fr.
37. I. TOURGUENEFF. Nouveaux récits d'un chasseur. .. .. 12 fr.
38. ROBERT DE TRAZ. L'écorchée. 12 fr.
39. LÉON TREICH. L'esprit de Chamfort. Prix .. .. 6 fr.
40. F. VANDÉREM. La littérature .. 5 fr.
41. CL. VAUTEL. L'amour à la parisienne. Prix .. .. 12 fr.
42. W. WHITMAN : Pages de journal. 15 fr.

PHILOSOPHIE — SCIENCES — POLITIQUE — DOCUMENTATION

43. Dr CABANES. Le mal héréditaire. 15 fr.
44. V. CHAPOT. Le monde romain. 30 fr.
45. A. LOISY. La consolation d'Israël. 9 fr.
46. J. G. PROD'HOMME. La jeunesse de Beethoven .. .. 40 fr.
47. LÉON VALLAS. Les idées de Claude Debussy .. .. 12 fr.
48. LÉONTINE DE VILLENEUVE. Mémoires de l'Occitanienne .. .. .. 15 fr.
49. MÉMOIRES DE LA REINE HORTENSE publiés en 3 vol. par le Prince NAPOLÉON. Tome Ier .. .. .. 25 fr.
50. COMTE WODZLINSKI. Les trois romans de Frédéric Chopin. .. .. 9 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

51. ADRIEN. L'Inde .. .. .. 16 fr.
52. LUCAIN. La guerre civile. Tome I. Prix. 25 fr.
53. P. MÉRIMÉE. Œuvres choisies. 12 60
54. P. MÉRIMÉE. Colomba. . 16 fr.
55. P. MÉRIMÉE. Carmen illustrée de 23 dessins de MÉRIMÉE, introduction de V. LARBAUD. 18 fr.
56. G. DE NERVAL. Angélique .. 80
57. MAURICE SCÈVE : Œuvres poétiqu complètes 40
58. STENDHAL. Le rouge et le noir. 60
59. Œuvres complètes de VILLIERS L'ISLE ADAM. VIII (Morgane-Eleë Prix 20

RÉIMPRESSIONS

60. JACQUES BAINVILLE. Histoire de trois générations .. .. 12 fr.
61. LOUIS CODET. César Capéran, su de huit contes inédits.. .. 12.

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

62. W. BLAKE. Le mariage du ciel et de l'enfer. Traduit de l'anglais par ANDRÉ GIDE, illustré par RENÉ POTTIER. Prix .. .. .. 550 fr.
63. GEORGES CHENNEVIÈRE. La Légende du roi d'un jour . . . . 15 fr.
64. J. DELTEIL. La jonque de porcelaine, illustrations de M. MARLIAC. 300 fr.
65. ERASME. Eloge de la folie, 43 eaux-fortes de CHAS-LABORDE. 3 000 fr.
66. J. DE LA FONTAINE. Les amours de Psyché et de Cupidon, 38 gravures de PIERRE LAPRADE .. 480 fr.
67. JEAN GEHBACH. L'abbé de l'Abbaye. Bois origin d'ALEXANDRE ALEXIEFF. Prix .. .. .. 80 fr.
68. G. J. GROS. Maurice Utrillo, 40 reproductions hors texte .. .. 35 fr.
69. HUGO VON HOFMANNSTHAL. Ecrits en prose .. .. 35 fr.
70. MAX JACOB. La côte. 17 gouaches originales de MAX JACOB. 600 fr.
71. V. LARBAUD. Allen. Ill. Coubine 375 fr.
72. HENRI MASSIS. Raymond Radiguet. Prix. .. .. 15 fr.
73. LETTRE DE CHARLES MAURRAS A SAINTETÉ LE PAPE PIE XI . 50
74. PROSPER MÉRIMÉE. Carmen, bo originaux d'HERMANN PAUL. 600
75. D. MILHAUD. Etudes 20
76. OCTAVE MIRBEAU. Dingo, illustr tions 50 eaux-fortes originales PIERRE BONNARD 1.700
77. PAUL MORAND Siam . .. 325
78. E. DES COURIÈRES. Chana Orl (*Les sculpteurs français nouveaux* Prix.. 6
79. ODILON-JEAN PÉRIER. Le promeneu Prix. 15
80. RAINER MARIA RILKE. Les rose Prix 150
81. SHAKESPEARE. Les sonnets, introdu tion de VALERY LARBAUD .. 60
82. PH. SOUPAULT. Henri Rousseau, Douanier avec 39 reproduct. 225
83. PAUL VALÉRY. Durtal. .. 180
84. PAUL VALÉRY. Huysmans .. 75
85. ROGER VITRAC. Humoristiques. 15
86. OSCAR WILDE. De profundis. 200

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par débit de mon compte (2) les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENT BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (3)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE — 14e ANNÉE

DIRECTEUR (1919-1925) : JACQUES RIVIÈRE

Directeur : GASTON GALLIMARD — Rédacteur en chef : JEAN PAULHAN

PARAIT LE 1er DU MOIS

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publiera

PROTÉE, par JAMES JOYCE, trad. par AUGUSTE MOREL et VALERY LARBAUD
LETTRES, par ANDRÉ GIDE
POÈMES EN PROSE, par PAUL VALÉRY
POÈMES, par ANDRÉ SUARÈS
LA CLASSE DE MALLARMÉ, par LÉON-PAUL FARGUE
MAX JACOB ET LA LIBERTÉ, par JEAN CASSOU
L'HOMME BLANC, POÈME, par JULES ROMAINS
L'ENSEVELI, par JEAN SCHLUMBERGER
JEAN-JACQUES, par JOSEPH DELTEIL
L'ŒUVRE DE PAUL CLAUDEL, par HENRI RAMBAUD
LA JOURNÉE DES BELLES FEMMES, par E. CECCHI
FRAGMENTS, par ROSANOV, trad. et introd. par BORIS DE SCHLŒZER
MANHATTAN par MARCEL JOUHANDEAU
POÈMES, par JEAN COCTEAU
LES FLEURS DE TARBES, par JEAN PAULHAN
RAYMOND ROUSSEL, HOMME ÉTRANGE, par ROGER VITRAC
et des récits de PANAÏT ISTRATI, FRANÇOIS MAURIAC, ANDRÉ MAUROIS, PAUL MORAND, HENRI POURRAT

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe* de *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19......

* Ci-joint *mandat* — *chèque* de.

Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de

Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de

(majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile).

*	FRANCE	Union postale	Autres pays
Édition de luxe :			
UN AN	95 fr.	110 fr.	120 fr.
Édition ordinaire :			
UN AN	48 fr.	56 fr.	65 fr.
SIX MOIS.. ..	26 fr.	31 fr.	35 fr.

* *Rayer les indications inutiles.*

A ...., le .... 192.....

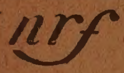
(SIGNATURE)

Nom ....

....

Adresse ....

DÉTACHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER A M. LE DIRECTEUR DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 3, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIe. COMPTE CHÈQUE POSTAL : 169.33
TÉLÉPH. : LITTRÉ 12.27. — ADR. TÉLÉG. : ENERFENE PARIS. — R. C. SEINE 35.807



Pour paraître fin Avril

Pour paraître fin Avril

COLLECTION "VIES DES HOMMES ILLUSTRES"

LA VIE DE DISRAËLI

par

ANDRÉ MAUROIS

nrf *Retenez ce livre chez votre Libraire*

nrf VIENT DE PARAITRE

J. KESSEL

LES CŒURS PURS

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **10.50**+20 %

Il ne s'agit pas d'excuser l'âpreté ou la tristesse de mon livre. Un auteur ne justifie que par la façon dont il les traite le choix de ses sujets.

Mais je voudrais insister sur ce point :

Ayant vécu, les personnages de ces récits ne sont plus seulement des fictions, mais des témoins. Les témoins d'un temps — le nôtre et le plus fertile en tragédies. Les journaux nous ont si bien habitués aux catastrophes, aux émeutes, aux drames où tout un peuple est engagé que — pareils aux fossoyeurs qu'un cercueil n'émeut plus — nous vivons insensibles au milieu du sang et de la détresse.

D'ailleurs les événements massifs, les souffrances en bloc ne frappent l'imagination ou la pitié qu'imparfaitement et d'une manière abstraite. Pour être vivants, notre tendresse ou notre effroi exigent un exemple singulier. Nous sommes ainsi faits que le visage d'un enfant qui pleure nous touche plus que d'apprendre la mort par la faim de toute une province.

Or, des voyages et des amitiés nouées en des lieux nocturnes, m'ont donné des illustrations pathétiques de la misère et de l'héroïsme où vit notre époque. Son désordre et ses épouvantes ne sont pas en effet sans grandeur. Elle a, chez beaucoup d'hommes, libéré les instincts, quels qu'ils soient, du plus noble au plus vil. Et un instinct, s'il est net de tout alliage, a toujours quelque chose de fort, de vierge, qui force l'admiration. Il y a en lui cette pureté des animaux et des plantes que ne peuvent acquérir nos sentiments les plus raffinés.

Les cœurs instinctifs sont purs sans qu'intervienne aucune notion morale, purs à la manière d'un vin, d'une pierre ou d'un poison, purs par leur violence et leur intégrité. Cela explique le titre sous le signe duquel sont groupés ces récits et qui, peut-être, étonnera puisqu'il s'applique à Mary qui engage son fils dans un parricide, à Makhno l'égorgeur, à Sogoub, le déclassé douteux. J. K.

DU MÊME AUTEUR :

LA STEPPE ROUGE, *nouvelles* .. .. **10.50**+20 %
L'EQUIPAGE, *roman* .. .. **10.50**+20 %
LES CAPTIFS, *roman* .. .. **10.50**+20 %
L'ÉQUIPAGE, édition illustrée par CONSTANT LEBRETON.. .. **200** fr.+20 %
LE MESSIE SANS PEUPLE, *roman* par SALOMON POLIAKOV, version française de J. KESSEL .. .. **10.50**+20 %
BOUDLAH PORTE-GLAIVE, *roman*. .. .. *en préparation*
LES MAISONS DU PASSANT, *roman* .. .. *en préparation*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

ANDRÉ BEUCLER

GUEULE D'AMOUR

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (II)

... André Beucler, l'un des premiers, a su voir dans le hasard un des ressorts de notre époque. Et comme cet écrivain a le goût du risque sentimental et de l'enchantement, je compris qu'il mettait toutes ses passions au service d'une fée qui comble ordinairement ses courtisans et qui le comblera plus que d'autres. André Beucler nous montre, dans son beau livre, le passage du convenu au pittoresque, du désordre à la rigueur, de la solennité à l'humour et du désir aux actes. Il pourrait dire avec Corneille :

« Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère »...

PAUL MORAND, *L'Intransigeant*, 15-12-26.

... Ce court fragment montre la qualité de l'œuvre de M. André Beucler, la richesse de son style et l'acuité de sa documentation psychologique.

J. TALLENDEAU, *Le Populaire* (Nantes) 17-12-27.

... c'est grouillant de vie, chatoyant d'impressions et de couleurs ; rien n'y manque, pas même l'actualité effleurée avec tact...

GEORGES SUAREZ, *L'Avenir*, 24-12-26.

... Je défie qu'on touche à ce livre sans l'achever d'un trait, sans demeurer, la dernière ligne lue, dans l'attitude du voyageur au crépuscule : immobile, l'œil embué, le regard flottant très loin, le cœur un peu serré, résigné enfin à tout vivre.

PAUL CREYSSEL, *Lyon Républicain*, 23-1-27.

... Une poésie profonde et qui parle droit à l'âme... Des images saisissantes, qui surprennent, étonnent, ravissent... Il faut lire le livre tout entier.

J. J. VAN DOOREN, *Midi* (Bruxelles), 1-2-27.

... Quelle puissance descriptive et quelle aisance ! Quelle richesse dans la fantaisie et dans le décor ! Quel lyrisme ! Quelle poésie, enfin ! C'est un enchantement...

GEORGES PETIT, *La Revue Nouvelle*, 15-2-27.

... Il n'est pas de fantaisie que Gueule d'Amour ne se permette et qu'on ne lui pardonne, tant il y a de surhumanité ou plutôt d'humanité suprême dans sa grâce et sa libre et prestigieuse aisance... Madeleine lui inspire une passion farouche. C'est Satan si l'on veut, cette femme, avec sa tristesse infinie et sa séduction indéfinissable... Ce n'est point par la déformation, que M. Beucler parvient à créer son fantastique, mais par la lumière qu'il ménage... Il y a là une formule d'art nouvelle, à coup sûr...

JOHN CHARPENTIER, *Mercure de France*, 1-3-27.

... Avant tout, M. Beucler est un poète... Il n'hésite pas à frôler l'invraisemblable, qui est accepté parce que cet invraisemblable est d'un comique charmant...

LÉON PIERRE-QUINT, *Europe*, 15-3-27.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE


VIENT DE PARAITRE

OLLECTION "VIES DES HOMMES ILLUSTRES" N° 6

LA VIE D' HOFFMANN

PAR JEAN MISTLER

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **12** FR.

Il a été tiré de cet ouvrage :
289 exemplaires sur pur fil (dont 14 hors commerce) .. .. .. **35** fr. (*souscrit*)
21 exemplaires sur japon impérial (dont 1 hors commerce) .. .. **90** fr. (*souscrit*)

Il n'existait aucune biographie d'Hoffmann en France. Que cette étrange figure aît attiré Jean Mistler, cela n'étonnera pas les lecteurs de son premier roman, ces *Châteaux en Bavière* où l'on voyait tant d'affinités romantiques et un sens aigu des choses d'Allemagne Cette vie d'Hoffmann n'est pas une *biographie romancée* — vilain mot, pauvre chose — mais l'évocation vivante et vraie de l'auteur des *Contes Fantastiques*, de ce bizarre Hoffmann, tour à tour juge, peintre, compositeur, chef d'orchestre, journaliste et romancier : génie singulièrement moderne et complexe, avec l'excitation des paradis artificiels, et la menace perpétuelle de la démence et du dédoublement de la personnalité.

Pour camper ce personnage et ses romantiques amours, Jean Mistler a utilisé et fondu d'innombrables documents dans la trame d'une analyse psychologique et d'un récit pittoresque. Autour de son héros, il a fait revivre les Allemagnes du XVIII[e] siècle finissant, leurs salons bourgeois, leurs minuscules cours princières, puis l'orage romantique et révolutionnaire, les guerres napoléoniennes, les petites villes de Prusse, de Pologne et de Bavière, les Tribunaux, les Théâtres, les Cabarets — décors où se déroulèrent la vie et les rêves d'Hoffmann, d'HOFFMANN LE FANTASTIQUE.

Notice biographique

Né à Sorèze (Tarn) en 1897. Vacances en Espagne, Suisse, Allemagne. En 1913, élève d'Alain à Henri IV. Mobilisé à la fin de 1915. En 1919, occupation à Wiesbaden comme sous-lieutenant d'artillerie — puis à l'Ecole Normale — en 1920, agrégé des lettres. De 1921 à 1925, professeur à l'Université de Budapest et attaché à notre Légation en Hongrie. Nombreux voyages en Europe. En 1925, succède à Paul Morand aux Affaires Etrangères comme chef de la Section Littéraire et Artistique.

Bibliographie

Châteaux en Bavière, *roman*, 1925 (*Calmann-Levy*). — **Madame de Staël et Maurice O'Donnell**, 1926 (*Calmann-Levy*). — A paraître en 1927 : **Arc en ciel**, *nouvelles*. — **Un roman sur la Hongrie**.

Déjà parus dans la même collection :

FRANZ LISZT par GUY DE POURTALÈS | **LA VIE DE MONTAIGNE** par JEAN PRÉVOST | **LAZARE HOCHE** par GEORGES GIRARD
TALLEYRAND par JACQUES SINDRAL | **HENRI IV** par PIERRE DE LANUX

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **NOUVEAUTÉS**

EUGÈNE MARSAN

LES CHAMBRES DU PLAISIR

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

Essayiste délicat et précieux.

ANDRÉ BILLY, *l'Œuvre*, 30-11-26.

... Eugène Marsan prend mieux les choses. Des phrases donnent le mouvement même des esprits et des sentiments, de la vie secrète. Cela, ce n'est pas seulement d'un grand écrivain, mais d'un psychologue. D'un trait, d'un mot, comme il sait bien tout placer !... Ces notes qui condensent parfois un roman comme une gemme fait une lueur ne sont jamais de galanterie pure, parce que jeunesse, intelligence et charité mêlées les soulèvent, les mettent sur le plan qu'il faut...

HENRI POURRAT, *Revue de Genève*, mars 27.

... Marsan a traduit avec des grâces délicates et de soudaines mélancolies, avec une violence passionnée aussi, les silences et les discours, les apartés et les effusions, tout l'état vibrant d'un homme troublé ou déçu...

JEAN NICOLLIER, *Gazette de Lausanne*, 7-2-27.

... Un lecteur superficiel — et vous ne pourriez lui en vouloir sous un titre fait pour égarer... — trouverait votre livre un peu léger... Et j'aime votre livre, je l'aime pour cette incertitude qui vous voile...

PIERRE HUMBOURG, Lettre à Eugène Marsan, *Cahiers du Sud*, 1-1-27.

... Poésie et vérité ! Marsan doit bien savoir que ce divin mélange, exécuté avec une pareille délicatesse, c'est la substance même du plus grand art.

PIERRE LAFUE, *Revue Hebdomadaire*, 26-2-27.

... Dans ces *Chambres du Plaisir* où Marsan nous introduit et qui tantôt ressemblent à la chambre de Psyché, tantôt à celle de la *Gimblette* montée par Fragonard, tantôt au vestibule du *Bain Turc*, ce sont les mélodies et ce sont les formes qui enchantent... Je crois bien que depuis les Amours de Vienne (Nerval), et depuis les Amours d'Italie (Stendhal), il n'y en a jamais eu de plus finement narrées, de contées plus joliment...

EDMOND PILON, *Le Divan*, janvier 27.

... M. Marsan s'applique à faire jaillir des fées de sa mémoire. Il mêle à ce jeu beaucoup de tendresse et de désespoir...

MAURICE MARTIN DU GARD. *Les Nouvelles Littéraires*, 12-2-27.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**



VIENT DE PARAITRE

“ **Les Documents Bleus** ” N° 32

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Une heure avec...

QUATRIEME SÉRIE

... MM Jehan Rictus, Gaston Leroux, Paul Souday, Charles Silvestre, Drieu La Rochelle, Francis de Miomandre, Jean Giraudoux, Mme Colette, MM. Marcel Arland, Georges Bernanos, André Maurois, Raymond Poincaré, H. d'Ardenne de Tizac et Jean Viollis, R.-M. Rilke, Joseph Caillaux.

n vol. in-16 double-couronne .. .. **12** fr.
o ex. sur pur fil Lafuma-Navarre. .. .. **35** fr. (*souscrits*)

Cette quatrième série d'*Une heure avec...*, la meilleure de toutes incontestablement, est ussi la plus riche et la plus variée. Elle témoigne d'un fécond élargissement de la formule nventée par Frédéric Lefèvre. Un poète trop délaissé comme Jehan Rictus, l'auteur es *Soliloques du pauvre*, le grand poète autrichien Rainer Maria Rilke, décédé écemment, et des personnalités politiques de premier plan comme MM. Raymond Poincaré Joseph Caillaux... Par ce choix — dont le terme *éclectique* indiquerait assez mal la significa-on — Frédéric Lefèvre révèle son véritable dessein qui semble *de consulter, en France abord, à travers le monde ensuite, tous les hommes dont l'art, la pensée, l'action orientent ou ntrarient les grands courants d'aujourd'hui.*

Quand Frédéric Lefèvre aura clos son enquête internationale, il sera facile de dresser la table es vraies valeurs de notre temps et de distinguer à travers tous ces témoignages qui ne sont ouvent contradictoires qu'en apparence, les directions fondamentales de la pensée vivante...

En découvrant ainsi les tendances les plus *authentiques* d'aujourd'hui, on pourra projeter uelques lueurs sur un avenir qui n'est peut-être ni aussi mystérieux ni aussi sombre que eulent le croire ceux qui refusent d'en observer la genèse dans le “ profond aujourd'hui ”.

Ainsi ces documents n'éclairent pas seulement notre temps ; ils ouvrent sur l'avenir de condes perspectives...

RAPPEL :
Une heure avec... :
1re série, un vol. .. .. **12** fr.
2e série, un vol. .. .. **12** fr.
3e série, un vol. .. .. **15** fr.



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

COLLECTION D'ANAS

PROPOS, ANECDOTES ET VARIÉTÉS RECUEILLIS PAR

LÉON TREICH

N° 23

HISTOIRES MÉDICALES

UN VOLUME IN-24 .. .. **5** fr. + 20 %

Les *Histoires médicales* qui paraissent — 23e volume — dans la collection d'Anas de Léon Treich, ne font double emploi avec aucun des volumes anecdotiques parus ces dernières années sur la Médecine, les Médecins ou les Malades. Elles seront suivies le 1er mai d'*Histoires judiciaires* conçues suivant la même formule originale, puis le 1er juillet d'*Histoires pour lire en voyage*, qui nous ramèneront à l'anecdote proprement dite et au conte bref.

Il a été tiré de cet ouvrage, le 23e de la Collection d'Anas, 65 exemplaires sur vél de chiffon rose des papeteries Lafuma Navarre, dont 15 hors commerce, marqu de A à O, et 50 exemplaires, numérotés de 1 à 50 .. .. **20** f

OUVRAGES DÉJA PARUS (chaque volume .. .. **5** fr. (+20 %

HISTOIRES ENFANTINES
DE VACANCES
ANGLAISES
THÉATRALES
GAULOISES
POLITIQUES
LITTÉRAIRES
POUR LA PLAGE
DE CHASSE
POUR JEUNES FILLES
POUR L'ANNÉE NOUVELLE

L'ESPRIT DE TRISTAN BERNAR
SACHA GUITRY
CLEMENCEAU
AURÉLIEN SCHOLL
ALEXANDRE DUMA
ALFRED CAPUS
RIVAROL
MAURICE DONNAY
WILDE
WILLY
CHAMFORT

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

L'ESPRIT DE PIERRE VÉRON

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRI

nrf *Pour paraître au début d'Avril*

“ Les Documents Bleus ”

N° 32

J. VALMY-BAYSSE

LES GRANDS MAGASINS

Un volume in-16 double-couronne .. .. **12** fr.
60 exemplaires sur pur fil .. .. **35** fr. (*souscrits*)

Un livre sur les Grands Magasins... Technique ? A peine. Des observations et de la fantaisie. Un passant s'est arrêté devant ces vastes maisons de vente qui ont modifié le décor de la rue d'aujourd'hui par leur architecture, leurs larges baies lumineuses, la couleur de leurs étalages et la variété de leur mouvement...

J. Valmy-Baysse a donc ici, comme dans son roman *Les Comptoirs de Vénus*, abordé le grand magasin aussi bien par son extérieur qui est un spectacle plastique permanent que par son intérieur qui tient du salon et de l'usine et qui est comme l'affirmation de l'importance qu'il a prise dans la vie et les habitudes du monde moderne.

Tous ses rouages et tous ses buts ; tous ses aspects — de la machinerie à l'étalage — ; tout son personnel — du directeur à la cliente — sont présentés ici avec un esprit documentaire qui s'accommode d'un humour et d'une fantaisie qui sont bien de chez nous.

Un livre vivant où la réalité s'accorde avec l'imagination...

Notice biographique

J. Valmy-Baysse, né à Saint-Médard en Jalle (Gironde). Après des études à Bergerac, à ordeaux et à Paris, débute dans le journalisme et la poésie. Publie **Le Temple** *et* **La Vie nchantée**, *poèmes ; fait jouer des pièces :* **Impéria** *(Théâtre des Poètes),* **Le Paradis retrouvé** *(Théâtre des Arts) ;* **Recommencement** *(Comédie-Française) ; fait araître des romans :* **Les Pépères La Victoire, Le Retour d'Ulysse, Terreolonde, Madame Desreux, L'Enfant Ingrat, Les Comptoirs de Vénus**, *oman du Grand Magasin. Donne dans une vingtaine de journaux de Paris et des départeements des articles sur tous les aspects de la vie moderne, des chroniques d'art et de littéraure. Directeur — avec Pierre Bonardi — de la* Volonté Littéraire.


ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf POUR PARAITRE EN AVRIL

MARCEL ARLAND

LES AMES EN PEINE

Un vol. in-16 double-couronne .. .. **13.50** (*sous presse*

L'édition originale comprend 850 ex. numérotés sur vélin pur fil Lafuma-Navarre et 100 ex. réimposés dans le format in-4° tellière, sur vergé pur fil Lafuma-Navarre. .. .. (*souscrit*

COLLECTION " UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT "

ÉTAPES

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur par CHAGALL
gravé sur bois par G. AUBERT

Un vol. in-16 jésus.

670 ex. n. sur vélin simili cuve Lafuma-Navarre **15** fr. (*en souscription*

16 ex. num. sur vieux Japon teinté. .. .. **80** fr. (*en souscription*

TIRAGES RESTREINTS

OÙ LE CŒUR SE PARTAGE

ÉDITION ORIGINALE

Un vol. in-8 tellière, 750 ex. num., sur Alfa.. **12** fr. (*en souscription*

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez noter ma souscription à .... *exemplaires de* * **ÉTAPES,** — * **OÙ LE CŒU** **SE PARTAGE,** — *sur* * vélin — alfa, * *et à* .. *exemplaires de* **ETAPES,** *su* *vieux Japon teinté.* * *Vous trouverez ci-joint la somme de* .... *francs, montant de m* *souscription.* * *Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de* ..... *franc* *montant de ma souscription, augmentée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement.*

A .... le .... 192....

Nom .... (*Signature.*)

Adresse ....

.... * Rayer les indications inuti

Adresser ce bulletin à M. le Directeur de la N. R. F., 3, rue de Grenelle, Paris-VIe. Ch. postal Paris 169

nrf *Retenez, Souscrivez chez votre Librair*

nrf LES CAHIERS MARCEL PROUST

LES CAHIERS MARCEL PROUST

publiés sous la direction de

RAMON FERNANDEZ

Paraîtront successivement :

HOMMAGE A MARCEL PROUST

avec un portrait et des textes inédits

RÉPERTOIRE D'
A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

contenant la liste de tous les personnages du livre, rangés par ordre alphabétique, avec indications sur leurs sentiments et leur conduite,

par CHARLES DAUDET

MORCEAUX CHOISIS

etc..., etc...

Chacun de ces volumes au format in-16 jésus sous couverture imprimée en noir et rouge sur papier bleu. Il sera tiré sous même couverture des exemplaires sur Hollande, Japon impérial et pur fil. En outre il sera tiré sous la couverture classique blanche à filets noir et rouges cent exemplaires sur pur fil réimposés au format in-4° tellière pour lesquels les BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE auront un droit de priorité dans la souscription.

nrf Souscrivez aux CAHIERS MARCEL PROUST chez votre Libraire

nrf **Pour paraître à partir de Juin**

Pour paraître à partir de Juin :

LES CAHIERS
MARCEL PROUST

publiés sous la direction de RAMON FERNANDEZ

Les Cahiers Marcel Proust publieront tout ce qui concerne l'œuvre et la personnalité de Marcel Proust : répertoire des personnages et des noms de lieu, afin d guider le lecteur, le critique et l'étudiant, correspondance, dédicaces, inédits d Proust, études inédites sur Proust, biographie, iconographie, bibliographie, etc. O conçoit l'opportunité de cette entreprise. Il ne suffit pas de lire l'œuvre maîtresse d Proust pour apprécier complètement sa valeur littéraire : la vie, les entretiens, le écrits privés de Proust sont les compléments indispensables de cette œuvre, car pe de grands esprits furent plus uns et plus logiques que celui qui a dénoncé no illogismes et nos intermittences. Chacune de ses lettres, de ses dédicaces est un petite œuvre qui éclaire la grande, une création de l'intelligence et de la sensibilit Il n'est pas jusqu'au plus banal de ses pneumatiques qui ne renferme quelque tra précieux. Le plus modeste de ses amis peut, en rapportant une remarque de lu préciser tel passage d'*A la Recherche du Temps Perdu*.

Mais précisément parce que, dans ce qui nous reste de Proust en dehors de so œuvre, on ne peut séparer *a priori* l'essentiel de l'accidentel, il serait infinimen regrettable que ces documents demeurassent éparpillés. *Le Temps Retrouvé* va paraîtr la critique va pouvoir contempler l'œuvre toute entière dans son exacte perspective déjà des universitaires nous ont fait savoir qu'ils avaient l'intention de consacrer de thèses à tel ou tel aspect du génie proustien : n'est-il pas souhaitable dans l'intér de la mémoire de Proust comme dans l'intérêt de ses critiques et de ses admirateurs que tous les *Proustiana* soient rassemblés et ordonnés dans une collection qui ser le prolongement de l'œuvre et comme l'ombre qui en soulignera les traits lumineux

Les Cahiers Marcel Proust font appel à tous ceux qui ont pieusement conservé de documents ou des souvenirs significatifs, à tous ceux aussi qui ont quelque chose dire sur l'œuvre.

RAMON FERNANDE

N.-B. M. Ramon Fernandez recevra à partir du 1er Avril 1927, le lundi de 10 heure à midi, à *La Nouvelle Revue Française*, 3, rue de Grenelle.


Retenez LES CAHIERS MARCEL PROUST chez votre Librair



“ *in-octavo* ”

Nouvelle Collection de Bibliothèque

Tirage illimité. Exemplaires numérotés sur chiffon de Bruges filigrané “ à la gerbe ”.

Prix .. .. 35 fr.

Tirage à part à 300 exemplaires numérotés sur vélin de Hollande Pannekoek filigrané “ à la gerbe ”.

Prix .. .. 65 fr.

caractères neufs
beaux papiers

" in-

Beaucoup de libraires et de lecteurs ont souvent souhaité de trouver les ouvrages qui ont particulièrement illustré la firme ***nrf*** dans une édition courante d'une irréprochable typographie, sur papier indestructible, et dans un format de bibliothèque propre à la reliure. La collection " *in-octavo* " répond à ce désir, et cela au moment où l'ampleur et la qualité reconnues de notre fonds nous permettent de l'entreprendre, et de la continuer sur un rythme régulier. Les titres des premiers volumes à paraître, annoncés ci-après, montrent comment la faveur du public a guidé notre choix.

Les ouvrages de la collection "*in-octavo*" seront tous imprimés par l'Imprimerie Sainte-Catherine (H. Verbeke, directeur), avec les caractères neufs elzévir old face de 12, sur une même justification, dans le format in-octavo jésus (14 × 22). Le papier fabriqué tout exprès est le chiffon de Bruges, et, pour le tirage de luxe, le vélin de Hollande Pannekoek, l'un et l'autre filigranés "à la gerbe" d'après le bois original de Galanis qui orne la couverture, elle-même tirée en noir et brique sur Ingres chamois foncé. Tous les exemplaires, y compris ceux du tirage illimité, sont numérotés. Quelques ouvrages dont le texte est considérable (par exemple Jean Barois) formeront deux ou plusieurs tomes.

Par leur qualité littéraire, par leur aspect irréprochable, ces volumes se recommandent d'eux-mêmes à quiconque désire pour une dépense modique, posséder une vraie bibliothèque.

six
les

15

(

(
p
la

La souscription aux frontispices est entièrement indépendante de la souscription aux volumes. Il en est de même pour le numérotage des épreuves.

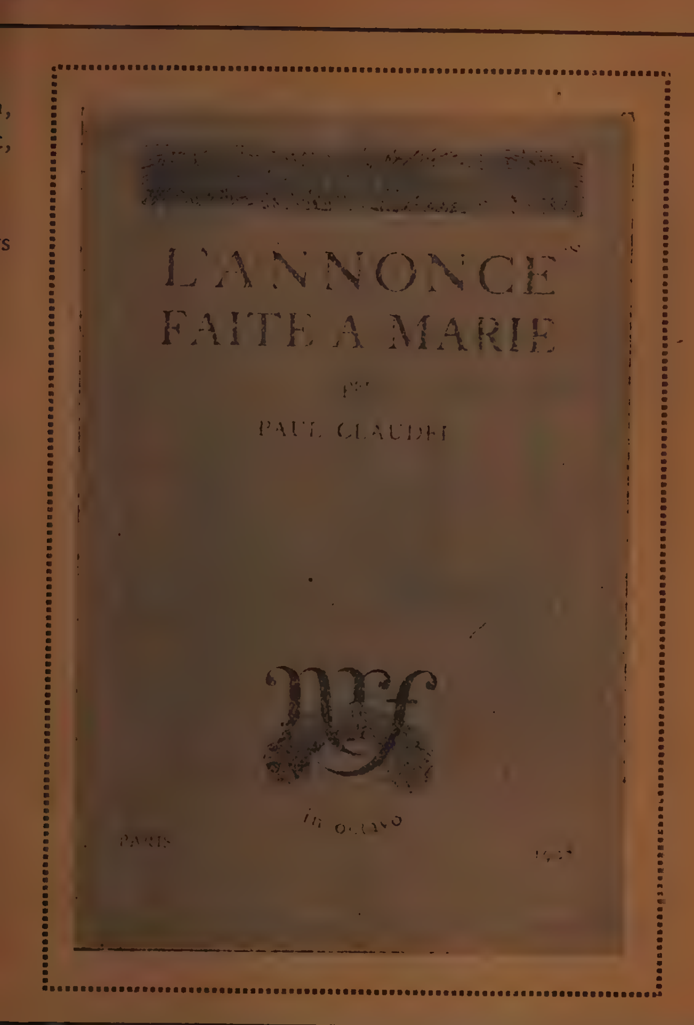
LES FRONTIS

Collection de Gravures originales spécialeme
par les premiers graveurs contemporains : Y
FOUJITA, GALANIS, KISLING, GOERG, GERM
A. DERAIN, LAPRADE, L.-A. MOREAU, A. D

N. B. — Sur demande expresse des souscripteurs, les frontispices pe

VO "

format idéal pour la bibliothèque



IN-OCTAVO"

chaque ouvrage, au format de la collection, OUSSAINGAULT, CHAGALL, HERMINE DAVID, OUREUR, MARIE LAURENCIN, LESPINASSE, HEVENET, JEANNE ROSOY, VERTÈS, etc...

Tous les frontispices sont uniformément tirés sur feuille libre papier de Chine, à 100 exemplaires numérotés et signés.
Prix .. .. **50** fr.

nous brochés en regard de la page de titre de leur exemplaire.

" *in-octavo* "

Paraîtront successivement dans cette Collection :

OUVERT LA NUIT par PAUL MORA

JEAN BAROIS par ROGER MARTIN DU GA

L'ANNONCE FAITE A MARIE par PAUL CLAUD

A.-O. BARNABOOTH par VALERY LARBA

POÉSIES par STÉPHANE MALLAR

SILBERMANN par JACQUES DE LACRETEL



En préparation :

ALCOOLS, par GUILLAUME APOLLINAIRE — **TYPHON,** par JOSE CONRAD — **LES NOURRITURES TERRESTRES,** par ANDRÉ GIDE **LA VIE DE FRANZ LISZT,** par GUY DE POURTALÈS — **MORT QUELQU'UN,** par JULES ROMAINS — **VARIÉTÉ,** par PAUL VALÉRY, et

et des ouvrages de

JEAN COCTEAU — LOUIS CODET — HENRI DEBERLY — PIE HAMP — MAX JACOB — J. KESSEL — CHARLES PÉGUY — CHARL LOUIS PHILIPPE — MARCEL PROUST — ANDRÉ SALMON — JE SCHLUMBERGER — RABINDRANATH TAGORE, etc...

Les volumes de la Collection " *in-octavo* "
paraîtront tous les deux mois,
les 15 Mai, 15 Juillet, 15 Septembre, 15 Novembre, 15 Janvier, 15 M

nrf COLLECTION "VIES DES HOMMES ILLUSTRES"

DÉJA PARUS :

LA VIE DE

N° 1. FRANZ LISZT, par GUY DE POURTALÈS.

N° 2. TALLEYRAND, par JACQUES SINDRAL.

N° 3. LAZARE HOCHE, par GEORGES GIRARD.

N° 4. MONTAIGNE, par JEAN PRÉVOST.

N° 5. HENRI IV, par PIERRE DE LANUX.

N° 6. HOFFMANN, par JEAN MISTLER.

PARAITRONT PROCHAINEMENT :

CHOPIN OU LE POÈTE, par GUY DE POURTALÈS.

DISRAËLI, par ANDRÉ MAUROIS.

DICKENS, par G.-K. CHESTERTON.

STENDHAL, par PAUL HAZARD.

CYRANO DE BERGERAC, par LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE.

nrf ***Achetez, retenez chez votre Libraire***

nrf NOUVEAUTÉS

GUY DE POURTALÈS

MONTCLAR

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Montclar plaira à ceux qui aiment, comme moi, un certain romantisme glacé et ce qu'on pourrait appeler l'héroïsme de la sécheresse... Avec *La Vie de Liszt* et *Montclar*, Pourtalès a fait depuis ses premiers ouvrages un immense bond en avant.

ANDRÉ MAUROIS, *Journal de Genève*, 6-12-26.

... Ce roman complexe, formé de plusieurs histoires superposées, pose d'une façon ingénieuse et nouvelle le problème de l'amour...

L. SAVARY, *Tribune de Genève*, 29-12-26.

... Quelle merveilleuse chose que ce roman, conçu en dehors de toute théorie, débordants d'idées, allégé à tout instant par l'humour et cependant tout passionné, tout vibrant, plein de la même flamme qui courait jadis entre les lignes de *Franz Liszt*.

ANDRÉ MARTIGNON, *La Gazette du Béarn*, 2-1-27.

... M. Guy de Pourtalès révèle une véritable maîtrise psychologique... On trouvera à diverses pages de *Montclar* de ces mouvements inspirés qui approfondissent singulièrement la psychologie et laissent entrevoir à travers la vérité des analyses de ces profondeurs imprévues que l'on aime tant à trouver dans les œuvres de nos contemporains...

EDMOND JALOUX, *Nouvelles Littéraires*, 15-1-27.

Comme les livres de Stendhal, le roman de M. Guy de Pourtalès nous fait vivre dans l'intimité de personnages d'intelligence affinée, de civilisation avancée, fort peu moraux, dont aucun n'est vulgaire.

LOUIS PÉRIÉ, *Courrier du Centre*, 20-1-27.

C'est un roman d'une faune et d'une flore d'une vigueur étonnante, attachant par ses lianes mêmes et l'ardeur cruelle de son héros.

GÉRARD BAUER, *Les Annales*, 23-1-27.

Montclar est une biographie, mais si souple, si docile aux choses et d'apparence si peu concertée, qu'il est malaisé d'en rendre compte. On dissèque avec sécurité un ouvrage systématique. Mais, quand un livre est comme un être vivant, il échappe.

HENRY BIDOU, *Revue de Paris*, 1-2-27.

Il y a sur ces pages la tiédeur d'une volupté savamment dosée : volupté de l'esprit, lénifiante et subtile, volupté de la chair, qui inspire parfois à l'auteur de *Montclar* des pages d'une merveilleuse audace.

FERNAND DEMANY, *Renaissance d'Occident*, 1-2-27.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

LES HISTOIRES DU PETIT RENAUD

recueillies par

LÉOPOLD CHAUVEAU

et illustrées par

PIERRE BONNARD

Pierre Bonnard, à qui l'on doit deux des plus beaux livres modernes, a illustré cette suite d'histoires écrites pour les enfants par un écrivain qui a su renouveler le genre. Ces dessins à la plume rehaussés de quelques taches rouges ou bleues ont la simplicité spirituelle et la délicieuse naïveté qui saura retenir le regard des tout-petits et ravir l'œil le plus raffiné.

Un volume in-4° carré de 96 pages :

322 exemplaires sur vélin d'Arches, dont 22 hors-commerce numérotés de I à XXII et 300 numérotés de 1 à 300.. .. **160** fr.
15 exemplaires sur vélin de Hollande, marqués F à T .. .. **350** fr.
6 exemplaires sur Whatman, dont 2 hors commerce nominatifs et 5 marqués de B à E .. **500** fr. *(souscrits)*
1 exemplaire sur Whatman, marqué A, contenant les dessins originaux de Pierre Bonnard et une épreuve coloriée par l'artiste .. .. **5.000** fr. *(souscrits)*

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*Veuillez noter ma souscription à .... exemplaire sur * Hollande, Arches, de* "**Les Histoires du Petit Renaud**" *au prix de .... l'exemplaire. Ci-joint .... francs, montant de ma souscription, en un mandat, chèque, chèque-postal.* Veuillez faire recouvrer cette somme à mon domicile.*

Nom .... *Le* .... 19...
(Signature)

Adresse ....

(*) Rayer les indications inutiles.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf VIENT DE PARAITRE

COLLECTION « UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT »

MAURICE BETZ

LA FILLE QUI CHANTE

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur par KONJOVIC gravé sur bois
par GEORGES AUBERT

Un volume in-16 jésus tiré à 718 exemplaires sur vélin simili cuve Lafuma-Navarre
dont 118 hors commerce, numérotés de I à CXVIII et de 1 à 600 .. .. **15** fr
16 ex. sur vieux japon teinté, marqués de A à O, le 16e au nom de l'auteur. **80** fr

Est-ce un récit paysan? Est-ce un poème rustique? Ou plutôt le drame intime qui forma le sujet même d'un précédent roman du même auteur, L'Incertain, *— considéré du dehors, décrit par un poète qui n'en verrait que les couleurs et les paysages complémentaire.*

Des phrases brèves, chargées d'allusions. Un réalisme délibérément poétique. Et, sous de ***nuances d'aquarelle, une âpreté secrète...***

HENRI DEBERLY

LUCE ET THIERRY

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur par ROBERT OLLIVIER gravé sur bois
par GEORGES AUBERT

Un volume in-16 jésus tiré à 870 exemplaires sur vélin simili cuve Lafuma-Navarre
dont 120 hors commerc, numérotés de I à CXX et de 1 à 750.. .. .. **15** fr
16 ex. sur vieux japon teinté, marqués de A à O, le 16e au nom de l'auteur. **80** fr

Un récit bref, un peu brutal, où la guerre n'est pas, autour duquel elle règne si bien qu'on la sent partout. Un capitaine, parti de rien, rival d'un soldat dans les faveurs d'une canti-nière exploitant la troupe au milieu des plaines de Champagne... Le châtiment leur venait donc quelquefois par nous, à ces gredines qui, si longtemps, nous ont rançonnés? H. D

FERNAND FLEURET

FALOURDIN

avec un frontispice gravé sur bois par RAOUL DUFY
et un portrait de l'auteur par RAOUL DUFY gravé sur bois par G. AUBERT

Un volume in-16 jésus tiré à 793 exemplaires sur vélin simili cuve Lafuma-Navarre
dont 68 hors commerce, numérotés de I à LXVIII et de 1 à 735 .. .. **15** fr
16 ex. sur vieux japon teinté, marqués de A à O, le 16e au nom de l'auteur. **80** fr

Fernand Fleuret, avait coutume de dire Apollinaire, est notre dernier poète satirique. Rien n'est venu démentir cette opinion, depuis l'apparition de Falourdin, *satire du journalisme omniscient et omnipotent. Chef-d'œuvre sur lequel on a fait en vain le silence, et qui est assuré de survivre à beaucoup de réputations poétiques. Le dégoût de l'affreuse phraséologie dont la grande presse a nourri l'Avant et l'Arrière pendant la dernière guerre, a trouvé dans la satire de Falourdin son expression la plus vive. Indignation parfois contradictoire, souvent injuste, mais toujours soutenue par une verve étincelante.*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **VIENT DE PARAITRE**

COLLECTION D'ANAS

PROPOS, ANECDOTES ET VARIÉTÉS RECUEILLIS PAR

LÉON TREICH

N° 24

L'ESPRIT DE PIERRE VÉRON

UN VOLUME IN-24 .. .. **6** fr.

Pierre Véron, qui eut à la fin du siècle dernier une réputation d'homme d'esprit comparable à celle d'Aurélien Scholl, est aujourd'hui bien oublié. Pourquoi ? On ne sait, et un tel oubli est injuste, car Véron avait de la verve, de l'originalité, de la gaîté, beaucoup, comme on peut s'en rendre compte en lisant le choix de ses notes que publie ce mois-ci Léon Treich.

Il a été tiré de cet ouvrage, le 24e de la Collection d'Anas, 65 exemplaires sur vélin de chiffon rose des Papeteries Lafuma Navarre, dont 15 hors commerce, marqués de A à O, et 50 exemplaires, numérotés de 1 à 50.. .. .. **20** fr.

OUVRAGES DÉJA PARUS (chaque volume).. .. .. **6** fr.

HISTOIRES ENFANTINES
DE VACANCES
ANGLAISES
THÉATRALES
GAULOISES
POLITIQUES
LITTÉRAIRES
POUR LA PLAGE
DE CHASSE
POUR JEUNES FILLES
POUR LA NOUVELLE ANNÉE
MÉDICALES

L'ESPRIT DE
TRISTAN BERNARD
SACHA GUITRY
CLÉMENCEAU
AURÉLIEN SCHOLL
ALEXANDRE DUMAS
ALFRED CAPUS
RIVAROL
MAURICE DONNAY
WILDE
WILLY
CHAMFORT

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

HISTOIRES JUDICIAIRES

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf *NOUVEAUTÉS*

PRIX GONCOURT

HENRI DEBERLY

LE SUPPLICE DE PHÈDRE

ROMAN — UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (IV)

... Ce beau roman nous a intéressés vivement à un être humain de grande classe, à une femme dont le cerveau n'est pas moins actif que le cœur et les sens. Hélène vit dans ces pages. On la sent peinte d'après nature. Elle n'est pas une création falote de l'imagination du romancier.

GEORGES RENCY, *L'Indépendance belge*, 25-12-26.

... M. Henri Deberly a prouvé sa maîtrise d'analyste aussi bien dans les pages où nous assistons à cette reprise de contrôle d'Hélène sur elle-même, que dans la peinture où la fièvre de Phèdre s'emparait de la jeune femme épouvantée et enivrée. Le roman de M. Deberly est d'une si haute tenue qu'à nul moment l'on n'est choqué...

RAYMOND LÉCUYER, *Revue de l'Amérique latine*, 1-1-27.

... Vigoureuse étude d'anatomie morale mettant son auteur au-dessus de ce qu'il a donné déjà... R. DE MARMANDE, *La Hune*, janvier 27.

... Cette analyse donnera, il me semble, une idée de la solide charpente autour de laquelle M. Henri Deberly a bâti son roman... Il faut lui reconnaître une manière impérieuse de dominer son sujet, qui était pourtant un sujet difficile. JEAN NESMY, *La Revue Belge*, 15-1-27.

... La psychologie de ses deux personnages est étudiée à fond. Des notations d'une justesse surprenante colorent les nuances de leurs sentiments et leur donnent une valeur pleine de richesse... Par des détails pleins de finesse, par des aperçus subtils, Henri Deberly nous a montré la rigueur maternelle s'adoucissant pour faire place à la coquetterie, à l'indulgente prévenance d'une amoureuse inconsciente qui s'éveille... PAUL REBOUX, *Chantecler*, 15-1-27.

... Riche de substance, l'ouvrage est sobre et d'allure grave... Le drame est serré. Il se déroule selon cette logique qui n'est point celle de l'esprit, mais qui est souvent celle de la vie. Il est terrible, et profondément vrai...

LÉON SAVARY, *La Tribune de Genève*, 15-1-27.

... Jusqu'où, dans ses pensées, une femme amoureuse, peut descendre et se dégrader, M. Deberly nous le montre avec un art de psychologue merveilleux... HENRIETTE CHARASSON, *La Femme de France*, 23-1-27.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf NOUVEAUTÉS

JULES SUPERVIELLE

LE VOLEUR D'ENFANTS

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **10.50+20 %**

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Vous l'aimerez ce Voleur d'Enfants. Il vous deviendra tout naturellement sympathique.

PAUL FIERENS, *Candide*, 9-12-26.

Permettez-moi maintenant de vous dire en confidence que les romans les plus originaux, les plus curieux de forme et de fonds parus cette année, sont selon moi, *Le Voleur d'Enfants* de Jules Supervielle et l'*Histoire de la Bienheureuse Raton* de Fernand Fleuret.

ANDRÉ BILLY, *Vient de Paraître*, 1-1-27.

Le style est un des plus parfaits que l'on puisse rêver avec des images nouvelles et pures à chaque phrase.

GEORGES PILLEMENT, *La Revue Française*, 1-1-27.

Cette simplicité, cette clarté sans lesquelles une œuvre, même de très grande valeur telle que ce *Voleur d'Enfants*, ne peut jamais être un chef-d'œuvre...

PAUL REBOUX, *Chantecler*, 22-1-27.

Le Voleur d'Enfants est un roman, et parmi les plus originaux, les plus curieusement réussis de l'année.

MAURICE BETZ, *Journal de l'Est*, 26-1-27.

On devrait vendre un bon nombre d'exemplaires de ce *Voleur d'Enfants*. Cela d'ailleurs ne prouverait rien ni en faveur du livre ni contre lui. Mais il est plein d'art.

JACQUES BOULENGER, *L'Opinion*, 29-1-27.

... Je comprends aujourd'hui la sympathie que portait Rainer Maria Rilke à l'art de Supervielle : ces deux esprits — l'Autrichien et le Sud-Américain — ont quelque chose de fraternel. Ils sondent l'un et l'autre la métaphysique de l'inquiétude et, par des moyens différents, nous restituent, intégral, ce que la sensibilité superficielle de la plupart des romanciers est incapable de nous communiquer : le sens féerique de la vie... Il faut, j'en suis persuadé, considérer sous cet aspect magique l'amour paternel du colonel Bigua pour ses « pensionnaires » et comprendre que chaque récit comporte sa légende qui, pourvu qu'on y prenne garde, l'enrichit d'une valeur mystérieuse...

EMMANUEL BUENZOD, *Revue de Genève*, mars 27.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

COLLECTION "RÉPERTOIRE DU VIEUX-COLOMBIER"

N° 23

PROSPER MERIMEE

LE CARROSSE DU SAINT-SACREMENT

SAYNÈTE

UN VOL. IN-24 DOUBLE COURONNE .. .. **3** fr.

RAPPEL :

PROSPER MERIMEE

THÉATRE DE CLARA GAZUL

Un volume in-8 carré illustré de gravures sur bois
par J.-L. GAMPERT

4 ex. sur vieux Japon, numérotés de I à IV. .. .. **300** fr. + 20 %

25 ex. sur Japon impérial (dont 5 hors-commerce), numérotés de V à XXIX .. .. **200** fr. + 20 %

315 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre dont 300 numérotés de 1 à 300 et 15 hors-commerce marqués de A à O. .. .. **125** fr. + 20 %

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

PIERRE BOST

CRISE DE CROISSANCE

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (III)

... C'est un parfum modeste et discret qui se dégage du dernier roman de Pierre Bost, un de ces parfums qui n'attirent que les délicats, les sensibles, les rêveurs...
Y. MANUEL LELIS, *Cahiers libres*, nov.-déc. 27.

... Ce récit est écrit avec un tact, une grâce, une clarté infiniment rares et appréciables. Comme tout cela est vrai, et dans quelle aimable langue c'est conté...
ANDRÉ BERRY, *Le Divan*, 1-1-27.

... Une langue fluide, une façon rapide et prenante de conter...
MAURICE GAUCHEZ, *Renaissance d'Occident*, 1-1-27.

... livre candide et frais, jeune, ah! délicieusement jeune surtout...
J. VALMY-BAYSSE, *La Volonté*, 10-1-27.

... M. Pierre Bost est un subtil ironiste...
EDMOND JALOUX, *Les Nouvelles Littéraires*, 29-1-27.

... Très fine et très vivante étude de psychologie... sous des dehors de simplicité, de réserve même, tout à fait séduisants.
JOHN CHARPENTIER, *Mercure de France*, 1-2-27.

... Etude mesurée, fine, juste, claire de ce drame de tous les jours, des créatures féminines s'ouvrant à la vie... Livre qui peut fort bien être du petit nombre de ceux que le vent qui passe n'emporte pas...
HENRI DE NOUSSANE, *Comœdia*, 1-2-27.

... Histoire admirablement éclairée, toute pareille à la vie et pourtant transposée par la transfiguration de l'artiste qui nous fait voir la vie, en vérité, mais comme ne l'eussions pas vue sans lui, avec les complexités qui nous échappent — mais démêlées non point simplifiée, mais éclairée. Ce portrait du jeune homme si avec le siècle, il faut le lire, il est d'une justesse et d'une cruauté, ironique de ton mais sans indulgence, qui vaut tous les portraits des moralistes.
L. MARTIN CHAUFFIER, *Marges*, 15-2-27.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **NOUVEAUTÉS**

HERMANN UNGAR

ENFANTS ET MEURTRIERS

ROMAN

Traduit de l'allemand par GUY FRITSCH-ESTRANGIN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

... Livre intéressant en soi, intéressant aussi par la personnalité de l'auteur... Tout y est admirablement décrit...

PIERRE DOMINIQUE, *Le Soir*, 21-2-27.

... La traduction de M. Fritsch-Estrangin, pour quiconque connaît le texte allemand d'Ungar et la difficulté de ces sortes d'entreprises, constitue un réel tour de force... je trouve dans ce livre la marque d'un talent très neuf, très original, ce qu'il est convenu d'appeler en littérature un tempérament...

GEORGES IMANN, *La Liberté*, 26-2-27.

... chez Hermann Ungar tout le côté lancinant de la morbidesse slave fait place à une vigueur créatrice qui donne au récit une grande force dramatique. Ce livre curieux est à lire.

PIERRE LŒWEL, *L'Avenir*, 2-3-27.

... Si perverses que soient ces âmes, on s'attache à elles. C'est sans doute à cause du talent de M. Hermann Ungar ; sans doute aussi parce qu'on trouve toujours, dans la peinture des anomalies, des clartés singulières sur les recoins obscurs de la vie intérieure de tous les hommes, les plus normaux y compris.

J.-B. SÉVÉRAC, *Le Populaire*, 4-3-27.

... Si étrange que puisse paraître la psychologie de l'auteur, elle ne manque pas cependant de vérité... Rapprochez ce cas, si vous le voulez, de celui de la Thérèse Desqueyroux de François Mauriac...

ELEUTHÈRE MARTIN, *L'Impartial français*, 7-3-27.

... Il y a là plus et mieux qu'une étude pathologique : un sens tragique et un art de l'atmosphère qui fait de M. Ungar un des écrivains allemands dont on fera bien de suivre l'évolution.

MAURICE BETZ, *Journal de l'Est*, 9-3-27.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR**

nrf *Pour paraître au début d'Avril*

Pour paraître au début d'Avril

COLLECTION "VIES DES HOMMES ILLUSTRES"

CHOPIN

OU

LE POETE

par

GUY DE POURTALÈS

nrf *Retenez ce livre chez votre Libraire*



Pour paraître au début d'Avril

COLLECTION "VIES DES HOMMES ILLUSTRES" N°



CHOPIN
OU
LE POÈTE

par

GUY DE POURTALÈS

UN VOL. IN-16 DOUBLÉ-COURONNE. **12 f**

Il a été tiré de cet ouvrage :

550 exemplaires sur pur fil	**35** fr.	*(souscri*
125 exemplaires sur Hollande	**65** fr.	*(souscri*
30 exemplaires sur Japon	**90** fr.	*(souscri*
15 exemplaires sur Chine	**110** fr.	*(souscri*

Guy de Pourtalès publiait en 1926 avec le succès que l'on sait *La Vie de Franz Lis* Portrait d'un homme et d'une époque, ce livre trouvait tout de suite accès non seuleme dans le monde de la musique, mais auprès de tous les artistes et lettrés. Pourtalès donnait la fin de la même année un roman, *Montclar*, qui l'a classé aux yeux des meilleurs critiqu parmi les psychologues nouveaux de notre temps.

Malgré le risque qu'il pouvait y avoir à publier un an après la Vie de Liszt l'histoire Chopin, Pourtalès n'a cependant pas hésité. Il tenait que son tableau spirituel du siè romantique n'eût pas été complet s'il y avait manqué cet autre visage d'artiste. Comme il dit dans sa Dédicace, la première de ces deux médailles symbolise gloire et passion ; seconde, douleur et solitude.

Les lecteurs qui ont trouvé dans la Vie de Liszt de belles nourritures pour l'esprit et cœur, en rencontreront d'autres, non moins délicates, dans *Chopin ou le Poète.*

DU MÊME AUTEUR :

La Vie de Franz Liszt, 1 volume de la Collection " Vies des Hommes Illustres " **12**
Montclar, roman, 1 volume **12**
La Parabole des Talents, 1 volume de la Collection " Une Œuvre, un Portrait " .. .. *épui*

BIBLIOGRAPHIE : Aux Editions de *la Nouvelle Revue française* : **La Parabole des Talen** *(épuisé)*. **La Vie de Franz Liszt** (1926). **Montclar** (1926). Chez Georges Crès et C° **Deux Contes de Fées pour les grandes personnes** (1917). **Marins d'ea douce** (1919). **De Hamlet à Swann** (1924). Traduction de William Shakespear **Mesure pour Mesure** (1920). **Hamlet** (1922).

Déjà parus dans la même Collection :

LA VIE DE

FRANZ LISZT par GUY DE POURTALÈS	**LAZARE HOCHE** par GEORGES GIRARD	**TALLEYRAND** par JACQUES SINDRA
MONTAIGNE par JEAN PRÉVOST	**HENRI IV** par PIERRE DE LANUX	**HOFFMANN** par JEAN MISTLER

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

nrf VIENT DE PARAITRE

TABLEAUX CONTEMPORAINS — N° 6

TABLEAU de LA MODE

PAR

GEORGES-ARMAND MASSON

illustré

de vingt-et-une gravures à l'eau-forte et de onze lithographies en couleurs

par

MARCEL VERTES

M. Georges-Armand Masson appartient à cette lignée des chroniqueurs de lavie parisienne qui courent allègrement la fortune de passer pour frivoles dans leur temps, et pour observateurs véridiques et moralistes sagaces, dans quelques lustres. Avec un pareil guide une promenade au royaume de la mode est un divertissement de la meilleure qualité littéraire. Tantôt au burin, sur le cuivre, tantôt au crayon sur la pierre lithographique, Marcel Vertès a fixé la faune et la flore de ce pays charmant, avec ses caractères présents, et aussi ses traits éternels.

Un volume in-4° coquille de 196 pages.

320 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre (dont 20 hors-commerce) numérotés de 1 à 300 et de I à XX .. .. 300 fr. (souscrits)

15 ex. sur Japon impérial, marqués F à T, accompagnés d'une suite sur Chine, en état définitif de toutes les gravures et lithographies contenues dans l'ouvrage .. .. 600 fr. (souscrits)

6 ex. sur Japon impérial, dont 4 ex. marqués B à E et 2 ex. imprimés aux noms de l'auteur et de l'illustrateur, accompagnés de deux suites sur Chine des lithographies, l'une dans l'état du noir seul, l'autre en état définitif ; de deux suites sur Chine des eaux-fortes, l'une en premier état, l'autre en état définitif ; d'une suite de quatre lithographies et de trois eaux-fortes ne figurant pas dans l'ouvrage .. .. 850 fr. (souscrits)

1 ex. sur Japon impérial, marqué A, accompagné en outre de tous les dessins et pastels originaux.. .. .. (souscrit)

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

GALERIE GRANOFF

TABLEAUX MODERNES

166, Boulevard Haussmann, 166

PARIS-VIIIe CARNOT 35-40

AU JAPON

L'ARRIÈRE-PAYS

La grande plaine plate comme une étoffe bien tirée, l'immense niveau de la rizière, les rivières épuisées qui n'en finissent pas de donner à boire aux champs par toutes sortes de rameaux et de ramillons, — Août, — la grande moisson d'août avec son réseau serré de routes et de chemins de fer toute fourmillante de villes, de villages et de travailleurs, la grande marge d'alluvion du Sud au Nord, — mais la mer d'un côté n'est pas loin et de l'autre côté il n'y a guère d'endroit où l'on oublie la ligne bleue des montagnes quand elles ne descendent pas s'accrocher au littoral par contreforts et systèmes collatéraux. L'enveloppe au Japon est surpeuplée et le noyau est désert, il n'y a personne. C'est un corps caverneux. La scène encombrée a pour âme un corail compliqué de coulisses vides. C'est comme une maison dont la plus grande partie serait condamnée et toute la construction du pays s'appuie à un centre inhabitable, à un sauvage labyrinthe de cailloux et de bois, à une cavité qui sonne. Quand on a franchi les premières pentes on peut cheminer des jours, par une piste à peine frayée qu'une végétation d'une intensité quasi fossile ne permet pas au pied de lâcher, sous une humide atmosphère de fougères, dans une forêt aussi solitaire que la Sibérie, encombrée de châlits et de lianes, sans autre compagnie que

le chant du coucou et le grondement accru ou décroissant de la cascade. Si l'on gravit une cime on plane sur un panorama d'exfoliations et de scies, sur une intrication de creux aux arêtes aussi tranchantes qu'un moule. L'œil n'a pas de peine à compter devant lui sept, huit, neuf plans de montagnes (et la grande plaine tout là-bas à l'orifice des vallées comme une mouillure bleue) et souvent ces murailles successives ne sont que d'étroites banquettes dont le sommet laisse à peine place au pied, une plantation de paravents. Tout cela a l'air précipité et récent, l'œuvre d'un entrepreneur impatient et bousilleur qui empile ses déblais au hasard. Tous ces talus disjoints s'écrouleraient sans le ficelage de la végétation qui coud et maintient le tout tant bien que mal.

Il y a le Japon plat et il y a le Japon plié.

Le Japon plié ne se refuse pas seulement au pied, il se dérobe au regard. Sauf pendant ces mois où souffle régulièrement la grande baleine salubre du Nord, il est toujours plein d'eau et de brouillard, et ses profondes élaborations intérieures ne sont révélées que par les torrents qui de tous les côtés s'en échappent avec fureur, des eaux inhumaines s'échappant de recoins aussi reculés que des cimetières! Au côté de l'Océan, on dirait que ce pays de trous et de replis en appelle à lui toutes les vapeurs, qu'il conjure tous les rêves d'une matière suspendue perpétuellement en mal de la forme. C'est un laboratoire que le coton atmosphérique ne cesse d'approvisionner pour se faire approprier à travers toute espèce de précipitations par une végétation multiple aussi adaptée à l'exploitation du brouillard que les polypes le sont à celle de l'eau salée, mousses pareilles à des algues, aiguilles du pin, as du fraisier, étoiles de l'érable, tubes, mucus, peignes, bulles, poils, houppes, langues, buvards, condenseurs. Une sorte

d'appareil digestif. Un pays qui ne connaît pas le repos et où le mouvement ne cesse jamais. Celui de l'ombre et de la lumière, celui du vent et de la pluie, celui du soleil et de la lune, mille fois interprété par le relief, par le miroir, par le voile et par l'écran. Mais surtout la brume n'y arrête jamais le jeu de ses écharpes, de ses réseaux et de ses tissus, de ses transparences et de ses bouchons. Il y a toujours quelque chose qui bouge, la longue tête du dragon pénètre par un col tandis que sa griffe enserre l'épaule d'un volcan et que sa queue traîne au fond d'une vallée piquée par les mille escarboucles d'une ville. Une étoile brille, elle s'éteint, et aussitôt une autre une seconde lui répond comme un signal optique à l'autre bout du ciel. Il y a toujours quelque chose qui apparaît et qui disparaît, qui s'élève et qui s'abaisse, qui fume et qui se pelotonne, qui s'enveloppe et qui se révèle. Sensibilité, traduite immédiatement par des mouvements, à toutes les nuances, à toutes les humeurs de la journée et de la saison. Un cœur lisible, un visage où toutes les émotions se peignent. Un spectacle dont le principal acteur est le Rideau. Il n'y a pas à s'étonner qu'un Saigyô et un Bashô, quittant tout, aient construit une hutte dans la montagne pour n'en perdre aucune péripétie.

(Ne serait-ce pas là un couplet qui serait à sa place dans une de ces « descriptions du chemin » que font les acteurs de Nô ? Par exemple Yoshitsuné accompagné du fidèle Benkei au moment où il se prépare à franchir la barrière du Nord pour s'enfoncer dans l'inconnu, avant qu'il ne prête au futur Gengiskhan les caractères qui forment son nom).

A pied, en voiture, par toutes sortes de sentiers et de lacets, je viens de passer plusieurs jours au milieu de ces tranchées et de ces éboulis et j'ai été frappé du côté fabri-

cation *de cette nature où l'ouvrage des dieux antiques rejoint tous les procédés de l'industrie moderne. Ce ne sont point les vastes cuvettes, les lents dépôts, les longs plissements planétaires, les constructions d'ensemble, les pentes interminables, que montrent les grands continents. C'est l'œuvre d'un dieu court et violent, une terre parmi les tourbillons de pierres et de cendre furieusement piochée par Izanagi à la recherche de Izanami. C'est un paysage industriel qui sur une énorme échelle ressemble aux abords de Pittsburgh ou d'Essen ou à ce que devait être la région de Panama pendant la construction du canal. Les pluies formidables font le même travail d'abattage et de démolition qu'on obtenait là-bas par la lance des pompes. La terre fume et pousse des jets de vapeur, des soupapes claquent, des soupes minérales cuisent, l'air est imprégné d'odeurs chimiques, la terre est décolorée par toutes sortes de réactions et de bains-marie, du flanc des volcans parmi des monceaux de scories pareilles au cyanymide s'échappent des ruisseaux fumants de soufre et de vitriol, et des fusées bouillonnantes dardent des parois verticales comme des robinets de purge. Cela ressemble à une mine abandonnée, à un système de terrils et de crassiers dont le sol meuble a été envahi par une flore sans racines, par les molles végétations de la ruine. De longs torrents écumeux qu'on dirait échappés de la chaudière et de la turbine serpentent sur un lit de démolitions. Et je me rappelle quand enfin nous arrivâmes à la plaine, devant nous dans le soir cette épouvantable batterie de volcans de Ikao, pareille à une famille de hauts-fourneaux, avant-poste de cette longue chaîne d'Encelades qui du Sud au Nord, dans les convulsions de la terre travaillée par de profondes coliques, dans la marche et le tapement des cratères, dans l'explosion des cartouches, dans l'effort des béliers et des vérins infernaux,*

ont soulevé et configuré le Japon. Nous nous promenons à travers les « Japan's Geotectonical Works ».

MIES

J'ai toujours, même enfant, partagé la répulsion qu'inspirent à la plupart des esprits Français les imaginations de lutins et de farfadets, si chères aux bonnes âmes germaniques. Nos gros pieds restent de gros pieds et vous aurez beau les rétrécir, ce ne sera que pour les rendre capables d'écraser des choses plus délicates. Notre grosse viande n'a rien à faire dans le monde du rayon et de la goutte. La nature a bien d'autres inventions pour l'exploration de l'impalpable, savante à toucher comme le sont les aveugles. J'ouvre ma fenêtre sur la forêt et la lumière de ma lampe attire les mies de l'ombre. Ce sont des flocons de fumée organisée, des riens vivants faits d'haleine et de brouillard, des pétales de pensée. Ailes moins qu'une palpitation de l'esprit, séparées de l'évanouissement par le seul duvet, et moins aile encore que l'infime souffle qu'elle produit. Quelle araignée déjà a tendu pour les attraper un invisible rets ? A côté de ces messagers de la nuit comme un ange en mille morceaux dont la livrée souvent porte le signe mystérieux d'un œil, les imperceptibles ouvriers, comme des serruriers apportant leur trousse d'outils, palpes, forets, tarières, petites clefs perçantes, cheveux qui sont des organes et des instruments, nos délégués vers le microscopique, — tacts. Plus petit encore, des paillettes d'argent, des poussières d'or, des traits de phosphore, des râpures d'atomes, qui sous le jet d'un feu latéral ne se révèlent que pour nous faire sentir l'infinie divisibilité du temps, points qui voient, piqûres sur notre âme. Aussi les coléoptères

noirs et durs comme des boulettes de nuit comprimée, comme une poignée de sable brutalement qu'on vous jette. Et quand j'éteins la lampe en même temps cette aile suprême sur ma bouche comme le baiser d'un mort.

Chuzuenjyi, août 1926.

PAUL CLAUDEL

INTÉRIEUR

Vers sept heures du soir, un peu de vent se leva. « Enfin ! », soupira la ville entière ; et l'on vit aux fenêtres, sur le seuil des portes et jusque dans la rue, des hommes en bras de chemise, à la figure ruisselante de sueur, au souffle court, s'offrir à la caresse du vent. Vain espoir ! était-ce du vent, ces chaudes bouffées qui vous desséchaient la bouche, la gorge, les yeux, et vous suffoquaient ? Pour un peu, on aurait tiré la langue, comme des chiens. Les terrasses des trois grands cafés de la ville étaient pleines de messieurs affalés sur leurs chaises de fer ; ils buvaient d'un trait leur boisson glacée, et la boisson semblait ressortir aussitôt par tous les pores de la peau ; ils échangeaient des regards de détresse, feignaient de plaisanter, puis, se sentant ridicules, se laissaient aller à une inconscience béate, un journal froissé dans leurs mains, une cigarette à demi consumée sur leurs soucoupes. La cloche de l'église tinta pour la prière, et l'on vit deux ou trois vieilles dévotes, tête baissée, se glisser le long des murs. Pas d'autres passants, pas de voitures, pas de bruit. La petite ville se mourait de chaleur.

Dans la rue du Printemps, les magasins de la Ménagère se fermaient ; le rideau de fer descendait en grinçant ; par dessous, un peu de lumière pénétrait encore à l'intérieur et parait les bocaux d'une dernière lueur ; puis un bruit sourd : le rideau était tombé. Dans l'obscurité, Mme Robin étendit les bras ; la journée était finie : elle se sentait lasse, elle avait chaud, elle avait besoin d'un appui, d'une fraîcheur,

d'un réconfort. Ses mains tâtonnantes rencontrèrent son mari ; elle lui passa un bras autour du cou et tendit vers lui une tête qui s'abandonnait.

— Maurice, murmura-t-elle, en quêtant une caresse.

— Ah non ! fit Maurice d'une voix excédée ; si tu crois que je n'ai pas assez chaud comme ça.

Secouant furieusement l'épaule, il se dégagea de l'étreinte maladroite et s'éloigna. Elle l'entendit faire claquer une porte, puis monter l'escalier qui conduisait à la salle à manger. Restée seule, elle ne songea pas à se plaindre de cette rebuffade : il faisait si chaud ! Elle était engourdie et ses jambes fléchissaient. Elle entr'ouvrit son corsage ; une lourde odeur en monta. Il n'y avait pas si longtemps, peut-être cinq ans, et même moins encore, cette odeur troublait son mari, il l'empoignait brusquement, la serrait contre lui. Par des soirs semblables à celui-ci, dans l'ombre, quand la tâche était achevée, que d'étreintes furtives, mais ardentes ils avaient échangées ! Elle n'était pas encore vieille, puisqu'elle n'avait pas dépassé la quarantaine. Mais voilà pourtant près de vingt ans qu'ils étaient mariés ; depuis vingt ans ils échangeaient les mêmes baisers, ils faisaient les mêmes rêves ; elle avait un fils presque aussi grand qu'elle. Quarante ans : l'âge difficile ; encore un peu, ce seraient les rides, le souffle mauvais, la chair qui devient fade. Elle restait immobile, la bouche entr'ouverte, poussant machinalement du pied une boîte qu'on avait oubliée à terre.

— Thérèse, cria son mari, de l'étage supérieur, enfin est-ce qu'on va dîner ?

Elle ramassa la boîte, la rangea sur une étagère, et, pesamment, monta les marches de l'escalier.

La salle à manger n'avait d'autre luxe que la grande lampe à suspension, que Thérèse avait voulu conserver, car elle la tenait de sa mère.

L'un devant l'autre, de chaque côté de la table, le mari et la femme dînèrent. Une seule ampoule de la grande lampe était allumée ; l'électricité coûte cher. Il restait un

peu de ragoût du déjeuner ; avec du fromage et deux fruits, cela faisait un repas convenable.

— Tu aurais pu mettre le vin au frais, dit Maurice.

Elle ne protesta pas. Mais pour mettre le vin au frais, il aurait fallu sortir, acheter de la glace, remonter et redescendre l'escalier. A quel moment Thérèse aurait-elle pu le faire, puisque depuis une heure jusqu'à sept heures, elle devait se tenir au magasin ? Et puis elle n'aimait pas ces petites besognes ; autrefois, quand ils avaient une bonne, c'était sur cette bonne qu'elle s'en déchargeait.

Ils mangeaient silencieusement, encore harassés par la journée. Maurice trempait son pain dans la sauce, il se tachait les doigts, qu'il suçait ensuite. Thérèse le regarda quelques instants, puis détourna la tête. Aurait-il fait cela, autrefois ? Personne n'était alors plus élégant que Maurice, dans la ville. C'était cette élégance qui d'abord avait séduit Thérèse, avant qu'ils ne fussent fiancés. Il faisait venir ses vêtements de Paris, et l'on voyait bien que chaque soir il disposait son pantalon sur un extenseur, afin que le pli en fût toujours net. Il aimait à parler chiffons avec sa fiancée ; il l'accompagnait dans les magasins, il la conseillait sur la nuance de ses robes. Et quand, au cours de leur voyage de noces, ils entraient dans de luxueux restaurants, à Venise ou à Florence, Thérèse était fière des regards qui se portaient sur lui. — Mais cette façon de manger en trempant son pain dans la sauce, c'était précisément celle qu'il reprochait au capitaine Mugnier, quand le digne officier venait avec sa femme dîner chez les Robin ! Comment Thérèse ne s'en était-elle pas aperçue plus tôt ! Mais oui, elle se rappelait maintenant les gorges chaudes que Maurice faisait après le départ du capitaine. Pauvre capitaine, encore un qui n'a pas été très heureux : tué aux derniers jours de la guerre. Bah ! Est-ce qu'après tout un tel sort ne vaut pas mieux que de vieillir, que de voir ses illusions disparaître, que de se trouver soudain, un soir d'été, face à face, une femme qui grossit et un homme qui mange malpro-

prement, une femme qui est Thérèse et un homme qui est Maurice, mais qui n'osent plus s'appeler par leurs prénoms, et qui cherchent sous le visage d'aujourd'hui le visage jeune de jadis, qui le cherchent et qui le voient si bien, et si bien disparu, qu'ils sont dégoûtés de leur vie présente ?

— Tu es encore dans la lune, fait Maurice, les coudes sur la table et le menton dans les mains.

— Mais tu ne dis rien, toi.

Et que lui dirait-il ? Maurice prend un cure-dents et s'en nettoie les ongles. Que lui dirait-il, qu'il ne lui eût déjà dit ? Il semble que tous les mots soient usés, toutes les pensées aussi et toutes les façons de vivre. Maurice n'est pas un rêveur, Dieu merci ; il aime ses aises : il aime à se trouver tranquille en chaque heure de sa vie. Que lui dirait-il qui fût sincère ! Les femmes voudraient toujours qu'on leur fît des chatteries et qu'on leur chantât la jolie romance. Autrefois, sans doute, Maurice se plaisait à parler. Il racontait ses souvenirs de collège, et les deux ans qu'il avait passés à Paris, quand il suivait les cours d'une grande école commerciale. Il parlait aussi des relations qu'ils comptaient dans la petite ville : le président du tribunal, le capitaine, les gros commerçants. Et surtout il parlait à Thérèse d'elle-même. C'étaient des discussions sans fin à propos de la couleur exacte de sa chevelure ou de ses yeux. Thérèse rougissait ; elle sentait le regard de Maurice qui parcourait son corps. Pas un repas ne se passait sans qu'il se levât pour lui baiser longuement la bouche ; et parfois la caresse interrompait dangereusement le dîner. Eh bien quoi ! on est jeune et on en profite. Quand c'est fini, ce n'est pas la peine de le regretter. A quarante ans, Maurice ne peut pas se conduire comme à vingt. Lui, il se sent encore fort et volontiers ardent ; les regards que lui adresse la pâtissière (la Parisienne, comme on l'appelle) l'assurent qu'il est encore séduisant, — une femme qu'il aura tôt ou tard, cette Parisienne. Et même Thérèse, certaines nuits où l'on ne peut dormir, où un air malin vient de la campagne et pénètre par les per-

siennes, il arrive qu'il retrouve pour elle un peu de cette folie qu'elle lui inspirait chaque jour, jadis. Maurice regarde Thérèse : diable ! elle est bien lourde, bien épaissie. Elle a tort de ne pas mettre de poudre : son visage est luisant. Pour un rien, la sueur coule sur ses joues. Quarante ans, eh, eh ! l'âge où il faut se ranger. Maurice aussi a quarante ans ; mais pour un homme, c'est encore la jeunesse. Heureusement qu'elle a son enfant. Belle consolation, à la vérité, que cet enfant, ce gros lourdaud d'Octave, qui, à seize ans, n'a pas plus d'intelligence qu'à huit. Comment est-il possible qu'un homme comme Maurice ait engendré un tel fils !

— Mon Dieu, fit Thérèse, nous n'avons rien laissé à manger pour Octave, quand il rentrera.

Naturellement ! encore des embarras à cause de ce garçon !

— Il n'a qu'à rentrer plus tôt, trancha Maurice ; je le lui ai répété cent fois. Mais il est si engourdi, si empoté...

— Maurice, implora la femme.

Mais au rez-de-chaussée une porte venait d'être ouverte.

— Tiens, le voici justement. Tu vois que tu avais tort de l'accuser.

Des pas lourds retentissaient dans l'escalier. On entendit une main chercher la serrure ; Octave parut.

— Tu devrais faire encore plus de bruit en montant, dit le père, sans le regarder.

Octave s'arrêta net, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, pesant le reproche. C'était un garçon aux yeux sans couleur, à la figure bouffie de graisse pâle, et dont le ventre proéminent tenait mal en équilibre sur de petites jambes.

— Mais, papa, je ne l'ai pas fait exprès.

— Il n'aurait plus manqué que cela, se hâta de dire Thérèse, en riant, pour détourner l'humeur de son mari. Allons, assieds-toi, lambin.

Octave s'avança vers sa mère.

— Bonjour, maman, fit-il, le front tendu.

Elle lui donna un rapide baiser.

— Bonjour, papa, poursuivit Octave, en s'asseyant.

— Bonjour, fit le père, qui, maintenant, s'arrachait un à un les poils follets de la main.

Thérèse avait tiré de l'armoire quelques restes de jambon, qu'elle apporta à son fils.

— Noue-moi donc ma serviette autour du cou, s'il te plaît, maman, demanda Octave ; je ne peux pas y arriver.

Le père leva les yeux pour prendre le ciel à témoin de la sottise de son fils.

Octave mangeait avec appétit, faisait claquer les lèvres quand il buvait, et poussait de temps en temps un grognement satisfait. A seize ans, il avait gardé l'allure d'un gros poupon bien sage.

Thérèse, un ouvrage de tricot à la main, observait son fils du coin de l'œil. Elle était contente de le sentir près d'elle, et triste de voir qu'il ne changeait toujours pas. Que serait-il à vingt ans, à trente ans, sinon encore un brave garçon, ventru comme un sénateur, innocent d'esprit comme de mœurs ? Cependant elle avait tant souhaité qu'il vînt au monde ! Il était né quatre ans après leur mariage, quand déjà elle se désolait de sa stérilité. Thérèse se rappelait le soir où elle avait dit à son mari qu'elle était enceinte ; Maurice fumait un gros cigare ; le cigare était tombé à terre, sans que le jeune homme songeât à le ramasser ; il lui avait pris la main, il l'avait conduite sur le canapé, il ne savait que faire, que dire, comment se tenir ; il lui avait passé un bras autour du corps, puis le retirant soudain :

— Je ne te fais pas mal, au moins ?

Elle avait ri longuement. Mais non, il ne lui faisait pas mal, pas encore. Ah ! plus tard, dans quelques mois, oui, il faudrait prendre des précautions. Mais aujourd'hui elle ne sentait rien. Et durant toute sa grossesse, Maurice s'était montré plus tendre et plus empressé que jamais. Au dîner, ce n'était plus des yeux ou de la chevelure de

Thérèse qu'il parlait, mais du sexe de l'enfant, de son nom, de son éducation. Puis l'enfant était né ; un peu du corps de Thérèse s'était détaché d'elle ; elle avait crié de souffrance, mais non point de désespoir, car elle savait qu'au bout de cette souffrance, une joie merveilleuse allait être. Et cette joie était venue ; et ç'avait été une voix nouvelle au monde, un petit homme qui se débat encore contre la nuit, un petit corps qu'on lave, qu'on habille, qu'on berce, qu'on met tout nu et qu'on caresse autant qu'on veut ; le mari s'approche et n'est pas jaloux ; pourquoi le serait-il ? la mère, en caressant son fils, c'est encore le corps de son mari qu'elle embrasse.

« Il sera officier », avait dit Thérèse ; déjà elle le voyait sanglé de la tunique bleue, botté des jambières fauves et coiffé du képi rouge du capitaine Mugnier. Maurice, lui, préférait pour son fils une carrière plus pacifique ; il était un peu vexé du prestige qu'avait auprès de Thérèse le digne capitaine.

Depuis quelques instants, le père tambourinait sur la table, attendant avec impatience que le repas de son fils prît fin.

— Eh bien, Octave, fit-il, as-tu réussi ?

— Réussi ? demanda Octave. De quoi son père pouvait-il bien parler ?

— Mais enfin où as-tu la tête ? Est-ce que c'est pour te promener que je t'ai envoyé aujourd'hui en tournée ?

Octave servait à ses parents de commis-voyageur ; il allait offrir des marchandises aux épiciers des villages voisins.

— Ah ! oui, fit-il ; et, se mettant à rire, il vida son verre, essuya sa bouche du revers de la main et plia tranquillement sa serviette. Il voyait bien l'impatience de son père ; mais il avait une bonne nouvelle à lui annoncer et reculait coquettement l'instant de le faire. Quand il vit l'attention allumée, il se rejeta sur le dossier de sa chaise et prit un air d'importance. On l'accusait d'être un sot ; eh bien ! on allait voir.

— J'ai parfaitement réussi, commença-t-il en scandant les mots.

Thérèse l'entoura d'un regard ravi, et le père quitta sa mauvaise humeur.

— Papa, tu m'avais envoyé à Saint-Julien, n'est-ce pas ? Eh bien, figure-toi que je n'y ai pas été.

— Mais alors...

— Attends. Tu vas voir. En route, j'avais chaud sur ma bicyclette. Je me suis donc arrêté et je suis entré dans un café. Eh bien, dans ce café, sais-tu qui je rencontre ? Un commis-voyageur, comme moi. Nous causons, nous prenons un verre ensemble. Il me demande quelle maison je représente. Je le lui dis. Alors il me dit : — « Vous allez peut-être à Saint-Julien ? » Moi, n'est-ce pas, je ne réponds rien, pas si bête ! Alors il continue : — « Parce que, si vous allez à Saint-Julien, autant vous dire tout de suite que j'en viens, et que vous ne ferez pas d'affaires là-bas. » Moi, n'est-ce pas, je me méfiais. Mais il m'a donné tous les détails possibles, et j'ai bien vu qu'il disait vrai. Alors au lieu d'aller à Saint-Julien, hop ! j'ai changé de direction et j'ai été tout simplement à Lusy. Hein, papa, qu'en dis-tu ?

Mais le visage du père était devenu si sombre qu'Octave s'arrêta bouche bée, cherchant la gaffe qu'il avait pu commettre.

— Ecoute, dit Thérèse, il a peut-être bien fait.

— Tais-toi donc, toi, fit Maurice ; et, regardant son fils : T'a-t-il dit, ce beau voyageur, quelle maison il représentait ?

— Il ne me l'a pas dit, repartit Octave d'un air fin, mais je l'ai vu sur une enveloppe qu'il avait égarée : c'est la maison Lémaris, de Troyes.

— Tonnerre ! cria Maurice en frappant du point la table. Nos plus dangereux concurrents ! Tu ne vois pas que tu t'es fait rouler ! Ah ! bougre de niais ! Tu seras donc toujours le même.

Il s'avançait vers son fils, la main levée. Thérèse se suspendit à lui :

— Maurice, supplia-t-elle. Tu ne vas pas le frapper.

Maurice s'arrêta, honteux de son geste, mais le visage torturé par la colère.

— Qu'ai-je donc fait pour avoir un tel fils ! Tu nous ruines, tu nous déshonores. Nous sommes la risée de la ville. Je t'ai fait suivre pendant six ans les cours du collège et tu n'as pas été capable de passer ton certificat d'études. Je t'ai pris dans notre magasin comme vendeur, et tu te faisais voler par tous les clients. En désespoir de cause, je t'envoie faire de la représentation, et voilà que tu te laisses berner par le premier commis-voyageur venu. Tu es un crétin, entends-tu, un pauvre idiot. Jamais une femme ne voudra de toi. Il faudrait t'enfermer dans un asile. Ah ! je donnerais dix ans de ma vie pour que tu ne sois pas venu au monde... Je m'en vais, continua-t-il, je ne pourrais pas m'empêcher de te gifler. Et je sais bien que tu es irresponsable.

Il passa dans la chambre voisine, dont on l'entendit bousculer les chaises et ouvrir les fenêtres.

Octave était resté la tête basse, ahuri par cette explosion de colère. Il aurait voulu pouvoir douter de sa bévue ; mais la vérité s'imposait implacablement.

— Maman, fit-il enfin, en se tournant vers sa mère.

— Ah ! non, dit Thérèse, les yeux pleins de larmes, laisse-moi ; à la fin, tu es trop bête.

Elle se repentit aussitôt de sa dureté, et, poussant sa chaise contre celle d'Octave, elle mit la main sur l'épaule de son fils. Son fils, ce gros innocent, le fils de ses rêves, le fils de sa jeunesse choyée, le fils de son amour, — quelle dérision ! Quand il était petit, elle avait bien vu qu'il n'avait pas une grande intelligence. Mais le capitaine Mugnier non plus n'était pas un aigle, ce qui ne l'empêchait pas d'être respecté et d'occuper une belle situation. Hélas ! l'esprit d'Octave s'était à peine développé depuis lors. C'était un brave garçon. Il n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Il donnait ses jouets à ses cama-

rades. On l'avait mis au collège, on lui avait fait prendre des leçons particulières : pas de résultat. Thérèse revoyait les visites qu'elle faisait chaque mois au Proviseur. C'était un galant homme, désolé de la peine qu'il causait.

— Eh bien, monsieur le Proviseur, Octave a-t-il fait quelques progrès, ce mois-ci ?

— Mon Dieu, Madame... comment vous dire ? Peut-être quelques petits progrès en écriture. Par ailleurs, s'empressait-il d'ajouter, sa conduite est en tous points digne d'éloges.

Thérèse serrait son mouchoir dans ses mains, le cœur gros.

— Peut-être, demandait-elle anxieusement, lui faudrait-il de nouvelles leçons particulières ?

— Peut-être, Madame... on peut toujours essayer.

La visite durait ; le Proviseur offrait des fleurs à Thérèse, car alors les Robin étaient une des premières familles de la ville.

— Le mois qui vient sera peut-être meilleur pour Octave, Madame.

On disait que les Jésuites étaient des maîtres fort habiles et qu'ils avaient réussi où d'autres avaient échoué. Thérèse avait retiré son fils du collège laïque et l'avait placé dans une école libre ; Octave y contracta quelques pieuses habitudes, qui d'ailleurs ne l'empêchèrent ni de manger ni de dormir. Mais son intelligence resta rebelle à toute instruction.

— Maman, demanda Octave, qui jouait avec les doigts de sa mère, est-ce que Mme Mugnier ne doit pas venir ce soir ?

— Mme Mugnier ? mais oui, tu as raison. Il faut que je débarrasse la table.

Thérèse se leva, rangea la vaisselle et nettoya un peu les meubles. Puis elle alluma toutes les ampoules de la lampe à suspension et revêtit une robe plus élégante que son peignoir de travail. Mme Mugnier avait connu les Robin quand ils étaient riches et possesseurs du plus beau

magasin de la ville ; depuis, la faillite était venue, et ils avaient dû se contenter d'une place de gérants dans un Economat. Devant cette amie des jours heureux, Thérèse souffrait de son abaissement actuel. Elle disposa sur la table ses plus beaux verres à liqueur et descendit au magasin prendre une bouteille de Bénédictine. Elle voulait que Mme Mugnier vît bien que les Robin, pas plus à présent que jadis, ne manquaient de rien. Puis tandis qu'Octave, un doigt dans la bouche, somnolait sur un vieux numéro de la *Croix*, elle ouvrit un journal de modes et la veillée commença.

Les fenêtres étaient ouvertes sur la cour. Il ne faisait pas encore frais ; cependant la chaleur était moins accablante. On entendait rire dans les cours voisines, chantonner et déboucher des bouteilles de bière. A cette heure, il devait faire bon aux terrasses des cafés ; mais ce n'était pas l'usage dans la ville d'aller au café après le repas du soir.

Octave se redressa. N'était-il pas à demi couché sur un numéro de la *Croix* ? C'était peut-être un péché. « M. l'abbé Jacob nous recommandait autrefois, au catéchisme, de découper toutes les images de Notre-Seigneur qui sont dans les journaux, afin qu'on ne soit pas amené à en faire mauvais usage. Mme Mugnier tarde beaucoup ; j'aime bien qu'on vienne nous voir : c'est moins triste alors chez nous. Papa était en colère, maman aussi était fâchée. Ils disent que je suis bête. D'abord, si c'était vrai, ce ne serait pas ma faute ; moi je sais bien comment on fait les enfants : si j'étais bête, ce serait la faute de papa et de maman. Je voudrais bien leur montrer que je suis plus intelligent qu'ils ne pensent. Je sais faire des photographies aussi bien qu'un photographe ; et M. l'abbé Jacob disait que j'étais un bon acteur dans les petites pièces qu'il nous faisait jouer au patronage. J'ai mal à la tête ; ce doit être à cause de la cigarette que j'ai fumée. En a-t-il de la chance, le commis-voyageur que j'ai vu aujourd'hui ! il me disait qu'il avait eu beaucoup de maîtresses. Ça doit être drôle de coucher avec

une femme. Mais en dehors du mariage, c'est un péché. Est-ce que je me marierai un jour ? Les gosses se moquent de moi parce que je suis gros. Et je vois bien que mes parents eux-mêmes me trouvent laid. Mais cela aussi, est-ce ma faute ? Autrefois je priais Dieu pour qu'il me fasse maigrir. Mais ça n'a servi de rien. Peut-être qu'il n'y a pas de Dieu. Bon, encore un péché. Oh ! que j'ai sommeil... »

Vers neuf heures, on frappa discrètement à la porte. C'était Mme Mugnier ; le silence paraissait naître de ses pas.

— Comme vous êtes gentille d'être venue ! fit Thérèse, avec un sourire accueillant.

— Chère madame Robin, murmura Mme Mugnier.

Elle souriait aussi, mais du bord des lèvres, on eût dit avec tristesse. Elle était vêtue de noir, comme on l'avait toujours vue depuis la mort du capitaine ; elle avait des gestes discrets et pleins de réticences ; elle parlait à mi-voix, d'un ton recueilli ; elle semblait s'entretenir intérieurement avec un habitant du ciel.

— Cher petit, dit-elle, en effleurant de la main la tête du garçon. Mais je ne vois pas M. Robin.

— Maurice est dans la chambre voisine, dit Thérèse ; il avait du courrier en retard. Je vais l'appeler.

— Ce pauvre M. Robin doit avoir bien du tracas.

Etait-ce une allusion ?

— Lui ? mais il ne peut s'en passer, chère amie.

M. Robin entra ; il avait changé de veston et s'était soigneusement peigné. « Il s'est mis en frais », pensa Thérèse. Maurice avait jadis fait un brin de cour à Mme Mugnier, devant le capitaine lui-même ; mais cela n'avait jamais dépassé les bons usages ; et depuis la mort de M. Mugnier, il n'y avait pas dans toute la ville une conduite qui fût plus à l'abri des reproches que celle de la jeune veuve.

Maurice baisa galamment la main de Mme Mugnier ; Thérèse souriait et semblait l'approuver. Puis l'on s'assit autour de la table et Thérèse versa la liqueur.

— Mais, chère Madame, fit Mme Mugnier, vous me comblez, je ne reviendrai plus. Pourquoi cette liqueur ?

« Croit-elle donc que cette Bénédictine nous ruinera ? »

— Bah ! ne craignez rien ; quand le flacon sera vide, nous en aurons d'autres.

La conversation, d'abord hésitante, s'établit entre Maurice et Mme Mugnier. Thérèse s'efforçait de garder un sourire immuable, et de temps à autre faisait une remarque ; alors Mme Mugnier la regardait longuement de ses yeux gris, semblait méditer sur cette remarque, puis, d'une voix pénétrée :

— Comme vous avez raison, ma chère amie ! M. Mugnier, lui aussi, avait coutume de dire...

Qnand elle parlait de son mari, elle fermait à demi les yeux, pour que nul spectacle étranger ne vînt effleurer le pieux autel qu'elle lui avait élevé en son cœur.

Thérèse l'examinait à la dérobée. « Elle aussi, elle a changé. Ses joues, autrefois si fraîches (c'était même ce qu'elle avait de mieux) sont bien sèches à présent. Le noir ne lui va pas mal ; mais elle a l'air d'un monument funéraire. Elle est moins grasse que moi, mais trop maigre précisément. Est-ce que vraiment elle regrette son mari autant qu'elle paraît ? »

Une première fois, voilà quinze ans, Mme Mugnier était restée veuve, d'un employé qui l'avait rendue malheureuse et ne lui avait laissé qu'un enfant et de lourdes dettes. Elle avait eu la chance d'être connue par le capitaine Mugnier, un brave homme sans esprit, sans distinction, mais de beaucoup de cœur. Elle l'avait épousé pour qu'il assurât l'avenir de son enfant. Il l'avait adorée ; c'était un paysan, qui avait passé par tous les grades subalternes avant d'être nommé capitaine, et qui n'avait jamais aimé. Maniaque et tyrannique pour ses soldats, il était humble et bégayant de tendresse devant ce grand jeune corps de femme.

Tous les dimanches, le capitaine et Mme Mugnier allaient

rendre visite aux Robin. Le fils de Mme Mugnier jouait avec Octave ; le capitaine faisait une manille ou parlait politique avec Maurice ; et les deux jeunes femmes échangeaient des confidences.

— Le capitaine prétend..., disait Mme Mugnier, et, baissant la voix, elle rapportait les paroles de son mari comme elle eût fait d'un oracle, soit qu'elle l'aimât et l'admirât sincèrement, soit que par ce culte elle voulût manifester sa reconnaissance.

Beaux soirs d'alors ; elles avaient toutes deux, Thérèse et Mme Mugnier, l'air puéril et compassé de deux jeunes femmes qui, la nuit, dans le grand lit conjugal, retrouveront le beau repas des créatures humaines, le repas coupé de rires, de rougeurs et de murmures.

— Je crois bien que Maurice m'achètera un collier pour ma fête, chuchotait Thérèse.

Et ses yeux un instant s'égaraient, car elle se représentait l'heureuse minute où elle recevrait ce cadeau. Ce serait à l'heure du coucher ; elle serait à demi dévêtue et peignerait ses cheveux pour la nuit ; Maurice, dans la chambre voisine, jouerait au piano le Clair de lune de Werther. Tout à coup la musique cesse ; Thérèse tourne le dos à la porte et feint d'être absorbée par sa toilette, mais elle sent son mari derrière elle ; où va se poser le baiser ? que vont chercher les mains turbulentes ? Thérèse tend inconsciemment la tête, — et voilà le collier qui tombe sur ses épaules, un bras qui presse sa gorge, une bouche qui mord sa bouche.

— Thérèse, tu n'entends pas ? Mme Mugnier te demande si tu iras au pélerinage, dimanche.

— Au pélerinage ? Mais oui, c'est amusant.

— C'est édifiant, prononce Mme Mugnier d'une voix lointaine, et je crois qu'en ces temps d'impiété, nous ne devons pas manquer à un pareil devoir.

— Vous allez souvent à l'église, chère Madame ? interroge Maurice, l'air un peu moqueur, les paupières un peu plissées.

Ces paupières plissées, ce tic familier de Maurice, Thérèse en était folle autrefois ; elle lui défendait mutinement de regarder ainsi d'autres femmes. « C'est vers Mme Mugnier qu'il les tourne aujourd'hui, ces yeux-là : que peut-il lui trouver de si remarquable ? »

— Je vais très souvent à l'église, prononce Mme Mugnier, après un instant de recueillement. Je prie Dieu pour l'âme de mon mari et pour l'avenir de mon fils.

« Bon, bon ! nous le savons, ma chère, que vous êtes pieuse. Mais est-ce une raison pour le crier sur les toits ! Moi aussi je suis croyante. »

Maurice regarde toujours la veuve avec ses yeux bridés. Ce n'est pas qu'elle lui plaise vraiment. Mais ce corps vêtu de noir, comme il serait piquant de le dégager des vêtements, impudique et quêteur d'un plaisir dont il est depuis longtemps sevré. Avec quels gestes se déshabille-t-elle ? Elle doit baisser la lampe ; elle doit craindre de regarder ses membres nus. Et quand elle songe à son mari, comment se le représente-t-elle ? Ce brave capitaine devait être aussi gauche au lit que dans les salons.

Thérèse revient à ses souvenirs. Une tendre figure illumina son passé, celle de sa mère. La mère de Thérèse était une bonne et noble femme, qui n'avait pour souci que le bonheur de ses enfants. Thérèse la revoit, très grande, un peu courbée, couronnée de cheveux blancs, et sur les lèvres et dans les yeux je ne sais quelle jeunesse éternelle où se révélait son grand cœur. Dès que Thérèse fut mariée, la mère s'effaça ; elle devint la plus diligente des servantes ; elle fut celle qui range les vêtements de son gendre pour qu'ils se conservent neufs, celle qui passe une journée à préparer un bon dessert, celle qui se réveille la nuit pour apaiser l'enfant. Sainte figure : Thérèse et Maurice s'apercevaient à peine de sa présence et ne songeaient pas à la remercier de ses soins continuels. Aux repas, quand elle voyait les jeunes époux s'embrasser, elle souriait un peu et détournait les yeux ; si les baisers se prolongeaient :

« Mon Dieu, soupirait-elle, j'ai oublié mon mouchoir », alors elle sortait sur la pointe des pieds, avec des mines et des sourires. Quand vint la faillite, que Thérèse, éplorée, gémit dans son lit, tandis que Maurice courait à travers la ville pour trouver quelque argent, elle ne se départit point de sa bonne humeur et de sa confiance : « Ce ne sera rien, répétait-elle, mais rien du tout » ; jamais la crème au chocolat ne fut meilleure que ces jours-là. Mais quand ils furent contraints de déménager, elle devint paralysée, et pour garder son éternel sourire, elle dut mener le plus rude combat. Il fallait la nettoyer, lui donner à manger, la coucher ; elle ne savait comment s'excuser de tout ce tracas, comment témoigner sa reconnaissance, comment se faire petite et d'allure valide. Elle ne trouva d'autre moyen que de mourir.

— Quoi ! vous partez déjà, madame Mugnier ?

Mme Mugnier rangeait sa chaise, mettait ses gants, ôtait de son corsage un fil invisible ; elle jeta un regard dans la glace, elle se retrouvait, telle qu'elle serait toujours : la veuve du capitaine.

— Vous avez de bonnes nouvelles de votre fils ? demanda Thérèse.

Mme Mugnier sembla remercier Dieu de la réponse qu'elle allait faire.

— Vous êtes trop bonne, ma chère amie. Mon fils prépare son notariat et me donne toute satisfaction.

Puis elle ajouta, comme pour s'excuser :

— Octave a beaucoup grandi, ces temps-ci.

L'amer compliment ! Oui, Octave a grandi ; il a surtout grossi ; mais son esprit n'a pas changé. Comme Thérèse voudrait pouvoir dire que son fils prépare, lui aussi, le notariat ! « Ah ! qu'elle ne me regarde pas avec cette commisération ! Je ne veux de la pitié de personne. Après tout, j'ai mon mari, moi, tandis que le capitaine est mort depuis huit ans. »

Thérèse reconduisit Mme Mugnier. Sur le seuil de la porte,

les deux femmes restèrent un instant immobiles. « Voilà ; nous ne sommes heureuses ni l'une ni l'autre. Laquelle a le plus changé de nous deux ? Nous avons été heureuses, et nous ne le sommes plus. Avons-nous été heureuses ? Comme c'est loin ! Enfin, c'est la vie. »

— Au revoir, chère, chère madame Robin.

— Au revoir, madame Mugnier.

Leurs mains s'étreignirent longuement ; c'étaient deux amies qui échangeaient un signe fraternel ; pas d'animosité dans ce geste, pas d'arrière-pensée ; — si, pourtant, voilà que Thérèse venait de songer aux yeux bridés de Maurice, quand il regardait son amie. Mme Mugnier s'éloignait dans la rue, droite, le haut du corps immobile ; elle semblait marcher entre deux rangées d'anges solennels et tristes.

Et maintenant, c'était l'heure du coucher. Les lumières s'étaient éteintes dans la ville ; mais les boutiquiers restaient assis devant leur maison, respirant le soir tranquille et la fraîcheur qui venait de la campagne.

Dans la chambre à coucher des époux, Thérèse se déshabillait, lentement, tandis que Maurice, assis contre la toilette, fumait une cigarette, en réprimant mal ses bâillements. Les fenêtres étaient fermées sur le mystère conjugal. Deux époux dans leur chambre, à l'heure du coucher ; et l'enfant dormait à poings fermés dans la chambre voisine.

Thérèse se dépouilla de son corsage ; elle étira les bras, ses bras blancs et musclés, faits pour l'amour comme pour le travail. Son cœur était lourd, et sa gorge serrée. Elle se retrouvait pareille à la toute jeune femme qui, aux premiers jours de son mariage, appelait et redoutait encore enfantinement les caresses du mari. « J'ai beaucoup travaillé depuis sept ans, et pourtant, quand j'étais en pension, jadis, je croyais que ma vie serait un long et charmant repos. Nous avons été ruinés ; j'ai perdu ma mère, et je sens seulement aujourd'hui que rien ne pouvait la remplacer ; je souhaitais un fis, un fils m'est venu, mais ce n'a pas été pour ma consolation. J'ai besoin de tendresse ; je voudrais que

Maurice me prenne contre lui, qu'il m'empêche de penser, qu'il me dise : Tu es ma chose, c'est moi qui pense pour toi, abandonne-toi tout entière à ma domination. » Ainsi se parlait-elle, ou parlait en elle une voix plus profonde que sa conscience.

Maurice jeta sa cigarette, qui tomba sur le tapis ; Thérèse aussitôt se baissa pour l'éteindre : il n'aurait plus manqué qu'un incendie ! Elle ôta sa robe ; grand corps de femme moulé et précisé par les linges intimes, elle attendait, elle réclamait inconsciemment ; elle étouffait de désir, de honte et de détresse.

« Est-ce que je suis une vieille femme ? J'ai quarante ans ; mais mon corps est toujours blanc ; j'ai grossi un peu, mais cela ne vaut-il pas mieux que la maigreur des jeunes filles ? Je soupèse mes seins : ils sont lourds, ils ne sont pas fermes et durs comme la première nuit où je me suis dévêtue devant Maurice ; mais c'est que j'ai allaité mon enfant. »

— Mme Mugnier a de la constance, dit soudain Maurice, de rester si longtemps fidèle à son mari.

—Oh ! que veux-tu, elle vieillit, elle est comme d'autres.

Thérèse attendait une protestation, un compliment. Mais rien ; Maurice souriait et se caressait la moustache. Puis il alluma une autre cigarette.

Ce n'était pas autrefois qu'il aurait ainsi fumé dans la chambre à coucher ; il aurait eu peur de sentir le tabac. Et ce n'était pas autrefois qu'il serait ainsi resté affalé sur une chaise, tandis que Thérèse se déshabillait. Alors il rôdait autour d'elle ; elle ne pouvait ôter un vêtement, sans qu'il l'embrassât ; elle criait, elle le grondait, elle feignait d'être fâchée. Il se piquait les doigts aux épingles, il déchirait parfois la robe de la jeune femme, il n'avait pas assez de caresses pour sa gorge ; à tout prix il fallait qu'il lui enlevât ses souliers et ses bas. « Maurice, grand fou », murmurait Thérèse, en pressant contre elle la chère tête troublée et qui semait dans tous ses membres une heureuse panique. — Etait-ce donc pour s'être livrée à lui sans mesure, pour

n'avoir jamais rien refusé à ses demandes, sinon pour qu'il demandât encore, était-ce pour avoir été sa femme d'âme comme de corps, qu'il la laissait aujourd'hui désireuse et seule ?

La toilette de nuit était achevée. Thérèse attendit encore un peu ; puis elle s'approcha de Maurice ; elle lui passa un bras autour du cou ; elle souhaitait qu'il la prît sur ses genoux.

— Tu sais, Maurice, il n'y a pas que Mme Mugnier, qui ait du mérite ; les femmes qui ont un mari ont du mérite à lui rester fidèles.

Il la regarda d'un air fat et plaisanta :

— Est-ce que tu as ce mérite, toi ?

Elle fit mine de ne pas vouloir répondre.

— Couche-toi donc, ma petite, tu vas attraper froid.

C'était tout ? C'était tout ce qu'il trouvait à lui dire pour la remercier de vingt ans de fidélité ?

Elle alla lentement vers le lit, souleva les couvertures et se dévoila profondément. Etait-ce donc un crime, qu'une femme souhaitât les caresses de son mari ? pas même les caresses, mais une présence attentive, mais un corps auprès du corps, mais une inquiétude, un souci, une sympathie.

Maurice se leva :

— Je vais faire un tour avant de dormir ; je n'ai pas sommeil, ce soir ; il fait trop chaud.

C'était le comble.

— Maurice, tu me laisses seule. J'aurais tant voulu... Je ne suis pas bien, ce soir.

— Eh bien, dors ; cela te remettra d'aplomb. Je ne fais qu'aller et venir, un simple tour dans la rue. Allons, bonsoir.

Il s'approcha du lit. Thérèse prit l'attitude d'un enfant qui boude ; il allait peut-être chercher à la consoler. Elle sentit une main sur ses cheveux : tout son corps tressaillit.

—Un simple tour, et je reviens.

La main s'éloigna. Maurice était parti. Non, elle entendit encore sa voix :

— Octave ronfle comme un terrassier ; c'est dégoûtant, il m'empêche de dormir. Eh ! Octave... Octave, bon sang !

— Papa ?

— Tu ne peux pas dormir sans musique ? A ton âge, c'est malheureux.

— Oui, papa

La porte claqua. Thérèse entendit son fils se retourner sur le lit, puis soupirer, s'endormir, et ronfler de nouveau. Elle était seule.

« Je sais où il est allé. Il est allé sur la place, rôder près de la pâtissière. L'horrible femme ! Une ancienne grue de Paris, venir s'installer ici pour prendre les maris des autres femmes !... Maurice n'a guère de cœur. Est-ce que je ne fais pas tout pour qu'il soit heureux ? Maurice... au début, je croyais que personne sur terre n'était plus intelligent que lui. Mais, en réalité, qu'a-t-il fait ? Pendant la guerre c'est grâce à moi qu'il est resté ici, dans un bureau d'intendance, à moi qui suis allée supplier ses chefs ; et ça ne l'a pas empêché de courtiser les dactylos de son bureau. Puis il a été si imprudent en affaires, que nous avons fait faillite. Ce n'est pas un mauvais garçon ; mais il est léger, paresseux, incapable de passion. Aujourd'hui je n'ai plus d'illusions ; mais il est trop tard pour recommencer ma vie. Et Octave, que de soucis il me réserve encore, le pauvre petit ! Comme j'aurais besoin de maman ce soir ! *Il* ne m'a même pas regardée ; je suis donc bien laide ! On disait autrefois : « la belle Mme Robin ». Une vieille femme, voici que je suis une vieille femme... »

Elle avait les yeux pleins de larmes et tendait hors des draps son corps à moitié nu. Elle s'assoupit enfin.

Vers minuit, Maurice rentra. Il avait rencontré des amis, bu quelques verres d'eau-de-vie et plaisanté sur les femmes. Il se déshabilla en chantonnant.

— C'est toi ? demanda Thérèse.

Il eut un rire narquois :

— Qui veux-tu que ce soit ?

— Evidemment.

Comme l'alcool avait éveillé en lui une grosse gaieté, il s'approcha de sa femme et voulut l'embrasser. Mais Thérèse, le repoussant nerveusement :

— Non, laisse-moi, je t'en prie, je dors.

— Non ?... C'est bien, comme tu voudras, fit-il, un peu déçu.

Ils étaient tous deux allongés côte à côte ; l'enfant ronflait dans la chambre voisine.

— Il y a une échéance à la fin du mois, dit soudain Maurice.

— Ah ! par pitié, Maurice, laisse-moi un peu ne pas y songer.

— Voilà bien les femmes, bougonna-t-il, elles ne pensent jamais à rien de sérieux.

Il se tourna du côté du mur, selon sa position habituelle.

Thérèse, étendue sur le dos, les mains ramenées sous la nuque, rêvait. C'était pourtant une nuit pareille à leurs plus belles nuits ; c'était la même lueur éparse dans la chambre, comme un peu d'âme. Et ils étaient toujours l'un auprès de l'autre, lui : Maurice, elle : Thérèse. Maurice ? Thérèse ? mais non, plus rien que deux corps, que deux choses. Ils étaient aussi dénués de mystère qu'à l'heure où ils seraient mis au cercueil.

— Tu ne dors pas ? geignit Maurice.

— Moi ? mais si ; pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas qu'on ne dorme pas quand je dors.

Elle haussa l'épaule. Il avait raison : elle devrait dormir. A quoi cela l'avancerait-il, toutes ces rêveries ? Deux braves époux qui vieillissaient... Leurs habitudes et leurs intérêts les collaient l'un à l'autre. Ils se connaissaient jusqu'à satiété ; ils étaient repus l'un de l'autre. Finis les jours où le monde avait la même odeur que leur corps. C'était une

belle vie, qu'ils allaient mener jusqu'à la fin ! Le visage de Thérèse se riderait ; ses seins tomberaient ; son ventre, qui avait fait pâmer Maurice de bonheur, ne serait plus qu'un retrait dont elle aurait honte et dont il se détournerait pour ne pas le voir. Et comme consolation un enfant, presque idiot... Dormir, évidemment, c'était tout ce qui leur restait à faire, à présent. On se roule en boule sur soi-même ; on se tourne vers l'extérieur pour ne pas sentir le souffle fade de l'autre ; on se donne des coups de pied parce qu'on n'a pas assez de place. « Quelle risée j'aurais faite, si l'on m'avait dit, dans ma jeunesse, que, par cette nuit d'été, je chercherais en vain le sommeil, moi : cette femme qui grossit et qui s'essouffle, à côté d'un homme plié en chien de fusil dans sa chemise de jour. Ah ! non, c'est drôle !

— Qu'est-ce que tu as à rire ? s'inquiéta Maurice.

— Dors donc, mon gros. Ne te fais pas de mauvais sang.

— Dormir, avec cette chaleur, toi qui te mets à rire, et Octave qui ronfle toujours !

Dans ces deux corps humains, traversés de rêves, de regrets, de désirs, la lueur faiblissait peu à peu. Qu'était-ce que ce sentiment qui, à la fin, resta en eux ? amertume, résignation, tenace espoir ?... Puis il n'y eut plus rien que le sommeil. Et ces deux masses, séparées l'une de l'autre pour ne pas avoir trop chaud, se réjouirent obscurément d'être deux choses soufflantes, geignantes, béates, qui participent à la vie inconsciente de l'univers.

MARCEL ARLAND

LA SERVANTE EN COLÈRE

Mes perles, elle a pris mes perles, mes rouges, mes bleues, mes jaunes, mes vertes, toutes mes bagues, mes bracelets, mes colliers et la boîte qu'il en restait encore beaucoup dedans à enfiler. Où as-tu pris ça petite voleuse, moi, voleuse, moi, jamais, je vous le jure sur ma tête, oui, sur ma tête, je les ai achetés avec vingt sous à moi, vingt sous que la dame de chez les Bouvard m'avait donnés pour une commission, alors tu crois que je te nourris et que je t'habille pour faire du travail pour les autres, de quel droit petite malheureuse, ça ne fiche rien, ça prend des airs de victime devant les voisins, un enfant qu'on a recueilli, qu'on traite si on peut dire comme notre propre fille, vous pouvez m'y remettre, allez, à l'Assistance, je ne vous regretterai pas, vous et votre sale mari et vos sales filles et votre sale garçon. Je suis traitée comme un chien, pis qu'un chien, à table toujours la peau et les os, on me regarde jusqu'à une bouchée de pain, quand je prends du fromage, mais c'est qu'elle mange comme un faucheur en journée celle-là qu'il dit, et ce matin quand elle a trouvé mes perles, où la coquetterie va se fourrer, ça ne sait même pas se tenir propre, et comment pourrais-je me tenir propre avec les vieilles vilaines affaires qu'on me donne pour m'habiller, toutes couvertes de pièces, qu'on rit de moi au village, eh, Margotton, Margotton.

Ah ! je te, je te, que tu, que tu tombes au fond des cabinets et que je te fasse tout mon besoin sur la tête, que le blanc des yeux te fonde et que l'os du cul te pèle, je te

veux tant de mal, laide femme, qu'il finira bien par t'en arriver. Prends-moi, prends-moi, Marie Balart, fais-moi sorcière comme toi, je t'aimerai comme une mère, mieux qu'une mère, je brasserai ta paillasse, je ferai ta soupe, je te tricoterai des bas, je t'obéirai en tout, à la vie à la mort et tu me donneras tes secrets, on fera du mal à tout le monde, j'irai gratter la terre du cimetière avec mes ongles et je te rapporterai les os des morts, tu me diras comment on prend les serpents à la main et comment on jette les sorts. Leurs vaches auront des veaux mort-nés, les vers se mettront à sa robe de soie, voilà qu'elle veut la prendre pour aller à la messe, et c'est même plus bon pour essuyer la table avec, un beau matin le maître tombera de l'échelle et se cassera la jambe, vos brebis enfleront et deviendront toutes noires, votre fille, cette méchante, cette orgueilleuse, elle se laissera faire par un garçon qui la mettra enceinte, oui, ce sera une fille-mère qu'on montrera du doigt, l'autre elle saignera tellement du nez qu'elle perdra tout son sang, on la trouvera morte plus blanche que ses draps. Et quant à votre fils, ce coco gros bec, il deviendra amoureux de moi à en perdre la tête, tout beau que je lui dirai, je ne serai ta femme qu'à une condition, c'est que ta mère me serve, comme je la sers à présent, qu'elle soit ma domestique, comme tu voudras, qu'il m'a répondu, tu es la maîtresse ici, alors Madame, c'est bien votre tour, graissez mes chaussures, et mieux que ça, et plus vite que ça, ah vous n'allez pas plus vite, tiens, tiens, une bonne giffle, et encore une bonne giffle, je l'attrape par les cheveux, je la traîne par les cheveux sur le carreau de la cuisine, son mari est mort, sa fille aînée est chassée, perdue on ne sait pas où sur les montagnes de l'Allemagne, l'autre fille est morte et enterrée, ton fils, il se soucie bien de toi ton fils, il a le cœur cousu à moi par des secrets-infaillibles-de-se-faire-aimer.

Je t'en prie, Marie Balart, conduis-moi à ton Maître pour que je lui vende mon âme, je n'ai pas peur de l'Enfer,

quand le curé en parle, je ris, j'ai toujours su que moi j'y serai bien, que là je trouverai père et mère et belle maison. Je serai de ceux qui font cuire les autres dans les chaudières, qui crèvent les yeux, qui arrachent les dents avec des tenailles et les replantent avec des marteaux, qui rabotent les nez, qui enfoncent une aiguille à tricoter par une oreille jusqu'à ce qu'elle ressorte par l'autre, qui piquent une fourche dans les ventres comme une fourchette dans le boudin, je coupe, je scie, je tranche, je désosse, un beau morceau de plate-côte qui vous fera un bon bouillon, une belle épaule roulée, du sel et du poivre dedans, avec un joli os de jarret pour faire le jus.

Voilà la terre qui remue, voilà l'auberge de la Michaude qui se soulève, les volets de ses yeux battent au vent, tiens, c'est le carreau que Grégoire a cassé d'un coup de poing l'autre soir quand il était saoûl, il y a un grand couteau qui passe à travers, gare aux têtes, il y a des gens qui se promènent dans sa bouche, ils vont, ils viennent, ils jouent de l'harmonica et de l'accordéon, il y a des chiens vidés et accrochés comme des lampions avec des bougies dedans. Allez, Bifrons, Kikans et Kroumirs, allez chercher Margotton mon enfant, oui ma belle, le bal est dans ma bouche, monte par l'échelle, tu vois qu'il manque une dent, c'est afin de faire la porte pour y entrer dedans. Tous les garçons du village sont déjà là, ils ont laissé leurs promises et ne veulent danser qu'avec moi. A bas les pattes nigauds, c'est quelqu'un de mieux que vous qu'il me faut, c'est le fils du député qui arrive dans son auto. Ne criez pas tous à la fois, ah tu t'en fous, attrape et va le dire au pape, tu perds ton chapeau, peau de poisson, peau de poisson avec du poil dessus, queue de cochon, museau de rat, museau de rat, en terre te portera, pan bourdon Joseph Simon la pierre qui tombe là-bas le glas du fils coton grand-père grand-mère et bessons. Sauve qui peut, c'est le feu qui prend aux granges et à la maison-dieu,

sauve qui peut, c'est tous les gens qui brûlent dans leurs habits du dimanche et qui vont se jeter dans l'eau de la mer à boire, à bout de bras, à bout de souffle, vous pouvez courir, vous n'y êtes pas encore, l'orage sera là avant vous et vous serez trempée comme une soupe, sauvée, sauvée je serai sauvée si je touche la porte avant que la carriole ait passé.

J. M. SOLLIER

LE TEMPS RETROUVÉ [1]

Quand Saint-Loup était entré dans ma chambre, je l'avais approché avec ce sentiment de timidité, avec cette impression de surnaturel que donnaient au fond tous les permissionnaires et qu'on éprouve quand on est introduit auprès d'une personne atteinte d'un mal mortel et qui cependant se lève, s'habille, se promène encore. Il semblait (il avait surtout semblé au début, car pour qui n'avait pas vécu comme moi loin de Paris, l'habitude était venue qui retranche aux choses que nous avons vues plusieurs fois la racine d'impression profonde et de pensée qui leur donne leur sens réel) il semblait presque qu'il y eût quelque chose de cruel dans ces permissions données aux combattants. Aux premières, on se disait : « Ils ne voudront pas repartir, ils déserteront. » Et en effet, ils ne venaient pas seulement de lieux qui nous semblaient irréels parce que nous n'en avions entendu parler que par les journaux et que nous ne pouvions nous figurer qu'on eût pris part à ces combats titaniques et revenir avec seulement une contusion à l'épaule ; c'était des rivages de la mort vers lesquels ils allaient retourner qu'ils venaient un instant parmi nous, incompréhensibles pour nous, nous remplissant de tendresse, d'effroi, et d'un sentiment de mystère, comme ces morts que nous évoquons, qui nous

1. Copyright by Librairie Gallimard 1927.
Voir les numéros de la *Nouvelle Revue Française* des 1er janvier, 1er février et 1er mars 1927.

apparaissent une seconde, que nous n'osons pas interroger et qui du reste pourraient tout au plus nous répondre : « Vous ne pourriez pas vous figurer. » Car il est extraordinaire de voir à quel point chez les rescapés du front que sont les permissionnaires chez les vivants, ou chez les morts, qu'un médium hypnotise ou évoque, le seul effet d'un contact avec le mystère est d'accroître s'il est possible l'insignifiance des propos. Tel j'abordai Robert qui avait encore au front une cicatrice plus auguste et plus mystérieuse pour moi que l'empreinte laissée sur la terre par le pied d'un géant. Et je n'avais pas osé lui poser de question et il ne m'avait dit que de simples paroles. Encore étaient-elles fort peu différentes de ce qu'elles eussent été avant la guerre, comme si les gens, malgré elle, continuaient à être ce qu'ils étaient ; le ton des entretiens était le même, la matière seule différait, et encore.

Je crus comprendre que Robert avait trouvé aux armées des ressources qui lui avaient fait peu à peu oublier que Morel s'était aussi mal conduit avec lui qu'avec son oncle. Pourtant il lui gardait une grande amitié et était pris de brusques désirs de le revoir qu'il ajournait sans cesse. Je crus plus délicat envers Gilberte de ne pas indiquer à Robert que pour retrouver Morel il n'avait qu'à aller chez Mme Verdurin.

Je dis avec humilité à Robert combien on sentait peu la guerre à Paris, il me dit que même à Paris c'était quelquefois « assez inouï ». Il faisait allusion à un raid de zeppelins qu'il y avait eu la veille et il me demanda si j'avais bien vu, mais comme il m'eût parlé autrefois de quelque spectacle d'une grande beauté esthétique. Encore au front comprend-on qu'il y ait une sorte de coquetterie à dire : « C'est merveilleux, quel rose, et ce vert pâle », au moment où on peut à tout instant être tué, mais ceci n'existait pas chez Saint-Loup, à Paris, à propos d'un raid insignifiant. Je lui parlai de

la beauté des avions qui montaient dans la nuit. « Et peut-être encore plus de ceux qui descendent, me dit-il. Je reconnais que c'est très beau le moment où ils montent, où ils vont faire *constellation*. Et obéissant en cela à des lois tout aussi précises que celles qui régissent les constellations, car ce qui te semble un spectacle est le ralliement des escadrilles, les commandements qu'on leur donne, leur départ en chasse, etc. Mais est-ce que tu n'aimes pas mieux le moment où définitivement assimilés aux étoiles, ils s'en détachent pour partir en chasse ou rentrer après la berloque, le moment où ils « font *apocalypse* » ; même les étoiles ne gardent plus leur place. Et ces sirènes était-ce assez wagnérien, ce qui du reste était bien naturel pour saluer l'arrivée des Allemands, ça faisait très hymne national, avec le Kronprinz et les princesses dans la loge impériale Wacht am Rhein ; c'était à se demander si c'était bien des aviateurs et pas plutôt des Walkyries qui montaient.» Il semblait avoir plaisir à cette assimilation des aviateurs et des Walkyries et l'expliquait d'ailleurs par des raisons purement musicales : « Dame, c'est que la musique des sirènes était d'un *Chevauchée*. Il faut décidément l'arrivée des Allemands pour qu'on puisse entendre du Wagner à Paris. » A certains points de vue la comparaison n'était pas fausse. La ville semblait une masse informe et noire qui tout d'un coup passait des profondeurs de la nuit dans la lumière et dans le ciel où un à un les aviateurs s'élevaient à l'appel déchirant des sirènes, cependant que d'un mouvement plus lent, mais plus insidieux, plus alarmant, car ce regard faisait penser à l'objet invisible encore et peut-être déjà proche qu'il cherchait, les projecteurs se remuaient sans cesse, flairaient l'ennemi, le cernaient dans leurs lumières jusqu'au moment où les avions aiguillés bondiraient en chasse pour le saisir. Et, escadrille après escadrille, chaque aviateur s'élançait ainsi de la ville transportée maintenant dans

le ciel, pareil à une Walkyrie. Pourtant des coins de la terre, au ras, des maisons s'éclairaient et je dis à Saint-Loup que s'il avait été à la maison la veille, il aurait pu, tout en contemplant l'apocalypse dans le ciel, voir sur la terre comme dans l'enterrement du comte d'Orgaz du Greco, où ces différents plans sont parallèles, un vrai vaudeville joué par des personnages en chemise de nuit ; lesquels à cause de leurs noms célèbres eussent mérité d'être envoyés à quelque successeur de ce Ferrari dont les notes mondaines nous avaient si souvent amusé, Saint-Loup et moi, que nous nous amusions pour nous-mêmes à en inventer. Et c'est ce que nous aurions fait encore ce jour-là comme s'il n'y avait pas la guerre, bien que sur un sujet fort « guerre » : la peur des Zeppelins. « Reconnu : la duchesse de Guermantes superbe en chemise de nuit, le duc de Guermantes inénarrable en pyjama rose et peignoir de bain, etc., etc. — Je suis sûr, me dit-il, que dans tous les grands hôtels on a dû voir les juives américaines en chemise, serrant sur leur sein décati le collier de perles qui leur permettra d'épouser un duc décavé. L'hôtel Ritz, ces soirs-là, doit ressembler à l'Hôtel du libre échange. »

Je demandai à Saint-Loup si cette guerre avait confirmé ce que nous disions des guerres passées à Doncières. Je lui rappelai des propos que lui-même avait oubliés, par exemple sur les pastiches des batailles par les généraux à venir. La feinte, lui disais-je, n'est plus guère possible dans ces opérations qu'on prépare d'avance avec de telles accumulations d'artillerie. Et ce que tu m'as dit depuis sur les reconnaissances par les avions, qu'évidemment tu ne pouvais pas prévoir, empêche l'emploi des ruses napoléoniennes. « Comme tu te trompes, me répondit-il, cette guerre, évidemment, est nouvelle par rapport aux autres et se compose elle-même de guerres successives, dont la dernière est une innovation par rapport à celle qui l'a précédée. Il faut s'adapter à une

formule nouvelle de l'ennemi pour se défendre contre elle, et alors lui-même recommence à innover, mais, comme en toute chose humaine, les vieux trucs prennent toujours. Pas plus tard qu'hier au soir, le plus intelligent des critiques militaires écrivait : « Quand les Allemands ont voulu délivrer la Prusse orientale, ils ont commencé l'opération par une puissante démonstration fort au sud contre Varsovie, sacrifiant dix mille hommes pour tromper l'ennemi. Quand ils ont créé au début de 1915 la masse de manœuvre de l'archiduc Eugène pour dégager la Hongrie menacée, ils ont répandu le bruit que cette masse était destinée à une opération contre la Serbie. C'est ainsi qu'en 1800 l'armée qui allait opérer contre l'Italie était essentiellement qualifiée d'armée de réserve et semblait destinée non à passer les Alpes, mais à appuyer les armées engagées sur les théâtres septentrionaux. La ruse d'Hindenburg attaquant Varsovie pour masquer l'attaque véritable sur les lacs de Mazurie, est imitée d'un plan de Napoléon de 1812. » Tu vois que M. Bidou reproduit presque les paroles que tu me rappelles et que j'avais oubliées. Et comme la guerre n'est pas finie, ces ruses-là se reproduiront encore et réussiront, car on ne perce rien à jour, ce qui a pris une fois a pris parce que c'était bon et prendra toujours. » Et, en effet, bien longtemps après cette conversation avec Saint-Loup, pendant que les regards des alliés étaient fixés sur Pétrograd, contre laquelle capitale on croyait que les Allemands commençaient leur marche, ils préparaient la plus puissante offensive contre l'Italie. Saint-Loup me cita bien d'autres exemples de pastiches militaires, ou, si l'on croit qu'il n'y a pas un art mais une science militaire, d'application de lois permanentes. « Je ne veux pas dire, il y aurait contradiction dans les mots, ajouta Saint-Loup, que l'art de la guerre soit une science. Et s'il y a une science de la guerre, il y a diversité, dispute et contradiction entre les

savants. Diversité projetée pour une part dans la catégorie du temps. Ceci est assez rassurant, car pour autant que cela est, cela n'indique pas forcément erreur mais vérité qui évolue. » Il devait me dire plus tard : « Vois dans cette guerre l'évolution des idées sur la possibilité de la percée par exemple. On y croit d'abord, puis on vient à la doctrine de l'invulnérabilité des fronts, puis à celle de la percée possible, mais dangereuse, de la nécessité de ne pas faire un pas en avant sans que l'objectif soit d'abord détruit (un journaliste péremptoire écrira que prétendre le contraire est la plus grande sottise qu'on puisse dire), puis au contraire à celle d'avancer avec une très faible préparation d'artillerie, puis on en vient à faire remonter l'invulnérabilité des fronts à la guerre de 1870 et à prétendre que c'est une idée fausse pour la guerre actuelle, donc une idée d'une vérité relative. Fausse dans la guerre actuelle à cause de l'accroissement des masses et du perfectionnement des engins (voir Bidou du 2 juillet 1918), accroissement qui d'abord avait fait croire que la prochaine guerre serait très courte, puis très longue, et enfin a fait croire de nouveau à la possibilité des décisions victorieuses. Bidou cite les alliés sur la Somme, les Allemands vers Paris en 1918. De même à chaque conquête des Allemands on dit : le terrain n'est rien, les villes ne sont rien, ce qu'il faut c'est détruire la force militaire de l'adversaire. Puis les Allemands à leur tour adoptent cette théorie en 1918 et alors Bidou explique curieusement (2 juillet 1918) comment certains points vitaux, certains espaces essentiels s'ils sont conquis décident de la victoire. C'est d'ailleurs une tournure de son esprit. Il a montré comment si la Russie était bouchée sur mer elle serait défaite et qu'une armée enfermée dans une sorte de camp d'emprisonnement est destinée à périr. »

Il faut dire pourtant que si la guerre n'avait pas modi-

fié le caractère de Saint-Loup, son intelligence, conduite par une évolution où l'hérédité entrait pour une grande part, avait pris un brillant que je ne lui avais jamais vu. Quelle distance entre le jeune blondin qui jadis était courtisé par les femmes chic ou aspirant à le devenir, et le discoureur, le doctrinaire qui ne cessait de jouer avec les mots. A une autre génération sur une autre tige, comme un acteur qui reprend le rôle joué jadis par Bressant ou Delaunay, il était comme un successeur, — rose blond et doré, alors que l'autre était mi-partie très noir et tout blanc — de M. de Charlus. Il avait beau ne pas s'entendre avec son oncle sur la guerre, s'étant rangé dans cette fraction de l'aristocratie qui faisait passer la France avant tout, tandis que M. de Charlus était au fond défaitiste, il pouvait montrer à celui qui n'avait pas vu le « créateur du rôle », comment on pouvait exceller dans l'emploi de raisonneur. « Il paraît que Hindenbourg c'est une révélation », lui dis-je. « Une vieille révélation, me répondit-il du « tac au tac », ou une future révélation. Il aurait fallu, au lieu de ménager l'ennemi, laisser faire Mangin, abattre l'Autriche et l'Allemagne et européaniser la Turquie au lieu de monténégriniser la France. » « Mais nous aurons l'aide des États-Unis », lui dis-je. « En attendant, je ne vois ici que le spectacle des États désunis. Pourquoi ne pas faire des concessions plus larges à l'Italie par la peur de déchristianiser la France. — Si ton oncle Charlus t'entendait, lui-dis-je. Au fond tu ne serais pas fâché qu'on offense encore un peu plus le Pape et lui pense avec désespoir au mal qu'on peut faire au trône de François-Joseph. Il se dit d'ailleurs en cela dans la tradition de Talleyrand et du Congrès de Vienne. — L'ère du Congrès de Vienne est révolue, me répondit-il ; à la diplomatie secrète, il faut apposer la diplomatie concrète. Mon oncle est au fond un monarchiste impénitent à qui on ferait avaler des carpes comme Mme Molé ou des escarpes

comme Arthur Meyer, pourvu que carpes et escarpes fussent à la Chambord. Par haine du drapeau tricolore, je crois qu'il se rangerait plutôt sous le torchon du Bonnet rouge qu'il prendrait de bonne foi pour le drapeau blanc. » Certes, ce n'était que des mots et Saint-Loup était loin d'avoir l'originalité quelquefois profonde de son oncle. Mais il était aussi affable et charmant de caractère que l'autre était soupçonneux et jaloux. Et il était resté charmant et rose comme à Balbec, sous tous ses cheveux d'or. La seule chose où son oncle ne l'eût pas dépassé était cet état d'esprit du faubourg Saint-Germain dont sont empreints ceux qui croient s'en être le plus détachés et qui leur donne à la fois ce respect des hommes intelligents pas nés (qui ne fleurit vraiment que dans la noblesse et rend les révolutions si injustes) et cette niaise satisfaction de soi. De par ce mélange d'humilité et d'orgueil, de curiosités d'esprit acquises et d'autorité innée, M. de Charlus et Saint-Loup par des chemins différents et avec des opinions opposées étaient devenus à une génération d'intervalle des intellectuels que toute idée nouvelle intéresse et des causeurs de qui aucun interrupteur ne peut obtenir le silence. De sorte qu'une personne un peu médiocre pouvait les trouver l'un et l'autre, selon la disposition où elle se trouvait, éblouissants ou raseurs.

Tout en me rappelant la visite de Saint-Loup j'avais marché, puis pour aller chez Mme Verdurin, fait un long crochet ; j'étais presque au pont des Invalides. Les lumières assez peu nombreuses (à cause des gothas) étaient allumées un peu trop tôt, car le changement d'heures avait été fait quand la nuit venait encore assez vite mais stabilisé pour toute la belle saison (comme les calorifères sont allumés et éteints à partir d'une certaine date) et au-dessus de la ville nocturnement éclairée dans toute une partie du ciel — du ciel ignorant de l'heure d'été et de l'heure

d'hiver, et qui ne daignait pas savoir que 8 h. 1/2 était devenu 9 h. 1/2 — dans toute une partie du ciel bleuâtre il continuait à faire un peu jour. Dans toute la partie de la ville que dominent les tours du Trocadéro, le ciel avait l'air d'une immense mer nuance de turquoise qui se retire, laissant déjà émerger toute une ligne légère de rochers noirs, peut-être même de simples filets de pêcheurs alignés les uns auprès des autres, et qui étaient de petits nuages. Mer en ce moment couleur turquoise et qui emporte avec elle sans qu'ils s'en aperçoivent, les hommes entraînés dans l'immense révolution de la terre, de la terre sur laquelle ils sont assez fous pour continuer leurs révolutions à eux, et leurs vaines guerres, comme celle qui ensanglantait en ce moment la France. Du reste à force de regarder le ciel paresseux et trop beau qui ne trouvait pas digne de lui de changer son horaire et au-dessus de la ville allumée prolongeait mollement, en ces tons bleuâtres, sa journée qui s'attardait, le vertige prenait : ce n'était plus une mer étendue, mais une gradation verticale de bleus glaciers. Et les Tours du Trocadéro qui semblaient si proches des degrés de turquoise devaient en être extrêmement éloignés comme ces deux tours de certaines villes de Suisse qu'on croirait dans le lointain voisines avec la pente des cimes. Je revins sur mes pas, mais une fois quitté le pont des Invalides, il ne faisait plus jour dans le ciel, il n'y avait même guère de lumières dans la ville et butant çà et là contre des poubelles, prenant un chemin pour un autre, je me trouvai sans m'en douter, en suivant machinalement un dédale de rues obscures, arrivé sur les boulevards. Là l'impression d'Orient que je venais d'avoir se renouvela et d'autre part à l'évocation du Paris du Directoire succéda celle du Paris de 1815. Comme en 1815 c'était le défilé le plus disparate des uniformes des troupes alliées ; et parmi elles des Africains en jupe-culotte rouge, des Hindous enturbannés de blanc suffisaient

pour que de ce Paris où je me promenais, je fisse toute une imaginaire cité exotique, dans un Orient à la fois minutieusement exact en ce qui concernait les costumes et la couleur des visages, arbitrairement chimérique en ce qui concernait le décor, comme de la ville où il vivait Carpaccio fit une Jérusalem ou une Constantinople en y assemblant une foule dont la merveilleuse bigarrure n'était pas plus colorée que celle-ci. Marchant derrière deux zouaves qui ne semblaient guère se préoccuper de lui, j'aperçus un homme gras et gros, en feutre mou, en longue houppelande et sur la figure mauve duquel j'hésitai si je devais mettre le nom d'un acteur ou d'un peintre également connus pour d'innombrables scandales sodomistes. J'étais certain en tous cas que je ne connaissais pas le promeneur, aussi fus-je bien surpris, quand ses regards rencontrèrent les miens, de voir qu'il avait l'air gêné et fit exprès de s'arrêter et de venir à moi comme un homme qui veut montrer que vous ne le surprenez nullement en train de se livrer à une occupation qu'il eût préféré laisser secrète. Une seconde je me demandai qui me disait bonjour : c'était M. de Charlus. On peut dire que pour lui l'évolution de son mal ou la révolution de son vice était à ce point extrême où la petite personnalité primitive de l'individu, ses qualités ancestrales, sont entièrement interceptées par le passage en face d'elles du défaut ou du mal générique dont ils sont accompagnés. M. de Charlus était arrivé aussi loin qu'il était possible de soi-même, ou plutôt il était lui-même si parfaitement masqué par ce qu'il était devenu et qui n'appartenait pas à lui seul, mais à beaucoup d'autres invertis qu'à la première minute je l'avais pris pour un autre d'entre eux, derrière ces zouaves, en plein boulevard, pour un autre d'entre eux qui n'était pas M. de Charlus, qui n'était pas un grand seigneur, qui n'était pas un homme d'imagination et d'esprit et qui n'avait pour toute ressemblance avec le baron que cet

air commun à eux tous qui maintenant chez lui, au moins avant qu'on se fût appliqué à bien regarder, couvrait tout. C'est ainsi qu'ayant voulu aller chez Mme Verdurin j'avais rencontré M. de Charlus. Et certes, je ne l'eusse pas comme autrefois trouvé chez elle ; leur brouille n'avait fait que s'aggraver et Mme Verdurin se servait même des événements présents pour le discréditer davantage. Ayant dit depuis longtemps qu'elle le trouvait usé, fini, plus démodé dans ses prétendues audaces que les plus pompiers, elle résumait maintenant cette condamnation et dégoûtait de lui toutes les imaginations en disant qu'il était « avant-guerre ». La guerre avait mis entre lui et le présent, selon le petit clan, une coupure qui le reculait dans le passé le plus mort. D'ailleurs — ceci s'adressait plutôt au monde politique qui était moins informé — elle le représentait comme aussi « toc » aussi « à côté » comme situation mondaine que comme valeur intellectuelle. Il ne voit personne, personne ne le reçoit, disait-elle à M. Bontemps, qu'elle persuadait aisément. Il y avait d'ailleurs du vrai dans ces paroles. La situation de M. de Charlus avait changé. Se souciant de moins en moins du monde, s'étant brouillé par caractère quinteux et ayant, par conscience de sa valeur sociale, dédaigné de se réconcilier avec la plupart des personnes qui étaient la fleur de la société, il vivait dans un isolement relatif qui n'avait pas comme celui où avait vécu Mme de Villeparisis, l'ostracisme de l'aristocratie pour cause, mais qui aux yeux du public paraissait pire pour deux raisons. La mauvaise réputation maintenant connue de M. de Charlus faisait croire aux gens peu renseignés que c'était pour cela que ne le fréquentaient point les gens que de son propre chef il refusait de fréquenter. De sorte que ce qui était l'effet de son humeur atrabilaire semblait celui du mépris des personnes à l'égard de qui elle s'exerçait. D'autre part Mme de Villeparisis avait eu un grand rempart : la

famille. Mais M. de Charlus avait multiplié entre elle et lui les brouilles. Elle lui avait d'ailleurs — surtout côté vieux faubourg, côté Courvoisier — semblé intéressante. Et il ne se doutait guère, lui qui avait fait vers l'art, par opposition aux Courvoisier, des pointes si hardies que ce qui eût intéressé le plus en lui un Bergotte par exemple, c'était sa parenté avec tout ce vieux faubourg, c'est de pouvoir lui décrire la vie quasi provinciale menée par ses cousines de la rue de la Chaise à la place du Palais-Bourbon et à la rue Garancière. Point de vue moins transcendant et plus pratique, elle affectait de croire qu'il n'était pas français. « Quelle est sa nationalité exacte, est-ce qu'il n'est pas Autrichien », demandait innocemment M. Verdurin. « Mais non, pas du tout », répondait la comtesse Molé, dont le premier mouvement obéissait plutôt au bon sens qu'à la rancune. « Mais non, il est Prussien, disait la Patronne, mais je vous le dis, je le sais, il nous l'a assez répété qu'il était membre héréditaire de la Chambre des Seigneurs de Prusse, et Durchlaucht. » « Pourtant la reine de Naples m'avait dit... » « Vous savez que c'est une affreuse espionne, s'écriait Mme Verdurin qui n'avait pas oublié l'attitude que la souveraine déchue avait eu un soir chez elle. Je le sais et d'une façon précise, elle ne vivait que de çà. Si nous avions un gouvernement plus énergique, tout çà devrait être dans un camp de concentration. Et allez donc ! En tous cas, vous ferez bien de ne pas recevoir ce joli monde, parce que je sais que le Ministre de l'Intérieur a l'œil sur eux, votre hôtel serait surveillé. Rien ne m'enlèvera de l'idée que pendant deux ans Charlus n'a pas cessé d'espionner chez moi. » Et pensant probablement qu'on pouvait avoir un doute sur l'intérêt que pouvait présenter pour le gouvernement allemand les rapports les plus circonstanciés sur l'organisation du petit clan, Mme Verdurin, d'un air doux et perspicace, en personne qui sait que la valeur de ce qu'elle dit ne

paraîtra que plus précieuse si elle n'enfle pas la voix pour le dire : « Je vous dirai que dès le premier jour j'ai dit à mon mari : ça ne me va pas, la façon dont cet homme s'est introduit chez moi. Ça a quelque chose de louche. Nous avions une propriété au fond d'une baie, sur un point très élevé. Il était sûrement chargé par les Allemands de préparer là une base pour leurs sous-marins. Il y avait des choses qui m'étonnaient et que maintenant je comprends. Ainsi au début il ne pouvait pas venir par le train avec les autres habitués. Moi je lui avais très gentiment proposé une chambre dans le château. Hé bien non, il avait préféré habiter Doncières où il y avait énormément de troupe. Tout ça sentait l'espionnage à plein nez. » Pour la première des accusations dirigées contre le Baron de Charlus, celle d'être passé de mode, les gens du monde ne donnaient que trop aisément raison à Mme Verdurin. En fait, ils étaient ingrats, car M. de Charlus était en quelque sorte leur poète, celui qui avait su dégager dans la mondanité ambiante une sorte de poésie où il entrait de l'histoire, de la beauté, du pittoresque, du comique, de la frivole élégance. Mais les gens du monde, incapables de comprendre cette poésie, n'en voyaient aucune dans leur vie, la cherchaient ailleurs et mettaient à mille pieds au-dessus de M. de Charlus des hommes qui lui étaient infiniment inférieurs mais qui prétendaient mépriser le monde et en revanche professaient des théories de sociologie et d'économie politique. M. de Charlus s'enchantait à raconter des mots involontairement lyriques, et à décrire les toilettes savamment gracieuses de la duchesse de X..., la traitait de femme sublime, ce qui le faisait considérer comme une espèce d'imbécile par des femmes du monde qui trouvaient la Duchesse de X... une sotte sans intérêt, que les robes sont faites pour être portées mais sans qu'on ait l'air d'y faire aucune attention et qui, elles, plus intelligentes, couraient à la Sor-

bonne ou à la Chambre, si Deschanel devait parler. Bref, les gens du monde s'étaient désengoués de M. de Charlus, non pas pour avoir trop pénétré, mais sans avoir pénétré jamais sa rare valeur intellectuelle. On le trouvait « avant-guerre », démodé, car ceux-là même qui sont le plus incapables de juger les mérites sont ceux qui pour les classer adoptent le plus l'ordre de la mode ; ils n'ont pas épuisé, pas même effleuré les hommes de mérite qu'il y avait dans une génération et maintenant il faut les condamner tous en bloc car voici l'étiquette d'une génération nouvelle qu'on ne comprendra pas davantage. Quant à la deuxième accusation, celle de germanisme, l'esprit juste-milieu des gens du monde la leur faisait repousser, mais elle avait trouvé un interprète inlassable et particulièrement cruel en Morel qui, ayant su garder dans les journaux et même dans le monde la place que M. de Charlus avait, en prenant les deux fois autant de peine, réussi à lui faire obtenir, mais non pas ensuite à lui faire retirer, poursuivait le Baron d'une haine implacable ; c'était non seulement cruel de la part de Morel, mais doublement coupable, car qu'elles qu'eussent été ses relations exactes avec le Baron, il avait connu de lui ce qu'il cachait à tant de gens, sa profonde bonté. M. de Charlus avait été avec le violoniste d'une telle générosité, d'une telle délicatesse, lui avait montré de tels scrupules de ne pas manquer à sa parole, qu'en le quittant l'idée que Charlie avait emportée de lui n'était nullement l'idée d'un homme vicieux (tout au plus considérait-il le vice du baron comme une maladie) mais de l'homme ayant le plus d'idées élevées qu'il eût jamais connu, un homme d'une sensibilité extraordinaire, une manière de saint. Il le niait si peu que même brouillé avec lui il disait sincèrement à des parents : « Vous pouvez lui confier votre fils, il ne peut avoir sur lui que la meilleure influence. » Aussi quand il cherchait par ses articles à le faire souffrir,

dans sa pensée ce qu'il bafouait en lui ce n'était pas le vice, c'était la vertu. Un peu avant la guerre, de petites chroniques transparentes pour ce qu'on appelait les initiés avaient commencé à faire le plus grand tort à M. de Charlus. De l'une intitulée « Les mésaventures d'une douairière en us, les vieux jours de la Baronne », Mme Verdurin avait acheté cinquante exemplaires pour pouvoir la prêter à ses connaissances et M. Verdurin, déclarant que Voltaire même n'écrivait pas mieux, en donnait lecture à haute voix. Depuis la guerre le ton avait changé. L'inversion du Baron n'était pas seule dénoncée, mais aussi sa prétendue nationalité germanique « Frau Bosch », « Frau van den Bosch » étaient les surnoms habituels de M. de Charlus. Un morceau d'un caractère poétique avait ce titre emprunté à certains airs de danse dans Beethoven : « Une Allemande ». Enfin deux nouvelles : « Oncle d'Amérique et Tante de Francfort » et « Gaillard d'arrière », lues en épreuves dans le petit clan, avaient fait la joie de Brichot lui-même qui s'était écrié : « Pourvu que très haute et très puissante Anastasie ne nous caviarde pas. » Les articles eux-mêmes étaient plus fins que ces titres ridicules. Leur style dérivait de Bergotte mais d'une façon à laquelle seule peut-être j'étais sensible et voici pourquoi. Les écrits de Bergotte n'avaient nullement influé sur Morel. La fécondation s'était faite d'une façon toute particulière et si rare que c'est à cause de cela seulement que je la rapporte ici. J'ai indiqué en son temps la manière si spéciale que Bergotte avait quand il parlait de choisir ses mots, de les prononcer. Morel qui l'avait longtemps rencontré, avait fait de lui alors des « imitations », où il contrefaisait parfaitement sa voix, usant des mêmes mots qu'il eût pris. Or maintenant Morel pour écrire transcrivait des conversations à la Bergotte, mais sans leur faire subir cette transposition qui en eût fait du Bergotte écrit. Peu de personnes ayant causé avec Ber-

gotte, on ne reconnaissait pas le ton, qui différait du style. Cette fécondation orale est si rare que j'ai voulu la citer ici. Elle ne produit d'ailleurs que des fleurs stériles.

Morel qui était au bureau de la presse et dont personne ne connaissait la situation irrégulière, affectait de trouver, son sang français bouillant dans ses veines comme le jus des raisins de Combray, que c'était peu de chose que d'être dans un bureau pendant la guerre et feignait de vouloir s'engager (alors qu'il n'avait qu'à rejoindre) pendant que Mme Verdurin faisait tout ce qu'elle pouvait pour lui persuader de rester à Paris. Certes, elle était indignée que M. de Cambremer à son âge fût dans un État-Major et de tout homme qui n'allait pas chez elle, elle disait : « Où est-ce qu'il a encore trouvé le moyen de se cacher celui-là ? » et si on affirmait que celui-là était en première ligne depuis le premier jour, répondait sans scrupule de mentir ou peut-être par habitude de se tromper : « Mais pas du tout, il n'a pas bougé de Paris, il fait quelque chose d'à peu près aussi dangereux que de promener un ministre, c'est moi qui vous le dis, je vous en réponds, je le sais par quelqu'un qui l'a vu » ; mais pour les fidèles ce n'était pas la même chose, elle ne voulait pas les laisser partir, considérant la guerre comme une grande « ennuyeuse » qui les faisait la lâcher ; aussi faisait-elle toutes les démarches pour qu'ils restassent, ce qui lui donnerait le double plaisir de les avoir à dîner et quand ils n'étaient pas encore arrivés ou déjà partis de flétrir leur inaction. Encore fallait-il que le fidèle se prêtât à cet embusquage, et elle était désolée de voir Morel feindre de vouloir s'y montrer récalcitrant ; aussi lui disait-elle : « Mais si, vous servez dans ce bureau et plus qu'au front. Ce qu'il faut, c'est être utile, faire vraiment partie de la guerre, en être. Il y a ceux qui en sont, et les embusqués. Eh bien, vous, vous en êtes, et soyez tranquille tout le monde le sait, personne ne vous jette la pierre. » Telle, dans des circonstances différentes,

quand pourtant les hommes n'étaient pas aussi rares, et qu'elle n'était pas obligée comme maintenant d'avoir surtout des femmes, si l'un d'eux perdait sa mère, elle n'hésitait pas à lui persuader qu'il pouvait sans inconvénient continuer à venir à ses réceptions. « Le chagrin se porte dans le cœur. Vous voudriez aller au bal (elle n'en donnait pas), je serais la première à vous le déconseiller, mais ici, à mes petits mercredis ou dans une baignoire, personne ne s'en étonnera. On sait bien que vous avez du chagrin... » Maintenant les hommes étaient plus rares, les deuils plus fréquents, inutiles même à les empêcher d'aller dans le monde, la guerre suffisait. Elle voulait leur persuader qu'ils étaient plus utiles à la France en restant à Paris, comme elle leur eût assuré autrefois que le défunt eût été plus heureux de les voir se distraire. Malgré tout elle avait peu d'hommes, peut-être regrettait-elle parfois d'avoir consommé avec M. de Charlus une rupture sur laquelle il n'y avait plus à revenir.

Mais si M. de Charlus et Mme Verdurin ne se fréquentaient plus, chacun — avec quelques petites différences sans grande importance — continuait, comme si rien n'avait changé, Mme Verdurin à recevoir, M. de Charlus à aller à ses plaisirs : par exemple, chez Mme Verdurin Cottard assistait maintenant aux réceptions dans un uniforme de colonel de « l'île du Rêve », assez semblable à celui d'un amiral haïtien et sur le drap duquel un large ruban bleu ciel rappelait celui des « Enfants de Marie » ; quant à M. de Charlus, se trouvant dans une ville d'où les hommes déjà faits qui avaient été jusqu'ici son goût, avaient disparu, il faisait comme certains Français, amateurs de femmes en France et vivant aux colonies : il avait, par nécessité d'abord, pris l'habitude et ensuite le goût des petits garçons.

Encore le premier de ces traits caractéristiques du

salon Verdurin s'effaça-t-il assez vite, car Cottard mourut bientôt « face à l'ennemi », dirent les journaux, bien qu'il n'eût pas quitté Paris, mais se fût en effet surmené pour son âge, suivi bientôt par M. Verdurin, dont la mort chagrina une seule personne qui fut, le croirait-on, Elstir. J'avais pu étudier son œuvre à un point de vue en quelque sorte absolu. Mais lui, surtout au fur et à mesure qu'il vieillissait, la reliait superstitieusement à la société qui lui avait fourni ses modèles et après s'être ainsi par l'alchimie des impressions, transformée chez lui en œuvres d'art, lui avait donné son public, ses spectateurs. De plus en plus enclin à croire matériellement qu'une part notable de la beauté réside dans les choses, ainsi que pour commencer, il avait adoré en Mme Elstir, le type de beauté un peu lourde qu'il avait poursuivie, caressée dans des peintures, des tapisseries, il voyait disparaître avec M. Verdurin un des derniers vestiges du cadre social, du cadre périssable — aussi vite caduc que les modes vestimentaires elles-mêmes qui en font partie — qui soutient un art, certifie son authenticité, comme la Révolution en détruisant les élégances du XVIIIe aurait pu désoler un peintre de fêtes galantes ou affliger Renoir la disparition de Montmartre et du Moulin de la Galette ; mais surtout en M. Verdurin il voyait disparaître les yeux, le cerveau, qui avaient eu de sa peinture la vision la plus juste, où cette peinture, à l'état de souvenir aimé, résidait en quelque sorte. Sans doute des jeunes gens avaient surgi qui aimaient aussi la peinture, mais une autre peinture, et qui n'avaient pas comme Swann, comme M. Verdurin, reçus des leçons de goût de Whistler, des leçons de vérité de Monet, leur permettant de juger Elstir avec justice. Aussi celui-ci se sentait-il plus seul à la mort de M. Verdurin avec lequel il était pourtant brouillé depuis tant d'années et ce fut pour lui comme un peu de la beauté de son œuvre qui s'éclipsait avec un

peu de ce qui existait dans l'univers de conscience de cette beauté.

Quant au changement qui avait affecté les plaisirs de M. de Charlus, il resta intermittent. Entretenant une nombreuse correspondance avec « le front », il ne manquait pas de permissionnaires assez mûrs. En somme, d'une manière générale, Mme Verdurin continua à recevoir et M. de Charlus à aller à ses plaisirs comme si rien n'avait changé. Et pourtant depuis deux ans l'immense être humain appelé France et dont même au point de vue purement matériel on ne ressent la beauté colossale que si on aperçoit la cohésion des millions d'individus qui comme des cellules aux formes variées le remplissent comme autant de petits polygones intérieurs, jusqu'au bord extrême de son périmètre, et si on le voit à l'échelle où un infusoire, une cellule, verrait un corps humain, c'est-à-dire grand comme le Mont Blanc, s'était affronté en une gigantesque querelle collective, avec cet autre mmense conglomérat d'individus qu'est l'Allemagne. Au temps où je croyais ce qu'on disait, j'aurais été tenté en entendant l'Allemagne, puis la Bulgarie, puis la Grèce protester de leurs intentions pacifiques, d'y ajouter foi. Mais depuis que la vie avec Albertine et avec Françoise m'avait habitué à soupçonner chez elles des pensées, des projets qu'elles n'exprimaient pas, je ne laissais aucune parole juste en apparence de Guillaume II, de Ferdinand de Bulgarie, de Constantin de Grèce, tromper mon instinct qui devinait ce que machinait chacun d'eux. Et sans doute mes querelles avec Françoise, avec Albertine, n'avaient été que des querelles particulières, n'intéressant que la vie de cette petite cellule spirituelle qu'est un être. Mais de même qu'il est des corps d'animaux, des corps humains, c'est-à-dire des assemblages de cellules dont chacun par rapport à une seule, est grande comme le Mont Blanc, de même il existe d'énormes entassements organisés d'individus qu'on appelle

nations ; leur vie ne fait que répéter en les amplifiant la vie des cellules composantes ; et qui n'est pas capable de comprendre le mystère, les réactions, les lois de celles-ci, ne prononcera que des mots vides quand il parlera des luttes entre nations. Mais s'il est maître de la psychologie des individus, alors ces masses colossales d'individus conglomérés s'affrontant l'une l'autre prendront à ses yeux une beauté plus puissante que la lutte naissant seulement du conflit de deux caractères ; et il les verra à l'échelle où verraient le corps d'un homme de haute taille, des infusoires dont il faudrait plus de dix mille pour remplir un cube d'un millimètre de côté. Tels depuis quelque temps la grande figure France remplie jusqu'à son périmètre de millions de petits polygones aux formes variées, et la figure remplie d'encore plus de polygones Allemagne, avaient entre elles deux de ces querelles, dans une certaine mesure, comme des individus.

Mais les coups qu'ils échangeaient étaient réglés par cette boxe innombrable dont Saint-Loup m'avait exposé les principes ; et parce que même en les considérant du point de vue des individus ils en étaient de géants assemblages, la querelle prenait des formes immenses et magnifiques, comme le soulèvement d'un océan aux millions de vagues qui essaye de rompre une ligne séculaire de falaises, comme des glaciers gigantesques qui tentent dans leurs oscillations lentes et destructrices de briser le cadre de montagne où ils sont circonscrits. Malgré cela, la vie continuait presque semblable pour bien des personnes qui ont figuré dans ce récit et notamment pour M. de Charlus et pour les Verdurin, comme si les Allemands n'avaient pas été aussi près d'eux, la permanence menaçante, bien qu'actuellement enrayée, d'un péril, nous laissant entièrement indifférent si nous ne nous le représentons pas. Les gens vont d'habitude à leurs plaisirs sans penser jamais que si les influences

étiolantes modératrices venaient à cesser, la prolifération des infusoires atteindrait son maximum, c'est-à-dire faisant en quelques jours un bond de plusieurs millions de lieues passerait d'un millimètre cube à une masse un million de fois plus grande que le soleil, ayant en même temps détruit tout l'oxygène, toutes les substances dont nous vivons et qu'il n'y aurait plus ni humanité, ni animaux, ni terre, ou sans songer qu'une irrémédiable et fort vraisemblable catastrophe pourrait être déterminée dans l'éther par l'activité incessante et frénétique que cache l'apparente immutabilité du soleil, ils s'occupent de leurs affaires sans penser à ces deux mondes, l'un trop petit, l'autre trop grand pour qu'ils aperçoivent les menaces cosmiques qu'ils font planer autour de nous. Tels les Verdurin donnaient des dîners (puis bientôt Mme Verdurin seule, après la mort de M. Verdurin) et M. de Charlus allait à ses plaisirs sans guère songer que les Allemands fussent — immobilisés il est vrai par une sanglante barrière toujours renouvelée — à une heure d'automobile de Paris. Les Verdurin y pensaient pourtant, dira-t-on, puisqu'ils avaient un salon politique où l'on discutait chaque soir de la situation, non seulement des armées, mais des flottes. Ils pensaient en effet à ces hécatombes de régiments anéantis, de passagers engloutis, mais une opération inverse multiplie à tel point ce qui concerne notre bien-être et divise par un chiffre tellement formidable ce qui ne le concerne pas, que la mort de millions d'inconnus nous chatouille à peine et presque moins désagréablement qu'un courant d'air. Mme Verdurin souffrant pour ses migraines de ne plus avoir de croissant à tremper dans son café au lait, avait obtenu de Cottard une ordonnance qui lui permettait de s'en faire faire dans certain restaurant, dont nous avons parlé. Cela avait été presque aussi difficile à obtenir des pouvoirs publics que la nomination d'un général. Elle reprit son premier croissant, le matin où les

journaux narraient le naufrage du *Lusitania*. Tout en trempant le croissant dans le café au lait et donnant des pichenettes à son journal pour qu'il pût se tenir grand ouvert sans qu'elle eût besoin de détourner son autre main des trempettes, elle disait : « Quelle horreur ! Cela dépasse en horreur les plus affreuses tragédies. » Mais la mort de tous ces noyés ne devait lui apparaître que réduite au milliardième, car tout en faisant la bouche pleine ces réflexions désolées, l'air qui surnageait sur sa figure, amené là probablement par la saveur du croissant, si précieux contre la migraine, était plutôt celui d'une douce satisfaction.

(A suivre) MARCEL PROUST

VOYAGE AU CONGO[1]

CHAPITRE VII (*suite*).

LE LAC TCHAD

Fort-Lamy. Sa laideur. Sa disgrâce.

A part ses quais assez bien plantés et sa position au sommet de cet angle que forment en se rejoignant le Chari et le Logone, — auprès d'Archambault, quel étriquement ! Au sortir de la ville, en amont, deux surprenantes tours d'égale hauteur ; énormes bâtisses de briques qu'on sent avoir été terriblement coûteuses et qui servent nul ne sait à quoi.

La ville indigène double la ville française, parallèlement au fleuve et s'étend en profondeur à chaque extrémité, formant proprement deux villes. Chacune également sordide, poussiéreuse, saharienne juste assez pour évoquer certaines oasis sud-algériennes — combien plus belles ! L'argile qui forme le mur des maisons est de grain rude et de ton cendreux ; constamment mêlée de sable ou de paille. Les gens paraissent tous craintifs et sournois.

On apprend que la morne ville se dépeuple lamentablement. Fièvre récurrente et émigration. Les indigènes, qu'on ne laisse plus libres ni de se réunir pour un tam-tam, ni même de circuler dans leurs propres villages, une fois la nuit tombée, s'embêtent et fichent le camp. Les blancs

1. Copyright by Librairie Gallimard, 1927.
Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er novembre, 1er décembre 1926, 1er janvier, 1er février et 1er mars 1927.

retenus ici par leurs fonctions s'embêtent et rongent leur frein.

Je mène Adoum à l'hôpital de Fort-Lamy, et demande au Dr X... de bien vouloir procéder à un examen microscopique de son sang, car je m'inquiète de savoir si ce garçon, décidément, a la vérole, ainsi que Labarbe le prétendait.

L'examen ne donne qu'un résultat négatif. Mais alors, ces bubons, à Bouar ? — Simplement du crow-crow, dont nous avions souffert également, Marc et moi ; dans son cas, compliqué par une adénite. Adoum n'a rien. Il ne s'en montre nullement surpris.

— Je savais bien que je n'avais pas la vérole. Où l'aurais-je attrapée ?

— Mais, sans doute à Fort-Crampel, cette nuit où tu as été faire la noce. (Et Labarbe avait calculé qu'il s'était écoulé tout juste le temps nécessaire pour permettre l'éclosion des bubons).

— Je n'ai pas fait la noce du tout. Je vous l'avais dit d'abord.

— Mais, ensuite, tu nous as dit toi-même que, cette nuit-là, tu avais été avec une femme.

— J'ai dit ça parce que vous aviez l'air d'y tenir. On me répétait que j'avais sûrement fait la noce. Je ne pouvais pas dire : non. On ne m'aurait pas cru.

Cette petite histoire ne persuadera personne et ne servira qu'à m'enfoncer dans cette conviction : que l'on se blouse tout aussi souvent, et plus vilainement, par excès de défiance que par excès de crédulité.

28 janvier.

Abandonnant Marcel de Coppet à ses nouvelles fonctions, nous décidons de descendre le Chari jusqu'au lac Tchad. En partant demain sur le « d'Uzès », nous pourrons être de retour à Fort-Lamy dans quinze jours.

30 janvier.

Paysage sans grandeur. Je m'attendais à trouver des rives sablonneuses et déjà la désolation du désert. Mais non. Quantité d'arbres de taille moyenne agrémentent médiocrement les bords du fleuve, de leurs masses arrondies.

Après m'être étonné de ne pas voir plus de crocodiles, en voici tout à coup des quantités incroyables. J'en compte un groupe de 37 sur un petit banc de sable de cinquante mètres de long. Il y en a de toutes les tailles ; certains à peine longs comme une canne ; d'autres énormes, monstrueux. Certains sont zébrés, d'autres uniformément gris. La plupart, à l'approche du navire, se laissent choir dans l'eau lourdement, s'ils sont sur une arène en pente. S'ils sont un peu loin du fleuve, on les voit se dresser sur leurs pattes et courir. Leur entrée dans l'eau a quelque chose de voluptueux. Parfois, trop paresseux ou endormis, ils ne se déplacent même pas. Depuis une heure nous en avons vu certainement plus d'une centaine.

Arrivés trop tard à Goulfeï (Cameroun) ; mais peut-être, de plein jour, notre visite au sultan nous eût-elle laissé de moins extraordinaires souvenirs. La nuit est close quand nous franchissons la porte de la ville, entièrement ceinte de remparts. Devant nous, un long mur droit, présentant un unique trou noir par où, précédés de quelques chefs soumis au sultan, nous pénétrons dans de mystérieuses ténèbres. Puis, entre deux murs de terre assez hauts, une rue étroite comme un corridor, sinueuse et sans cesse brisée. On distingue parfois une ombre s'effacer dans une embrasure de porte ; elle porte la main à la tête et murmure une salutation. Un instant la rue s'élargit ; des claies de ramures couvrent une sorte de vestibule où des gens se tiennent assis. Qu'il doit y faire bon durant les chaudes heures du jour ! Plus loin les murs s'ouvrent ; c'est une place. Un grand arbre abrite l'entrée du palais.

Les présentations avaient eu lieu, indistinctement, dans la rue étroite. Nous pensions remettre à notre retour la visite, et déjà nous nous étions fait excuser d'arriver si tard. (J'ai le plus grand mal à ne pas être trop courtois, et même un peu plat, devant un chef musulman ; la noblesse de son allure, du moindre de ses gestes m'en impose plus que les titres les plus ronflants). Mais le sultan insiste, et, la curiosité nous poussant, nous le suivons à travers une suite de petites salles et de couloirs ; tout cela dans l'obscurité. Enfin un serviteur apporte une lanterne. Nous pouvons voir que plusieurs des petites salles que nous traversons ont des murs glacés, comme enduits de stuc, et couverts de peintures, d'ornements rudimentaires mais d'assez bel aspect. Nous parvenons dans une salle, à peine un peu plus grande que les autres, où sont quelques chaises. Le sultan nous invite à nous asseoir et s'assied lui-même. A ma gauche, près de l'entrée, s'accroupit un superbe enfant de quinze à seize ans ; c'est le fils du sultan. Le capitaine du « Jacques d'Uzès » nous sert d'interprète. Nous échangeons de vagues compliments à l'arabe, puis nous disposons à partir, nous proposant de revenir dans le village, lorsque la lune se sera levée.

Que dire de cette promenade nocturne ? Rien de plus étrange, de plus mystérieux que cette ville. De ci de là, sur des places, au détour des rues, d'admirables arbres, vénérés sans doute, du moins préservés. Les murs d'enceinte présentent, à l'intérieur, un chemin de ronde, puis dévalent en pente rapide mais accessible. Une grande place, et un fort à demi ruiné. Tout cela fantastique, au clair de lune. Par-dessus les murs des habitations, on distingue des toits en coupoles. Nous abordons au pas d'une porte quatre adolescents ; ce sont d'autres fils du sultan. Ils nous accompagnent assez longtemps. Nous devons tourner, sans nous en douter, car après un quart d'heure de marche, nous nous retrouvons devant leur porte, où nous les laissons.

31 janvier

Un vent très froid. Ce matin quelques grosses tortues dressent leurs têtes hors du fleuve, dans le sillage du navire que, quelques instants, elles poursuivent. Les rives, beaucoup plus vertes, sont couvertes de petits buissons épineux.

Je n'ai pas dit qu'hier, durant un arrêt de quatre heures (on devait « faire du bois », car il n'y en avait pas de préparé) — nous sommes partis chasser dans la brousse. Quantité incroyable de pintades. Nous en rapportons sept et en perdons trois, blessées, mais que nous ne pouvons rattraper. Brousse peu boisée ; grands espaces à demi découverts, de terre nue semée de mimosas cassies. Troupeau de grandes antilopes.

Bizarre aspect des barques de pêche : grandes pirogues en maints morceaux de bois cousus avec des lianes et des ficelles, car le pays n'offre plus aucun arbre assez grand pour y creuser l'esquif. L'arrière de ces barques est fortement relevé, de manière à servir de point d'appui pour un grand filet tendu entre deux longues antennes ; un système de contre-poids permet de plonger le filet dans le fleuve et de le relever sans effort.

1er ou 2 février.

Arrêtés hier dès deux heures de l'après-midi près d'un village au bord du fleuve (rive droite). Un peuple d'enfants sur la rive ; mais tous s'enfuient dès qu'ils nous voient approcher. Village assez misérable. Beaucoup de teinturiers d'indigo (comme aux précédents).

Les femmes tapent avec un bâton sur les fruits du palmier doum afin d'amollir la pulpe ligneuse que l'on chique comme du bétel. La récolte de mil a été très insuffisante ; on pressent une grande disette.

La chaleur, la lumière surtout, est accablante. J'attends le soir pour m'avancer dans le pays. Marc étant parti avec

Outham pour photographier, Adoum étant parti à la chasse avec un garde, je vais seul, malgré les recommandations. Une admirable lueur orangée se répand obliquement sur le vaste verger naturel où je m'avance avec ravissement. Les sentiers suivis par les troupeaux de bœufs, richesse du pays, forment un réseau sur le sol. Quantité d'oiseaux, que le soir enivre. J'imagine ces buissons, à présent secs pour la plupart, verdissant au printemps, fleurissant, s'emplissant de nids, de vols d'abeilles, le sol se couvrant d'herbe fraîche et de papillons...

Nous sommes repartis dans la nuit — vers deux ou trois heures du matin, le capitaine souhaitant profiter du clair de lune. Nous dormions profondément à l'entrée du Tchad ; et, me fussé-je levé, par cette lumière insuffisante je n'eusse pu voir à mon gré le changement de la végétation. Mais le vent s'est mis à souffler et nous a forcés de nous arrêter, de sorte que bientôt nous avons perdu cette inutile avance — dont le seul effet a été d'escamoter ce que surtout je souhaitais voir. Le vent jetait contre nous de petites vagues précipitées, qui, coincées entre les baleinières et le bateau, jaillissaient en geyser et balayaient le pont. En un instant tout fut trempé. En hâte nous avons rassemblé tout l'épars, replié les lits. Le petit navire dansait si fort qu'une table cabriola les pieds en l'air ; désarroi des grands naufrages. Et ce, avec un mètre cinquante de fond. La danse des baleinières à nos côtés était presque terrifiante et la violence de leurs chocs contre la coque du *d'Uzès*. Nous nous hâtons de chercher un abri provisoire entre deux vastes massifs de papyrus et d'une sorte de carex énorme [1].

C'est dans ce havre précaire que j'écris. Devant moi s'ouvre, sous un ciel uniformément bleu, une étendue d'eau illimitée, glauque comme une mer du Nord. A mes côtés, un bouquet de grands papyrus, surgis de l'eau, très beaux,

1. Ou de graminée.

encore qu'ils soient fanés pour la plupart — très « palmiers d'eau » ; et, derrière moi, le plus étrange mélange d'herbes et d'eau qui se puisse rêver ; de nouveau cette énormité, cette informité, cette indécision, cette absence de parti pris, de dessin, d'organisation qui m'affectait à l'excès dans la première partie de notre voyage et qui est bien la caractéristique majeure de ce pays. Mais ici cette perplexité de la nature, cette épousaille et pénétration des éléments, ce *blending* du glauque et du bleu, de l'herbe et de l'eau, est si étrange et rappelle si peu quoi que ce soit de nos pays (sinon peut-être certains étangs de la Camargue ou des environs d'Aigues-Mortes) que je n'en puis détacher mes regards.

En panne depuis le lever du soleil, nous devons attendre, jusqu'à près de midi, abrités entre des îlots de papyrus, que le vent soit un peu calmé. Le vent n'est du reste pas très fort — il paraîtrait à peine brise auprès du sirocco, du mistral. Les touffes de papyrus sont d'un admirable ton de vert roux ; la mer du Tchad d'un glauque blondissant. On enlève les deux baleinières de nos côtés pour les attacher à notre remorque...

Après trois heures environ de traversée, voici les îles de l'autre bord. Les papyrus alternent avec des buissons à fleurs jaunes, à peine plus élevés que les papyrus (des papillonacées, semble-t-il ?) où grimpent parfois de grands liserons mauves — et des roseaux gigantesques, semblables à ceux que nous appelons « l'herbe des pampas », porteurs de grands panaches gris de chanvre, de la plus grande beauté.

J'admire l'effort de tant de végétaux des contrées équatoriales, vers une forme symétrique et comme cristalline, insoupçonnée dans nos pays du Nord où Baudelaire peut parler du « végétal irrégulier. »

Papyrus, palmiers, cactus, euphorbes-candélabres, se développent autour d'un axe et selon un rythme précis.

Nous avons jeté l'ancre devant une île inhabitée, la passe sur laquelle comptait le capitaine, pour gagner Bol, s'étant trouvée obstruée. Le soir tombait. Nous avons mis pied à terre, mais sans nous écarter beaucoup du point d'atterrissage, car en un instant nous eûmes les jambes pleines de petites graines très piquantes, qu'on ne peut même enlever sans risquer de s'enfoncer douloureusement leurs dards dans les doigts, où ils se brisent, — et déterminent des abcès.[1] Du reste le paysage n'offre aucun intérêt, sinon, dans cette vaste pelouse sèche que nous parcourons, un végétal bizarre, plante devenant arbuste, à feuilles très larges, d'un gris verdâtre très délicat, épaisses, tomenteuses (je veux dire couvertes d'une épaisse peluche). La fleur est d'un assez beau violet pourpre, mais très petite.

Nuit pas trop froide ; mais l'équipage va dormir auprès de grands feux, à cause des moustiques. Arrêt dans une île, peuplée de chèvres blanches. On ne comprend pas ce qu'elles peuvent trouver à manger, car le sol n'est qu'une arène aride, semée parcimonieusement de cette étrange plante-arbuste, que je décrivais tout à l'heure, dont le feuillage vert-de-gris fait avec la blancheur des chèvres une harmonie exquise. Quantité de chèvres sont attachées par une patte à un pieu fiché dans le sable. Ce sont celles, je crois, que l'on se propose de traire, qu'on ne veut point laisser téter par les chevreaux. Non loin, quelques cases, qui semblent plutôt des abris provisoires ; quelques indigènes d'aspect misérable et hargneux. Le capitaine du

1. Cette insupportable petite graminée, le « cram-cram », abonde dans les plaines de Fort-Archambault et dans toute la région du Tchad ; mais ces graines, pilées dans des mortiers de bois et débarrassées de leur enveloppe hérissée de minuscules harpons, fournit une sorte de semoule de la qualité la plus fine : le « krebs ».

navire a grand'peine à obtenir de l'un d'eux qu'il nous accompagne pour nous piloter parmi les îles. Pourtant on nous apporte quatre œufs et une jatte de lait. Le capitaine prend un cabri ; on peut presque dire s'en empare de force ; pourtant il laisse cent sous en échange ; mais le vendeur réclame encore deux francs que le capitaine se résigne à donner. C'est la première fois que je vois un indigène défendre son prix, ou même « faire » son prix. On nous avait bien dit que les habitants de la région de Bol étaient « rétifs ». Ailleurs, quoi que ce soit et si peu qu'on leur donne, ils acceptent sans protestation. Avant-hier, un de nos tirailleurs, (le sergent) payait cinquante centimes un poulet, dans le petit village où nous nous étions arrêtés. Je lui ai dit que c'était un prix d'avant-guerre et que désormais il devrait payer le poulet un franc. Il se laisse convaincre, et retourne avec moi pour donner la pièce complémentaire. Comme il y met de la bonne grâce j'offre de couvrir ce débours ; mais il refuse les cinquante centimes que je lui tends et, comme j'insiste, en fait cadeau à un enfant qui passe.

Il est assez naturel que les indigènes, dont on ne paie que cinquante centimes un poulet, voient débarquer les blancs avec terreur [1] et ne fassent rien pour augmenter un commerce si peu rémunérateur.

Nous rencontrons le *Léon Blot*, accosté près d'une petite île. A bord, nous voyons le vieux pilote qui jadis a guidé Gentil à travers le lac. Marc prend sa photo, et par enthousiasme, nous lui donnons un gros matabiche, qui lui fait venir le sourire aux lèvres et des larmes aux yeux.

Le vieux, que nous avons emmené de force comme pilote, ne s'attendait évidemment à rien recevoir, car, lorsque

1. « Les blancs, quand ils viennent, ils prennent tout et ne donnent rien », disaient les gens d'un autre village, tout étonnés de nous voir payer les œufs qu'ils nous apportent.

J'ajoute en hâte que ces mauvais blancs sont l'exception, ou tout au moins qu'il en est d'autres. Lorsque le nouveau Gouverneur Général Antonetti traversa la région, en février 1924, il estima qu'il n'était pas

je lui glisse un matabiche dans la main, son visage, renfrogné jusqu'alors, se détend. Je le plaisante sur son air maussade : il se met à rire, prend une de mes mains dans les deux siennes et la presse à maintes reprises avec une effusion émouvante. Quels braves gens ! Comme on les conquerrait vite ! et quel art diabolique, quelle persévérance dans l'incompréhension, quelle politique de haine et de mauvais vouloir il a fallu pour obtenir de quoi justifier les brutalités, les exactions et les sévices [1].

décent de maintenir les prix d'avant-guerre, et de payer le poulet moins d'un franc. Il doubla de même le salaire et la ration des pagayeurs employés par la Cie de l'Ouham et Nana.

Mais je pourrais citer tel cas où le blanc de passage déchira la mercuriale où l'administration avait inscrit un prix minimun des denrées, irrité de voir ces prix supérieurs à ceux qu'il prétendait suffisants. La lésinerie de certains blancs à l'égard des indigènes est incroyable. Madame X..., femme d'un administrateur à Fort-Lamy, se plaignait de ne pouvoir trouver de poisson. — « C'est peut-être que vous marchandez trop. Essayez donc de le payer le prix qu'on en demande. » A la grande surprise du marchand, elle se décida enfin à donner deux francs pour un « capitaine » superbe (c'est le meilleur poisson du Chari). Le lendemain et les jours suivants les pêcheurs affluaient chez elle.

Cette même personne était surnommée « Madame cinquante centimes » par les indigènes, parce que chaque fois que son mari lui disait : — « Donne donc un franc à cet homme » pour un service rendu, elle fouillait dans un réticule et n'en sortait qu'un demi-franc.

C'est elle qui jetait à son chien les restes de viande, plutôt que de les laisser finir par ses boys.

En 1921, les Européens payaient, à Fort-Lamy, cinq francs par mois la location d'une vache. L'indigène était tenu de remplacer la vache si l'Européen estimait qu'elle ne donnait plus assez de lait. J'ai plaisir à voir Marcel de Coppet s'indigner avec nous de ces abus. Je l'accompagne au marché :

— Combien ce poisson ? demande-t-il.

— Un franc.

— Combien un indigène l'eût-il payé ?

— Deux francs cinquante.

— Tu sais bien que je n'aime pas que tu me fasses un prix de Français.

— Oh ! Un Français ne l'aurait payé que cinquante centimes. »

(Voir appendice au chapitre V).

1. Conrad parle admirablement, dans son *Cœur des Ténèbres* de « l'extraordinaire effort d'imagination qu'il nous a fallu pour voir dans ces gens des ennemis. »

Sitôt que le vent s'élève, de gros paquets d'eau lavent le pont. On ne sait où se tenir.

Je renonce à traduire *Mark Rutherford*. L'intérêt que j'y prends reste un peu trop particulier.

Je plonge dans le *Second Faust* avec le plaisir le plus vif. Il me faut avouer que je ne l'avais encore jamais lu tout entier dans le texte.

Les îles sont de plus en plus vastes et plus nettement hors de l'eau. Le sable paraît et s'élève faiblement en dune. En plus des papyrus, des roseaux et des faux-baguenaudiers de la rive, on voit reparaître les mimosas et les palmiers doums. Mais, sur une île en particulier, pourquoi quantité de ceux-ci sont-ils morts ? Est-ce d'une mort naturelle ? et due à quoi ? Peut-être les indigènes les ont-ils incendiés à leur base, encombrée de vieilles feuilles qui rendaient inatteignables les fruits ?

La quantité d'arbres morts ou mourants m'étonne depuis le début du voyage.

Arrivée à Bol vers le milieu du jour.

Etrange aspect des petits murs d'enceinte du poste ; crénelés, aux angles amollis, émoussés — tout cela pas plus haut qu'un homme, de sorte qu'on pourrait, de l'extérieur, presque passer la tête entre les crénaux ; couleur galette de maïs. Une voûte de petit fortin à l'extrémité droite ; rien à gauche.

Le village est non loin sur la droite ; quelques cases misérables. Très peu d'habitants. A peu près tous, hommes et femmes, sont vêtus. Du sable, presque uniquement agrémenté par cette étrange plante gris-vert dont enfin je puis voir le fruit : un beignet énorme, bivalve, tenant suspendu en son centre, au milieu d'une matière feutrée, filigranée, un paquet de graines. Celles-ci forment une cotte autour des duvets qui les coiffent et leur permettront de prendre l'essor. Rien de plus ingénieux et de plus bizarre. Les graines sont d'abord si étroitement juxtaposées,

à la manière des tuiles d'un toit, que l'on ne soupçonne rien de ce duvet qu'elles protègent ; on ne voit d'abord qu'une carapace, une coque analogue d'aspect à celle des letchis. Dès qu'on presse cette coque, elle crève ; les graines se disjoignent, laissant paraître un trésor soyeux près duquel l'aigrette des pissenlits paraît terne, un émerveillement argenté qui tout aussitôt bouffe, foisonne, s'émancipe, et se prépare à se laisser emporter au premier souffle [1].

Le sergent Bournet (extrêmement sympathique) est seul à diriger la subdivision de Bol. Nous l'invitons à dîner à bord. Il est ici depuis sept mois ; débordé de travail ; et pourtant il s'embête à mort. Le travail qu'on lui fait faire, qu'on exige de lui, est, dit-il, au-dessus de ses forces. Il n'y peut suffire ; il n'est pas préparé pour cela. Le voici plongé dans des écritures et des comptabilités compliquées, lui qui sait à peine lire et écrire. « Ce qu'un plus instruit que moi ferait en vingt minutes, me prend toute une matinée, nous dit-il. Songez donc que je ne suis qu'un simple sergent. C'est un officier qu'il faudrait à Bol. Je n'en puis plus. » Et tout, dans ses moindres propos, respire la franchise et l'honnêteté. J'ai pris note par ailleurs des quelques renseignements qu'il nous donne sur la disette menaçante et le prix des denrées, du mil en particulier, dont les indigènes de Bol sont tenus de fournir dix tonnes [2] ; dont ils manquent, et qu'ils sont forcés d'aller chercher à trois jours de distance (et plus) et d'acheter aux Bournous trois et quatre francs le « tonnelet » de 20 kilos, que l'administration ne leur paiera qu'un franc cinquante.

Il nous parle également du recensement périmé, qui date de quatre ans ; d'après lequel sont taxés les villages, dont les habitants continuent à payer pour les morts (très nombreux par suite de la récurrente) et les fugitifs dont le

1. Calatropis procera (asclépiade).
2. Pour l'approvisionnement des tirailleurs prisonniers (qui nécessiterait normalement 20 tonnes).

nombre s'accroît chaque année, de sorte qu'il risque de ne rester bientôt plus que les vieux, les impotents et infirmes, les niais, qui devront supporter, de par le fait des morts et des désertions, triple et jusqu'à quadruple charge, à payer pour les morts et les absents. (De même pour le cheptel).

« Si le recensement était refait, dit-il, si chaque village était taxé d'après le nombre réel et actuel de ses habitants, il serait on ne peut plus facile de faire rentrer l'impôt, qui n'a rien d'excessif et que chaque indigène consentirait volontiers à payer. Personne ne songerait plus à s'enfuir » [1].

Ces énormes champs de papyrus sont flottants, sont mobiles. Vienne à souffler le vent, ils se déplacent, touffe après touffe, qu'on voit se détacher et partir à la dérive, puis reformer plus loin la prairie défaite. C'est ainsi que des passes du lac, en quelques heures, peuvent se trouver obstruées.

Yakoua.

Depuis Touggourt, je n'avais plus vu tant de mouches.

Pas de bois pour les pirogues. Avec un très épais paillas-

1. Le recensement du cheptel est parfois fort difficile à établir, les indigènes croyant souvent que le dénombrement d'un troupeau et la désignation des individus porte malheur à ceux-ci.

« Combien as-tu de chèvres ?

— Si je les compte, elles vont toutes mourir. »

Le recensement des indigènes apporte parfois d'heureuses surprises. C'est ainsi que le dernier recensement entrepris sur les ordres de Marcel de Coppet à Fort-Archambault, en 1925 (le précédent était de 1914) donna une majoration de 8.000 habitants pour la subdivision de Koumra, de 3.000 pour celle de Fort-Archambault.

Les Saras-madjingaye (les beaux Saras) de Koumra sont plus prolifiques que les Saras-Kaba (porteurs du plateau des lèvres) de Fort Archambault

L'avortement est à peu près inconnu chez les Saras ; il est, par contre, pratiqué très souvent chez les Islamisés, et parfois après 6 mois de grossesse.

C'est sur cette population des Saras qu'est prélevé le plus important recrutement des travailleurs pour le chemin de fer Brazzaville-Océan.

On lit dans un rapport officiel :

« Le chef de la Circonscription du Moyen Chari signale le départ de 1.000 travailleurs, le décès de 7.998 individus (je prends les chiffres

son de papyrus, on fabrique des sortes de plateaux flottants, de forme allongée, à l'avant recourbé en bec de gondole. On ne peut rien imaginer de plus étrange. Cela se pousse à travers l'eau, à l'aide de grandes perches, souvent amenées de fort loin.

Au bord de l'eau croît toutefois cet arbuste à fleurs jaunes dont j'ai déjà parlé. Son bois est si poreux, si léger qu'il flotterait sur des nuages. On est tout surpris de voir un tout petit enfant en porter sur son épaule une solive énorme. Il s'en sert, l'enfourchant, pour traverser l'eau. Couché là-dessus à plat ventre, il rame des pieds et des mains, et, lorsque le vent l'aide, traverse en peu de temps des passes assez larges.

Il y a quantité de crocodiles dans cette partie du lac, nous dit-on ; mais, chose étrange, ils ne s'attaquent presque jamais à l'homme — peut-être surnourris par les poissons qui surabondent. Ils détruisent les filets que les indigènes tendent. Ceux-ci, gênés en surplus par les papyrus voyageurs, ont presque complétement renoncé à la pêche.

Le long de la rive, vers l'est, l'eau reste hors de vue et d'atteinte, derrière l'épais écran de papyrus et de roseaux. Ils dissimulent des fondrières, où l'on enfonce jusqu'au genou, jusqu'à la ceinture, où l'on peut disparaître en entier. Par instants ce rideau s'interrompt et permet accès aux pirogues, aux passeurs, au bétail qui vient s'abreuver. Je n'ai jamais vu bétail plus admirable. Ce fut d'abord, près d'un groupe de femmes, un bœuf couleur chamois, très différent de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors ; semblable peut-être à quelque bas-relief égyptien. Ses cornes énormes

donnés par Marcel de Coppet sans les discuter) les 632 engagés, soit un total d'au moins 9.630 individus.

Le nombre des naissances annuelles est de 12.800 ; soit un gain définitif de 3.170 ».

Évidemment. Mais ce rapport n'a pas l'air de se douter que le nombre des naissances puisse décroître, une fois les procréateurs disparus.

étaient à peine incurvées, leur ligne extérieure continuait celle de l'os frontal et formait coiffure comme le pschent. On ne peut décrire une ligne ; mais je puis dire que la noblesse de cette courbe était telle que je songeai tout aussitôt au Bœuf Apis.

Un peu plus loin je fus arrêté par un troupeau d'une race très différente ; vaches et taureau de couleur gris très tendre, presque blanc ; les cornes énormes, monstrueuses, dépassaient non point seulement tout ce que j'avais vu, mais encore ce que je croyais possible ; extraordinairement arquées, au contraire de l'espèce que j'avais rencontrée précédemment, et formant au-dessus du front une menace si redoutable que, ne connaissant pas l'humeur de l'animal (c'était un taureau) je crus prudent de rétrograder. Je ne m'aperçus que plus tard, repassant avec Marc et Outhman, que ce terrible monstre était entravé.

Quantité d'oiseaux merveilleux. L'un d'azur chatoyant, si charmant que je ne me décidais pas à le tuer. La curiosité, le désir de le voir de près l'a enfin emporté. Sa tête est brune. Les plumes du dos sont d'un tendre bleu de pastel ; tout le dessous du corps est bleu clair ; les ailes vont de ce même bleu tendre au bleu le plus sombre. La queue, bleu sombre, très longue, se termine en pointe aiguë. Un peu plus loin je vis jusqu'à sept oiseaux noirs et jaunes, gros comme des sansonnets, sur le dos d'un âne.

J'avance enveloppé d'un nuage, comme une divinité ; d'un nuage de mouches. Sur les mimosas, grande abondance d'un gui, assez voisin du nôtre ; très robuste ; très ramifié ; feuilles allongées, grisâtres ; grains rouge terne, allongés.

Nous avons suivi la rive tournante jusqu'à nous trouver sur le côté opposé de l'île : et nous la traversons pour rentrer. Amusement de retrouver, jaillie du sable, cette même orobanche que j'admirais dans les dunes, au sud de Biskra ; mais elle était alors d'un mauve tendre très délicat ; à

présent ce ne sont plus que des torches sèches, presque noires.

Les indigènes qui passent continuellement d'une île à l'autre, emploient pour traverser les bras de lac parfois larges de plus de cinq cents mètres, des soliveaux de ce bois extra-léger d'*ambatch* sur lequel ils se couchent... je l'ai déjà dit. Ils maintiennent hors de l'eau, mais ruisselants, la tête et le dos du nageur ; très Arion sur le dauphin.

... février

Nous avons été ce matin en baleinière jusqu'au village de Yakoua, sur une île voisine. Escale dans une première île. Admirable troupeau de bœufs, que Marc photographie. On les fait traverser un bahr, à la nage. Leur tête prend appui sur les énormes cornes creuses, qui flottent comme des bouées.

Indigènes extrêmement complaisants ; dignes ; il semble qu'ils s'affinent et se spiritualisent tandis qu'on remonte vers le nord. Un très vieux chef vient à notre rencontre à cheval ; il descend et offre sa monture ; mais il en a plus besoin que nous ; du reste le village n'est pas loin. Marche dans le sable très pénible. Courte réception du chef, qui a mis pied à terre ; échange de salutations sous une sorte de hangar. Très belle et noble expression de visage du vieux chef. Il a des mains de squelette ; peau tachée de blanc. Ses deux jeunes fils (ou petits-fils) nous accompagneront à travers le village à sa place, car il est à bout de souffle. Marc tâche de filmer des scènes « documentaires » ; cela ne donne rien de bien fameux. Il s'agit d'obtenir certains groupements de nageurs, et principalement de nageuses. Si triées qu'elles soient, celles-ci ne sont pas bien jolies. Impossible d'obtenir un mouvement d'ensemble. On nous fait comprendre qu'il n'est pas décent que femmes et hommes nagent ensemble. Ceux-ci doivent précéder de dix minutes celles-là. Et comme celles-là restent sur la rive, les hommes, pris d'une soudaine pudeur, se couvrent, se cein-

turent et enfilent des pantalons. Marc m'explique qu'ils vont se dénuder en entrant dans l'eau ; il compte sur un certain effet de ces vêtements portés à l'abri de l'eau, sur la tête. Mais la pudeur est la plus forte ; les hommes préfèrent mouiller ces étoffes qui sècheront vite au soleil. Si l'on insiste pour les faire se dévêtir, ils lâchent la partie et s'en vont bouder sous un palmier doum. Marc s'énerve et il y a de quoi. Au bain des femmes. Elles non plus ne descendront dans l'eau que vêtues. N'empêche qu'elles exigent que les hommes, que tous les spectateurs, nous exceptés, s'en aillent, se retirent au loin. Tout cela, grâce aux simagrées, donne un spectacle assez raté. Il est midi. Le soleil tape. Nous remontons en baleinière,, mais nous avons le vent contre nous. Pas de rames ; rien que des perches pour pousser, mais ici, par miracle, l'eau est profonde et l'on est presque à bout de bras avant que la perche ne touche le fond. Nous n'avançons pas. Enfin, prenant le parti de suivre la rive, nous faisons tant que d'atteindre Bol, (où, sur le *d'Uzès*, nous attend notre déjeuner) vers deux heures.

L'autre baleinière a été « faire du bois » dans une autre île. Elle n'est pas encore de retour. Nous ne pourrons repartir que demain.

Je suis sorti de nouveau hier, vers le soir, avec mon fusil sur l'épaule ; mais je n'ai rien tué. Les oiseaux sont si peu craintifs qu'on se fait scrupule de les tirer presque à bout portant. Glorieuse fin du jour. Si peu élevée que soit la dune, on domine un large bras de lac où la gloire du couchant doré se reflète. Sérénité majestueuse, indifférente et sans douceur.

Nous avons levé l'ancre à cinq heures du matin. Le ciel est d'une pureté saharienne. Il a fait de nouveau très froid cette nuit ; mais, par absence de vent, froid supportable.

Nous faisons escale vers sept heures, devant un assez

important village, complètement déserté. Certaines des huttes, soigneusement closes, comme barricadées, marquent chez les habitants une idée de retour. On finit par découvrir, derrière une hutte, une vieille femme borgne, accroupie, vêtue de guenilles terreuses. Elle nous explique dans un grand flux de paroles qu'elle n'a pas suivi l'exode général, parce qu'elle est trop faible et à moitié paralysée. A ce moment on aperçoit, non loin, devant une autre case, une autre vieille, qu'elle nous dit être restée pour la soigner. Nous interrogeons tour à tour l'une et l'autre, mais leurs récits ne concordent pas, et Adoum transmet mal nos questions et leurs réponses. Quand on demande depuis combien de temps les autres habitants sont partis, on a comme réponse le nom du chef de village et le nombre de bras d'eau qu'il faut traverser pour gagner l'île où les autres se sont rendus. La loquacité de chacune de ces deux vieilles abandonnées est cauchemardante. Elles radotent éperdument. Si elles n'ont pas suivi les autres, c'est aussi qu'elles ne savent pas (ou ne peuvent plus) nager. Les autres sont partis depuis vingt et un jours. La plus infirme indique le nombre en faisant dans le sable vingt et un sillons avec l'index. Quoi que ce soit qu'on lui demande, elle se livre à une sorte de comptabilité maniaque en traçant du doigt des lignes qu'aussitôt ensuite elle efface du plat de la main. Les hommes sont partis pour trouver de quoi faire face à l'impôt, ou pour tenter de s'y soustraire ; on ne sait. On se dit qu'il y avait là une grande misère, une grande appréhension du pire, une de ces détresses qui leur fit penser : où que ce soit, ailleurs nous serions mieux ; on ne peut être plus mal qu'ici [1]. Ces gens ont emmené avec eux leurs troupeaux ; ils n'auraient sans doute aucun mal à payer un impôt qui n'a rien d'excessif, si le recensement était tenu à jour, si chacun, d'après un recensement vieux

1. Je m'en voudrais d'exagérer. Il arrive que les pâtres insulaires du Tchad, lorsque les pâturages d'une île sont épuisés, emmènent leurs troupeaux, pour quelques semaines, sur une île voisine.

de quatre ans, n'avait pas à payer pour trois ou quatre disparus.

Escale vers midi, dans une grande île, d'un abord assez difficile, encombré de papyrus, de roseaux et de buissons d'ambatch. Je remarque dans l'eau plusieurs coléoptères nageurs, et une exquise petite plante flottante qui donne à la surface de l'eau un aspect rougeoyant. A la manière de nos lentilles d'eau, elle n'a qu'une feuille; triangulaire et divisée comme une feuille de fougère. Nous mettons les deux baleinières bout à bout, mais il reste un espace marécageux que nous traversons à dos d'homme. Une demi-heure de marche vers l'intérieur de l'île (toujours la même monotone végétation : mimosas et principalement ce baguenaudier à jus blanc) et nous arrivons en vue d'un village ; on s'approche ; toutes les cases sont désertées. Pourtant nous distinguons devant une case un groupe de gens. Trois hommes, en nous voyant approcher, s'enfuient dans la brousse. A l'aide de deux interprètes — Adoum et un type de l'équipage, d'une musculature herculéenne, au visage très fin, qui a nom Idrissa et que nous appelons Sindbad — nous parlons à ceux qui sont restés — cinq femmes et trois garçons. Marc prend des photos et nous distribuons des piécettes de cinquante centimes dont on est obligé de leur expliquer la valeur qu'ils ignorent. Quelle distinction, quelle douceur et quelle noblesse dans le visage de l'aîné des garçons qui nous parle! Marc fait demander s'il n'est pas le fils du chef ; mais non ; son père n'est qu'un simple cultivateur qui est parti avec tous les gens de ce village. Les trois garçons qui se montraient très craintifs d'abord, s'apprivoisent lentement. Ils nous disent que certains de leurs parents sont taxés à 30 et même 35 francs d'impôt — eux-mêmes sont taxés à sept francs, bien que les deux plus jeunes n'aient certainement pas plus de treize ans [1]. Ils nous

1. On lit néanmoins, dans le rapport du 2ème trimestre 1925 : « C'est une des circonscriptions (Kaneur) les mieux en mains de la colonie...

proposent du lait caillé dans des vases-bouteilles de jonc tressé, et se montrent extrêmement surpris, presque émus, lorsque je leur donne un pata (cinq francs) à chacun. Ils racontent que voici quatre jours, ils ont été de nouveau brimés par les gens du chef de canton Kayala Korami, qui se sont emparés de cabris, ont « amarré » un homme et l'ont roué de coups de chicotte.

(Ces 30 ou 35 francs d'impôt, retombant sur un seul, sont peut-être dûs également au bétail qu'il possède — imposé à raison de un franc par bœuf).

Pris quelques notes sur la question des frais de douane pour les bœufs vendus en Nigéria (obligation d'aller régler les droits de douane à Maho à vingt jours de marche environ) et la réquisition du bétail par l'administration qui ne peut le payer que le tiers ou le quart de sa valeur.

Nous continuons de naviguer entre les îles. Toutes pareilles. Je ne puis comprendre comment le capitaine s'y reconnaît. Comme, à présent, nous avons la libre disposition du bateau, déchargé de ses caisses (télégraphie sans fil, vin, farine et fournitures diverses à destination de Fada et de Faya) — non pressés par le temps, nous demandons que l'on nous mène vers les îles peuplées. De nouveau le *d'Uzès* s'arrête dans les papyrus et les buissons. Il est cinq heures. Nous nous dirigeons vers le centre de l'île. Quantité de crottes de cabris et de bœufs ; celles des bœufs ne sont pas très récentes. Après un quart d'heure de marche, un village assez important, mais complètement désert. Même pas une infirme abandonnée comme dans celui de ce matin. Mais au loin nous apercevons les taches blanches d'un troupeau de chèvres et nous marchons dans leur direction. La végétation change brusquement. C'est sur

Les recensements de la circonscription sont fréquemment contrôlés (!). La rentrée rapide de l'impôt montre que les impôts actuels, bien répartis, ne sont pas trop élevés. *De plus, on peut ainsi suivre de près le mouvement de la population.* »

la lisière d'un bois de mimosas assez touffu que se tiennent les chèvres. Elles font des taches claires mouvantes dans l'entrelacs des branches, où pénètre l'oblique rayon du soleil couchant. Le troupeau est dispersé sur un grand espace, à demi enfoncé dans le bois. Il y a peut-être quatre ou cinq cents bêtes. Elles s'acheminent toutes dans la même direction, que nous prenons également, nous laissant guider par elles. Et voici bientôt en effet deux cases perdues en pleine brousse. Mon coup de fusil, qui vient de tuer une pintade, a fait surgir un vieux indigène ; il s'amène à notre rencontre, les mains levées. Avec lui un grand adolescent très décemment vêtu d'un boubou bleu, une femme et deux très jeunes enfants. Le type au boubou accepte de nous guider à travers les bras d'eau jusqu'à l'île où les indigènes des villages disséminés sont rassemblés momentanément autour du chef de canton (plus précisément : de son fils) venu pour recueillir l'impôt. Il est déjà tard. Le soleil se couche. Pas un souffle ; les étendues d'eau sont lisses. La nuit est close depuis longtemps déjà lorsque nous jetons l'ancre. Le village n'est pas loin et nous nous y rendons avec Adoum et Idrissa-Sindbad — précédés de notre pilote qui porte une lanterne-tempête. Voici venir le chef de canton (ou du moins son fils — celui-là même qu'on accuse de sévices et d'exactions). Il a une sale bobine ; le nez crochu, ce qui est particulièrement déplaisant pour un visage noir — l'œil égrillard et les lèvres pincées. Plus que poli ; presque obséquieux. Nous le quittons bientôt en promettant de revenir le lendemain. Cette reconnaissance nocturne n'a eu d'autre but que d'apprivoiser un peu les gens, les enfants en particulier, à qui nous distribuons quantité de piècettes. Ceux-ci n'ont plus, dans ces régions avoisinant le Tchad, le ventre énorme de ceux de l'Oubangui ; mais leurs mains et leurs pieds sont souvent hideusement déformés ; la paume des mains devient alors comme spongieuse, et le dos squameux.

De retour à bord, après le repas, nous nous apprêtions

déjà pour la nuit, lorsqu'Adoum vint nous dire que cinq indigènes s'étaient présentés tout à l'heure, désireux de nous faire des « clamations » (réclamations), à qui le capitaine venait de dire de repasser demain matin. Nous souvenant de Semba N'Goto, et pensant que ces confidences nocturnes risqueraient d'être perdues pour toujours, nous envoyâmes en grande hâte Sindbad à la poursuite des plaignants, les invitant à revenir. Puis, dans l'attente, nous nous mîmes à lire, à l'insuffisante clarté du photophore (*Mark Rutherford* et le *Second Faust*). Un long temps passa et je me désolais de plus en plus, imaginant Sindbad forcé d'aller jusqu'au village, ne parvenant à retrouver les cinq hommes qu'en éventant leur démarche, qu'en les compromettant, qu'en les perdant. Au bout d'une demi-heure, Adoum nous annonce un nouveau plaignant. Celui-ci vient d'une île voisine ; a sauté dans sa pirogue sitôt qu'il a vu passer le vapeur, dans l'espoir d'y rencontrer un blanc à qui il puisse parler. Il se penche en avant et montre au-dessus de la nuque la cicatrice très apparente d'une large blessure récente ; écartant son boubou il montre une autre blessure entre les épaules. Ce sont les coups de chicotte d'un « partisan » (?) du chef de canton. Le partisan s'était d'abord emparé de trois des quatre chèvres laitières que cet homme gardait devant sa case pour subvenir à la nourriture de sa femme et de ses enfants ; et comme le partisan faisait mine de prendre la quatrième, l'autre avait protesté ; c'est alors que l'agent de Kayala Korami, le chef de canton, l'avait frappé.

Un peu plus tard (l'entretien avec ce premier plaignant venait à peine de finir) quatre autres indigènes sont venus. L'un se plaint que Kayala Korami se soit approprié le troupeau de huit vaches qui devaient lui revenir en héritage après la mort du frère de son père. Le second raconte qu'il a donné 250 francs à Kayala Korami pour être nommé chef de village. Celui-ci en réclame encore autant et, comme l'autre déclare qu'il n'est pas assez riche

pour les donner, Korami menace de le tuer — et garde les 250 francs donnés d'abord. Les deux derniers, terrorisés par Kayala Korami, en sont réduits à vivre dans la brousse, dont ils ne sortent que la nuit pour aller retrouver, près du village, des parents ou des amis qui leur apportent à manger.

Ce que je ne puis peindre, c'est la beauté des regards de ces indigènes, l'intonation émue de leur voix, la réserve et la dignité de leur maintien, la noble élégance de leurs gestes. Auprès de ces noirs, combien de blancs ont l'air de goujats. Et quelle gravité triste et souriante dans leurs remerciements et leurs adieux, quelle reconnaissance désespérée envers celui qui veut bien, enfin, considérer leur plainte.

Et ce matin, dès l'aube, de nouveaux plaignants sont là, attendant notre bon vouloir. Parmi eux un chef, que nous faisons passer d'abord. Tout ce que je disais des hommes d'hier soir est encore plus marqué chez celui-ci. Un de ses administrés l'accompagne qui, lorsque nous l'avons invité à s'asseoir, s'accroupit à terre, aux pieds du chef, blotti dans un pli de sa robe, comme un chien, et par instants pose sa tête sur ou contre le genou du chef, en signe de respect, presque de dévotion, mais aussi, dirait-on, de tendresse.

Le chef nous montre sur le dos de cet homme des cicatrices de blessures et des traces de coups. Il nous dit les exactions de Korami, les gens de son village terrorisés, désertant pour une circonscription voisine. Avant les nouvelles dispositions prises par l'administration française, alors que les chefs de villages n'étaient pas encore subordonnés à des chefs de cantons, tout allait bien... Non, non, ce n'est pas des autorités françaises qu'il a à se plaindre. Ah ! si seulement il y avait plus de blancs dans le pays ; ou si seulement les blancs étaient mieux renseignés ! Si seulement ils connaissaient, ces blancs qui gouvernent, le quart des méfaits de Korami, assurément ils y mettraient bon ordre. Mais c'est Korami lui-même qui les renseigne, ou

des gens intimidés, terrorisés par Korami. Hélas ! la famille de Korami est nombreuse ; s'il venait à mourir, son fils lui succèderait, ou l'un de ses frères, et tout irait de mal en pis. Nous lui demandons s'il connaît, en dehors de la famille de Korami, quelque indigène capable de remplacer cet odieux chef de canton ; alors, très modestement en apparence et sans astuce, très naturellement, il se désigne. Marc relève son nom, comme il a relevé ceux des autres plaignants. Du reste lui n'a pas à se plaindre personnellement ; c'est au nom des habitants de son village qu'il parle. — Et tandis qu'il nous parle, voici que s'amène Korami lui-même, flanqué de ses partisans, de ses gardes, de toute sa suite. Korami vient nous présenter ses hommages, mais du même coup regarder si des plaignants ne viennent pas dénoncer ses méfaits. Nous demandons au chef s'il ne craint pas que Korami ne lui en veuille de ce qu'il soit venu nous parler. Il redresse la tête, a une sorte de haussement d'épaules et nous fait dire par l'interprète qu'il n'a pas peur.

Nous sommes fort embarrassés de savoir que faire pour ne pas compromettre les autres plaignants. En vain nous cherchons quelque moyen d'intimider Korami et d'empêcher qu'après notre départ il ne les brime. Nous nous décidons à le recevoir d'abord — et lui disons tout aussitôt que nous sommes pressés d'aller faire de la photographie dans son village. En quelques instants nous prenons notre breakfast, et partons escortés par tous ces gens. Cependant, en arrière de Korami, nous faisons dire aux plaignants qu'ils n'ont qu'à revenir vers midi.

Village dans le sable. Cases en roseaux, toutes distantes les unes des autres. Des chèvres partout, en troupeaux énormes, blanches pour la plupart. Celles qui nourrissent, attachées par la patte à des piquets, branches dépouillées d'écorce, fichées dans le sable.

Au sortir du village, nous avons pris congé de Korami, désireux qu'il ne vînt pas jusqu'au bateau où devaient

nous retrouver les plaignants. Mais bientôt, la curiosité le poussant, il est venu nous retrouver tout de même. Nouveaux adieux. — Il part mais laisse derrière lui trois de ses gardes. Ceux-ci restent obstinément sur la rive, attendant le départ de notre bateau et manifestement chargés de désigner à Korami tous ceux qui seront venus nous parler (ces gardes sont ceux, précisément, qui ont frappé les indigènes) ; nous les faisons venir, leur demandons s'ils ont quelque chose à nous dire ; et, si rien, pourquoi restent-ils là ? Ils répondent que c'est la coutume, pour honorer un blanc de condition. Je leur montre que j'ai déjà relevé leurs noms, leur demande s'ils savent qu'il y a un nouveau gouverneur, leur dis que je viens tout exprès parce que je sais qu'il y a « des choses pas bien » qui se passent ici, mais que tous les méfaits seront punis, et qu'ils peuvent le redire à leur chef. Ils protestent alors fort habilement que leur chef et eux-mêmes n'agissent que d'après les ordres et indications des chefs blancs.

(Evidemment si le sergent de Bol était plus puissant, moins débordé, ce serait à lui de veiller à tout et d'empêcher les exactions).

Encore un tas d'enfants, espions possibles, qu'il faut également renvoyer. Ils étaient bien, d'abord, une soixantaine de gens sur la rive. Elle se vide peu à peu. Nous étions descendus à terre sur une pirogue de roseaux. Nous remontons à bord avec quatre des plaignants de la veille et du matin. Ils me supplient de leur donner un papier de mon écriture, qui les mette à l'abri du ressentiment de Korami. Il ne leur pardonnera pas de m'avoir parlé ! Un papier de moi, croient-ils, peut empêcher qu'on ne les frappe. Je leur laisse enfin une lettre sous enveloppe à l'adresse de Coppet, qu'ils puissent envoyer à Fort-Lamy, si on les embête. Ils sont manifestement reconnaissants de ce peu que je fais pour eux. L'un d'eux, le plus âgé, prend mes mains et les serre fortement, longuement. Ses yeux sont pleins de larmes et ses lèvres tremblent. Cette émo-

tion, qui ne peut s'exprimer en paroles, me bouleverse. Certainement il voit combien je suis ému moi-même et ses regards se chargent de reconnaissance, d'amour. Quelle tristesse, quelle noblesse dans ce pauvre être que je voudrais presser dans mes bras !... Nous partons.

C'en est fait. Nous avons atteint le point extrême de notre voyage. A présent c'est déjà le retour. Non sans regret, je dis un adieu, sans doute définitif, à tout l'au-delà du Tchad. (Occasion peut-être de dire ce qui m'attire tant dans le désert [1]). Jamais je ne me suis senti plus vaillant.

Sicherlich, es muss das Beste
Irgendwo zu finden sein.

Passé la nuit, blotti contre une île, entre les touffes de papyrus ; un peu à l'abri — ce qui n'a pas empêché le navire de chahuter toute la nuit, avec un vacarme de chaînes, de baleinières cognées, de portes claquantes — qui a complètement empêché le sommeil.

Levé l'ancre de très bonne heure — mais pour une série d'échouages successifs. L'eau balaie le pont de l'arrière, où nous ne savons où nous tenir et comment mettre à l'abri nos lits et nos affaires. Je crois que le brave capitaine s'est un peu perdu ; à moins qu'il n'ait d'abord essayé d'un des bras du Chari, bientôt reconnu impraticable... toujours est-il que, de nouveau, nous devons remonter vers le Nord.

Enfin nous revoici dans des eaux courantes. D'abord rien que touffes de grands roseaux, le terrain se relève lentement. Enormes termitières.

Nous avons longé la rive gauche (Cameroun) qui, presque soudain, s'est couverte d'une forêt point très haute, mais extraordinairement touffue. La voûte des arbres énormes et largement étalés était opaquement tapissée de lianes. Cela ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu jus-

1. Peut-être ; mais occasion manquée.

qu'à présent. J'aurais donné je ne sais quoi pour pénétrer sous ces mystérieux ombrages — et rien n'était plus simple que de dire au capitaine de s'arrêter, puisqu'il était convenu que nous disposions à notre gré du navire. Précisément l'on passa devant plusieurs points, dépouillés de roseaux, où l'atterrissage eût été des plus faciles. Qu'est-ce qui m'a retenu de donner ordre ? La crainte de déranger les plans ; la crainte de je ne sais quoi ; mais surtout l'extrême répugnance que j'ai de faire prévaloir mon désir, de faire acte d'autorité, de commander. J'ai laissé passer le bon moment, et lorsqu'enfin je pressens Marc, consulte le capitaine, la forêt s'écarte et un grandissant matelas de roseaux la sépare du bord du fleuve. Le capitaine, qui du reste a besoin de faire du bois, parle d'une autre forêt prochaine. La voici déjà. Nous accostons. La berge argileuse forme falaise, mais pas si haute qu'à l'aide de quelques racines nous ne puissions l'escalader. Marc emporte le *Holland and Holland*, arme admirable qu'a bien voulu nous prêter Abel Chevalley, et moi, avec le fusil, abondance de cartouches de tous calibres. Adoum nous suit. La forêt, hélas ! est beaucoup moins épaisse et sombre que tantôt. Plus, ou presque plus de lianes ; les arbres sont moins vieux ; les sous-bois moins mystérieux. Et ce que nous voyons ici me fait regretter plus encore ce que nous avons manqué tout à l'heure. Quantité d'arbres inconnus ; certains énormes ; aucun d'eux n'est sensiblement plus haut que nos arbres d'Europe, mais quelles ramifications puissantes, et combien largement étalées ! Certains présentent un fouillis de racines aériennes entre lesquelles il faut se glisser. Quantité de ronces-lianes, aux dards, aux crocs cruels ; un taillis bizarre, souvent sec et dépouillé de feuilles, car c'est l'hiver. Ce qui permet de circuler pourtant dans ce maquis, c'est l'abondance incroyable des sentes qu'y a tracées le gibier. Quel gibier ? On consulte les traces ; on se penche sur les fumées. Celles-ci, blanches comme le kaolin, sont celles d'une hyène. En voici de chacal ; en voici d'antilope-Ro-

bert ; d'autres de phacochères... Nous avançons comme des trappeurs, rampant presque, les nerfs et les muscles tendus. J'ouvre la route et me crois au temps de mes explorations d'enfant dans les bois de La Roque ; mes compagnons me suivent de près, car il n'est pas très prudent de nous aventurer ainsi avec un seul fusil à balles. Par moments, cela sent furieusement la ménagerie. Adoum, qui s'y connaît, nous montre sur une aire de sable des traces de lion, toutes fraîches ; on voit que le fauve s'est couché là ; ces demi-cercles ont été tracés par sa queue. Mais plus loin, ces autres traces sont certainement celles d'une panthère. Nous arrivons, au pied d'un tronc d'arbre court, devant une excavation énorme, aboutissant à une bouche de terrier si vaste qu'Adoum s'y glisse jusqu'à mi-corps. Il ne le fait, il va sans dire, qu'avec prudence, car il commence par nous dire que c'est le gîte de la panthère ; et effectivement cela sent le fauve à plein nez. L'on voit tout auprès quantité de plumes de divers oiseaux que la panthère a dévorés. Je m'étonne pourtant que la panthère ait un terrier. Mais, tout à coup, Adoum se récrie : Non ! ce n'est pas une panthère ; c'est un animal dont il ne sait pas le nom. Il est extrêmement excité. Il cherche à terre, et nous montre enfin, triomphant, un grand piquant de porc-épic. Ce n'est pourtant pas un porc-épic qui a dévoré ces volailles... Un peu plus loin je fais lever une grande biche rousse, tachée de blanc. Puis quantité de pintades, que je rate ignominieusement. Je voudrais bien savoir ce qu'étaient ces oiseaux que j'ai poursuivis quelque temps, sous les branches. De la grosseur des perdrix, ils avaient leur allure ; mais le taillis était trop épais pour me permettre de tirer. Un gros singe gris vient étourdiment se balancer puis prendre peur à quelques mètres au-dessus de nos têtes. On entend et l'on voit de hautes branches s'agiter ; un bond, une fuite et, très loin déjà, retournée vers nous, une petite face grise avec deux yeux brillants. Par instants, les branches s'écartent ; il y a des clairières que bientôt le printemps

emplira de son enchantement. Ah ! que je voudrais m'arrêter, m'asseoir, ici, sur le flanc de cette termitière monumentale, dans l'ombre obscure de cet énorme accacia, à épier les ébats de ces singes, à m'émerveiller longuement. L'idée de tuer, ce but à atteindre dans la chasse, étrécit mon plaisir. Assurément je ne serais pas immobile depuis quelques minutes, que se refermerait autour de moi la nature. Tout serait comme si je n'étais pas, et j'oublierais moi-même ma présence pour ne plus être que vision. Oh ravissement indicible ! Il est peu d'instants que j'aurais plus grand désir de revivre. Et tandis que j'avance dans ce frémissement inconnu, j'oublie l'ombre qui déjà me presse : tout ceci, tu le fais encore, mais sans doute pour la dernière fois.

Le bois s'éclaircit ; les sentes de gibier se font de plus en plus fréquentes, et bientôt nous retrouvons la savane semblable à celle que nous parcourions ces derniers jours avant le Tchad.

Nous rembarquons, n'ayant tué qu'une pintade.

Dans la falaise argileuse, devant le bateau, quantité de trous de guêpiers. On voit la trace du grattement de leurs deux pattes.

Arrêt, une heure avant le coucher du soleil, dans un très grand village (rive française) — Mani — où nous retrouvons les enfants que nous avions apprivoisés à l'aller. Le sultan, cet être arrogant et sans sourire, qui sans doute nous a jugés peu importants, d'après notre familiarité envers les inférieurs, ne daigne point paraître. Mais son jeune fils vient près de moi, s'asseoit sur mes genoux, dans le fauteuil que j'ai fait porter à terre — et manifeste une tendresse qui compense les dédains du père.

Je ne sais plus les dates. Mettons : le jour suivant. Départ à l'aube. Ciel tout pur. Il fait froid. Tous ces matins, levé vers cinq heures et demie, je reste jusqu'à neuf heures

et demie ou dix heures, emmitouflé de trois pantalons, dont deux de pyjamas — deux sweaters.

La pintade que nous avons tuée hier est succulente.

Je ne me lasse pas de regarder, sur les bancs de sable, ces énormes crocodiles qui se lèvent nonchalamment au passage du bateau et parfois glissent sur le sable, jusqu'à l'eau, parfois se dressent sur leurs quatre pattes, très antédiluviens et musée d'histoire naturelle.

Une petite pirogue, montée par deux hommes rejoint notre navire. Je ne l'ai pas vue s'approcher ; mais notre navire un instant a stoppé ; un indigène monte sur le pont, très digne encore que vêtu d'un boubou assez misérable. Il vient avec quatre poulets, de la part du sultan d'hier, et tout chargé de ses excuses. Il proteste qu'il a couru après nous hier soir, tandis que nous nous promenions dans le village. Le sultan a envoyé ces poulets hier soir déjà, mais si tard qu'Adoum (fort habilement) a refusé de nous réveiller. « Gouverneur il dort ». Tout cela n'était pas très décent de sa part, et je crois que le refus d'Adoum fort heureusement lui a fait honte, de sorte que tout aussitôt il a envoyé vers nous ce messager, ancien chef de village lui-même, qui a couru par voie de terre, coupant un coude du fleuve, pour rattraper le *d'Uzès* et réparer. Nous nous montrons dignes, sensibles et généreux ; et je me replonge dans le *Second Faust*.

On s'arrête vers dix heures pour « faire du bois ». Nous descendons à terre (Rive Cameroun). Contrée très différente encore. Etrange alternance d'arbres, souvent admirables, et d'espaces découverts plantés d'herbes sèches. L'abondant gibier a tracé partout des sentiers sinueux que l'on suit sans peine. Le temps est splendide. Nous avons d'abord suivi la rive, où j'ai pu tuer un canard et une pintade. Puis nous nous lançons comme la veille dans la brousse. Nous faisons lever un gros phacochère qui reposait sous un impénétrable abri de branches basses, penchées au-

dessus de ce qui dût être un marécage, qui n'est plus qu'une croûte d'argile durcie. Nous le poursuivons quelque temps, sans parvenir à le revoir. Mais nous voici distraits par un petit troupeau d'am'raïs. Somme toute nous reviendrons bredouilles (n'étaient les volailles du début) — mais ravis. Je me souviendrai de ce double tronc d'arbre, une sorte d'accacia, aux branches basses, extraordinairement étendues, protégeant de son ombre noire un grand espace découvert et bordé d'une ronde d'autres accacias plus petits ; on eût dit un patriarche entouré de ses fils. C'est dans cet arbre énorme, plus *puissant* qu'aucun de nos chênes de France, que bondissait une troupe de singes, qui se sont enfuis à notre approche. L'arbre entier était couvert de cette bizarre plante grasse grimpante, qui semble un cactus, lance en tous sens des rameaux, tous exactement de même grosseur — qui semblent des serpents, rôdent à travers les branches, s'étalent en formant réseau sur le faîte, puis retombent de toutes parts, sur le pourtour de l'arbre, comme les franges d'un tapis.

Quantité incroyable de crocodiles sur les bancs de vase. Aplatis, collés au sol, couleur de fange et de punaise, immobiles, on les dirait directement produits par le limon. Un coup de fusil, et tous s'écoulent, comme fondus, et se confondent dans l'eau du fleuve.

Retour à Goulfeï. Nous y arrivons à nuit close. Le sultan vient nous voir pourtant, mais nous lui disons que nous remettons au lendemain notre visite. Etrange malaise au début de la nuit. Il ne fait pas trop chaud ; presque frais ; et l'on étouffe. C'est une sorte d'angoisse dont ne pourra triompher le sommeil sans adjuvants. J'essaie, pour la première fois, du soneryl (« talc et amidon », lit Marc sur le prospectus) dont l'effet ne tarde pas à se faire sentir. Mais la baleinière vient frotter la toile de tente contre la moustiquaire de mon lit, juste à hauteur de

mon oreille. C'est un petit grattement continu, parfaitement insupportable. Je me relève trois fois et trimballe mon lit où je puisse ne plus l'entendre. Longtemps avant l'aube un tumulte d'oiseaux me réveille ; je distingue l'appel des pintades, le ricanement des canards. Ils sont tout près de nous. A la fin je n'y tiens plus ; je me rhabille à tâtons. Précisément Adoum, que ce vacarme réveille également, vient chercher fusil et cartouches. Nous sortons tous deux, furtivement. En trois coups nous tuons cinq canards. A ce dernier coup, tiré presque dans le noir, je suis tout surpris de voir avec un canard, trois petits oiseaux rester sur la place. Le second canard s'en va tomber un peu plus loin sur le fleuve; d'autres s'envolent — et j'assiste à ce spectacle extraordinaire : un des fuyards revient auprès de son camarade tombé, se pose sur l'eau, d'abord un peu loin, craintivement, puis, en ramant, se rapproche, insoucieux du nouveau coup de fusil que je tire, et qui le manque. Ce n'est qu'au troisième coup qu'il s'enfuit ; comme à regret, car il revient encore voleter près de son camarade — et ce n'est, cette fois, que la pirogue qui s'en va chercher le défunt, qui, définitivement, le fait fuir. Marc nous a rejoints, à qui je passe le fusil. Il fait encore quatre victimes, avant que le soleil soit levé.

Rentrés pour le breakfast et la toilette ; mais voici déjà venir le sultan et sa cour. Nous baissons les toiles de tente pour changer de linge et nous faire beaux. Un blanc (fortement teinté, du reste, car c'est un Martiniquais) s'amène. C'est le sergent Jean-Baptiste, du secteur de prophylaxie du Logone. Il arrive à faire, nous dit-il, jusqu'à six cents piqûres par jour. Le pays encore terriblement ravagé par la maladie du sommeil.

Nous rentrons dans cette ville, qui, la nuit, à l'aller nous avait paru si étrange. De jour elle ne l'est pas moins, et l'idée que nous nous en faisions n'était pas fausse. Goulfeï est parfaitement prodigieux. Le sultan nous mène jusqu'à

sa demeure. Suite de salles très petites et basses, en terre durcie ; on y accède par un dédale de couloirs, de passages ; on traverse des cours ; tout cela très petit, mais trouvant le moyen d'avoir grand air, comme une demeure très primitive. Murs extraordinairement épais. Ce que cela rappelle le plus : les tombes étrusques d'Orvieto ou de Chiusi. Et tout le long de notre visite, au détour d'un couloir ou lorsque nous débouchons dans une cour, c'est, à l'autre bout, une fuite rapide de femmes et d'enfants qui courent se cacher dans d'autres retraits plus secrets. Très Salomé de Laforgue, et fuite, devant les ambassadeurs, de « l'arachnéen tissu jonquille à pois noirs ». Des escaliers aux marches énormes mènent aux terrasses. Marc y monte, la visite finie, pour tourner quelques films. Auparavant, le sultan nous avait laissés un instant dans une de ces nombreuses petites salles où l'on avait ouvert des chaises pliantes et allumé du feu pour nous recevoir ; et était allé revêtir ses robes d'apparât. Il revient resplendissant ; très simple du reste, amusé, et avec un sourire enfantin. Il nous avait laissés avec un oncle (le frère du sultan défunt) et son fils, un superbe adolescent, réservé et timide comme une jeune fille. Tous deux admirablement vêtus. Le fils particulièrement porte un vaste pantalon de soie grise brodée de bleu foncé (qu'on nous dit venir de Tripolitaine). Tous deux coiffés de petites chéchias de jonc tressé, brodées de laines multicolores. Courtoisie, gentillesse exquise.

Nous repartons à midi.

Arrêt vers trois heures à un nouveau village camerounien.

Grande débandade à notre approche. Petites filles et garçons se sauvent et se cachent comme du gibier. Les premiers que l'on ressaisit servent à apprivoiser les autres ; bientôt tout le village est conquis. Certains de ces enfants sont charmants, qui bientôt se pendent à notre bras, nous cajolent avec une sorte de tendresse lyrique. Mais qui nous disent vite adieu lorsque nous nous approchons du bateau, car ils gardent une certaine crainte qu'on ne les emmène.

Nous avons exprimé le désir de voir de plus près les crocodiles. On attache à la remorque du d'*Uzès* une pirogue où sont montés deux hommes de ce village. Arrêt vers quatre heures sur rive française. Vite nous prenons place dans la pirogue et traversons l'énorme Chari, gagnant, en face, un vaste banc de sable. Mais il est déjà trop tard pour les crocodiles. Alors nous nous enfonçons dans la brousse avec Adoum et les deux pagayeurs. Nous n'avons pas fait trois cents mètres que Marc tue une grande biche zébrée de blanc. Et cent mètres plus loin nous voici devant un énorme terrier. D'après la description que nous font les indigènes de l'animal qui l'habite, nous croyons comprendre qu'il s'agit d'un fourmilier[1]. Mais à présent le fourmilier a cédé la place à un autre gros animal dont on distingue le muffle, au fond du trou. De ma place je ne puis le voir, mais Marc, qui le voit, met en joue ; le coup ne part pas. Le phacochère, car c'en est un, bondit hors du trou, et à sa suite deux autres très gros et toute une portée de petits. Tout cela nous file dans les jambes ; je ne comprends pas comment aucun de nous n'a été bousculé. Un second coup de fusil abat l'un des trois gros. Adoum reste plié en deux de rire, parce qu'un de nos pagayeurs, pris de peur et voulant reculer, a buté contre une souche et roulé à terre. Encore qu'un des sangliers soit venu droit sur moi, jusqu'à n'être plus distant que de deux mètres, je n'ai pu croire un instant à quelque danger. Du moins veux-je dire qu'il me paraissait évident que l'animal cherchait à fuir et non pas à attaquer. Néanmoins je m'attendais à être renversé, car il était de belle taille, plus gros que celui que venait de tuer Marc ; mais au dernier moment, il a fait un bond de côté. Nous avons continué à battre la campagne, extrêmement excités, mais n'avons plus tué qu'une pintade. Entendu très distinctement le rugissement du lion ; les indigènes disent qu'il y en a un grand nombre. Celui-ci devait être assez près de nous. Le

1. Non ; mais bien d'un oryctérope.

soleil s'était couché, et l'on commençait à ne plus y voir. A grand regret nous dûmes nous résigner à rentrer. La quantité de traces et de fumées sur le sol dépassait ce que l'on peut croire. Certaines paraissaient toutes fraîches, de phacochères, d'antilopes de toutes sortes et de toutes tailles, de fauves, de singes. Cependant nous ne voulions pas abandonner la victime, que nous avions laissée loin derrière nous avec un des hommes, chargé d'en écarter les hyènes ou les chacals. Le phacochère était terriblement lourd et les deux pagayeurs eurent beaucoup de mal à le porter jusqu'à la pirogue, les pattes liées deux par deux, par dessus une longue branche. Adoum avait chargé la biche sur ses épaules. Elle était aussi lourde que lui. Quant au phacochère, il devait bien peser autant qu'un Béraud.

Retour en pirogue ; traversée dans la nuit, tout près de l'eau, tout contre l'eau. Equilibre douteux.

Retour à Lamy le 13. Notre voyage à Bol a duré onze jours.

Depuis qu'ils sont en brousse avec nous, nos boys ont de la viande tous les jours. Outhman déclare : « Nous heureux quand nous manger bien, parce que, quand manger bien, pas penser ». Et comme nous lui demandons : « penser à quoi ? » il se défile et parle de son camarade. « Adoum, quand pas manger bien, lui penser à Abécher, penser à sa mère. Plus penser du tout quand bien manger. »

Courrier de France ; mais pas de lettres.

Je relève dans *le Rire*, cette légende admirable d'une caricature médiocre :

« Voyons, mon garçon, je vous l'ai déjà dit : si vous ne buviez pas, vous pourriez être caporal.

— C'est vrai, mon capitaine ; mais c'est que, quand j'ai bu, je me crois colonel ».

Dindiki se précipite sur les éphémères [1], les saisit à

1. Ce sont, je crois, des termites adultes, ailés.

pleines petites mains, pour les croquer, comme avec rage.

Etudier l'éthique et l'esthétique de Dindiki. Sa façon particulière de se mouvoir, de se défendre, de se protéger. Chaque animal a su trouver *sa* manière, hors de laquelle il paraisse qu'il n'y ait pour lui point de salut.

Fort-Lamy 16 février.

Hier Adoum dormait tranquillement dans une case indigène. Deux blancs arrivent : un sergent et un caporal. Ils veulent une femme, qu'ils pensent qu'on leur cache ou qu'on refuse de leur livrer. Adoum, qui s'était tu d'abord et faisait semblant de dormir, s'interpose quand il voit ces sous-offs allumer de la paille et mettre le feu à la case. — « De quoi se mêle ce sale noir ? Si tu dis un mot on va te foutre au bloc. — Oui, dit Adoum ; c'est vous qui foutez le feu à la case ; et c'est moi qui vais aller au bloc. » Sur ce, le sergent se saisit de lui et lui administre un violent coup de chicotte, dont il porte encore la marque en travers du dos, ce matin. L'incendie qui se déclare attire du monde, dont Zara la procureuse et Alfa, le boy de Coppet, qui conjure Adoum de ne pas protester.

J'apprends ce soir que l'affaire a des suites. Un long rapport est communiqué à Coppet, où l'administrateur-maire réclame énergiquement une sanction, auprès de l'autorité militaire.

Une commande d'appareils de T. S. F. faite en 1923 pour besoins de services en 1924, n'était pas encore arrivée, ni même annoncée à Fort-Lamy au moment de notre départ... Ces retards sont dûs, nous explique-t-on, aux complications d'engrenages, les commandes administratives devant être d'abord centralisées au ministère des colonies, par un bureau spécial, où des agents spéciaux sont chargés de s'entremettre avec les fournisseurs. Ces agents, qui n'ont jamais mis les pieds aux colonies, modifient à leur gré et selon leur appréciation particulière, les commandes, ne

tenant le plus souvent aucun compte des exigences spécifiées. [1]

Longue visite à Pécaut, le vétérinaire, homme remarquable. Il m'apprend que le papillon rouge que j'ai laissé m'échapper plusieurs fois dans la forêt de Carnot, est extrêmement rare et demandé. Que de reproches je me fais ! Je crois bien que les papillons rouges que j'ai vus (5 ou 6 fois) étaient de deux espèces — ou du moins de deux variétés assez distinctes. Pas très grands ; d'un admirable rouge minium un peu sombre.

Dindiki serait un *pérodictique potto.*

Nous partons dans deux jours.

Quatre-vingt porteurs sont commandés à Pouss, que nous gagnerons en baleinières de la compagnie Ouham et Nana.

Pour une meilleure répartition des charges, et l'examen des munitions, Marc ouvre toutes les caisses. Nous constatons que sur les douze touques de farine (10 kilogs chacune) emportées de Brazzaville, il n'en est pas une seule qui n'ait été percée de trous par les clous de l'emballage. Ces touques de fer blanc sont soigneusement sou-

1. En cours de route, nous en verrons d'ahurissants exemples :

Tel administrateur, (je craindrais de lui faire du tort en le nommant) reçoit trente-deux roues de brouettes, mais ne peut obtenir les axes et les boulons pour les monter. Un autre, (il s'agit d'un poste important) reçoit 50 crémones, mais sans les tringles de métal qui permettraient de se servir de ces crémones ; et, comme il signale l'oubli des tringles, il reçoit un nouvel envoi, aussi important, de crémones, mais toujours pas de tringles, Un troisième administrateur reçoit un coffre-fort démontable ; mais on a oublié d'y joindre les boulons qui permettraient de le monter.

Enfin, à N' Gaoundéré, on attendait encore, lorsque nous y sommes passés, deux tonnes de ciment devant permettre la construction du poste, annoncées depuis le mois de janvier. On les attend peut-être encore.

Et qui sait où parfois les colis vont s'égarer ? Le commandant de l'Asie dit avoir pris la photographie des caisses pour la T. S. F. demeurées en panne au Congo. Ces caisses étaient à destination de Tananarive ; mais un commis, ignorant ou distrait, avait inscrit en gros caractères, sur ces caisses, ainsi que la photographie en fait preuve : TANANARIVE VIA BRAZZAVILLE ; et personne n'avait cru devoir corriger.

dées, mais, par ces trous, les charançons sont entrés ; et l'humidité a gâté une partie de la farine [1].

Le 20 février, au matin.

Nous quittons Fort-Lamy en trois baleinières. C'est le retour. Désormais chaque jour me rapproche de Cuverville.

FIN [2]

ANDRÉ GIDE

1. Rien ne m'irrite autant que ce genre de négligence et d'imprécaution qui, en cas de guerre, risque de compromettre la victoire la mieux concertée, qui fait que ce que sur quoi l'on croyait pouvoir compter fait faillite. Ces négligences sont d'ordinaire le fait de gens bien à l'abri, hors de l'atteinte des plaignants possibles. Si je découvre au milieu du Sahara que la farine que j'ai emportée de Brazzaville ne vaut rien, je puis bien crever de faim devant ma touque percée, *M...* à qui j'ai acheté la farine et qui a procédé à l'emballage en spécialiste, n'en aura pas moins été payé. Peu lui chaut le reste. C'est à lui de nouveau que l'expédition suivante s'adressera pour éprouver la même déconvenue. Lui cependant fera fortune.

Par suite d'emballages insuffisants, défectueux, les trois quarts des objets envoyés de France arrivent ici détériorés, brisés.

2. Le *Voyage au Congo* (à paraître prochainement aux éditions de la N. R. F.) sera suivi du *Voyage au Cameroun*, qui paraîtra directement en volume.

Il y a des parties de la côte bretonne où les cultures, les haies et les bouquets d'arbres viennent border les rochers inhumains et l'océan sans moissons. Il n'y a qu'un petit sentier de douaniers entre le bout du sillon et le bruyant précipice. L'on peut ainsi, sur quelque petite plage, et regardant vague après vague, se trouver adossé en quelque sorte au monde humain, tout marqué de signes, tout réglé et raisonnable, devant ce sable à demi liquide, où s'effacent les signes, et devant cette étendue en agitation qui refuse tout signe. Ici quelque chose prend fin et quelque autre chose commence. Ici finit l'empreinte humaine et le royaume de coutume, où l'esprit s'endort. Ici commence le chaos, où il faut que l'esprit s'éveille.

Souvent aux jours de fête on voit comme en un théâtre, sur la plage courbe, paysans et citadins qui regardent la chose inhumaine comme un miroir où ils se reconnaîtraient. Un fort sentiment saisit ici l'homme, et éveille d'abord une attention sans espérance ; toutes les pensées sont recouvertes et noyées ; ici on ne sème point, on ne récolte point ; mais il faut conquérir, et l'on ne peut garder ; les vaisseaux n'ont point laissé de sillon ni d'ornière. Ici finit le royaume de providence, d'épargne, de fruit, de travail, où la constance cache si bien la loi. Ici se montre en tours et retours l'inconstante nature des choses, qu'on ne peut prédire, et qu'il faut comprendre. Constante et fidèle en cela ; fidèle et sûre amie en cela seulement qu'elle ne promet point, qu'elle ne signe point d'alliance, qu'elle ne trahit point.

Les choses solides et labourables ont toujours une apparence de visage pensant ; car on les retrouve ; elles durent plus que nous. Ce sont des sphinx. Elles renvoient la

solution à l'on ne sait quel terme, nous y sommes dupes du temps, du progrès, et de l'imperceptible usure, qui rend vains tous nos placements. Nous sommes ajournés ; telle est notre exigeante patrie. Aussi qui ne se plaît à dessiner au bord de la vague des empires aussitôt effacés ?

La peur habite les bois. Tous les bois sont bois sacrés. Il faut croire, mais nul ne s'y fie. Devant la plaine liquide on ne peut croire, car on n'y voit point de ces signes muets. Les possibles ne nous guettent point, mais sous nos yeux ils s'enroulent et se déroulent ; on y lit à travers, dans cette transparence ; rien n'est mystérieux ni impénétrable ; c'est la puissance nue ; le moindre ourlet de vague est comme un raz de marée ; rien n'est grand ni petit ; le grand n'est qu'une somme de petits ; tout est fait de ces gouttes inoffensives et sans dessein. Ainsi l'autre loi paraît, la pure loi de nature, en laquelle il n'y a ni punition, ni récompense, ni aucun genre de vouloir. La nature, enfin, n'a plus de visage ; elle ne nous fait plus peur. Il y a de la sympathie dans la peur, et toujours du respect ; les animaux domestiques nous renvoient fidèlement, en leurs regards, cette double image de nous-mêmes. D'où ces cultes païens, qui vont si naturellement à la fureur, par l'imitation de l'idole. Or, il n'y a point de culte océanique. L'océan, grandeur étalée, par addition à elle-même, extérieure à elle-même, l'océan refuse le culte ; mais il attire l'action immédiate et la précaution, non le respect. L'esprit d'examen est né et s'entretient sur cette bordure mouvante. Ceux qui ont dit que c'est le solide qui nous instruit n'ont pas poussé bien loin ; dans le fait la physique des fluides est bien plus avancée que celle des solides. Devant l'océan instituteur, l'homme conçut la danse des atomes et les tourbillons. Oui, sortant des forêts pleines de dieux, l'homme au bord de la falaise reconnut son redoutable mais fluide et maniable royaume. C'est alors qu'il osa penser.

ALAIN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

JOURNAUX INTIMES

Jean de Tinan parle d'un vieux général qui, voyant les *Commentaires* de César dans les livres de classe de son petit-fils, admire ce grand capitaine d'avoir trouvé le temps d'écrire pour les garçons de quatrième. Encore, à vrai dire, César écrivait-il bien pour le public, c'est-à-dire, comme il est d'usage, pour le renseigner d'abord, le tromper ensuite. Mais il y a toute une littérature manuscrite, qui n'est passée à l'imprimé que par accident, par détournement, et que nous traitons invinciblement comme si elle tombait sous le droit commun de la parole publique. Ce ne sont pas certainement les Mémoires, toujours faits pour arranger une vie *ad usum Delphini*, c'est-à-dire à l'usage de la génération qui pousse et à qui il faut rendre des comptes. Ce sont bien plutôt les lettres et les journaux intimes. La sévérité de la critique envers ceux-ci ne va pas sans quelque pharisaïsme.

Il y un roman de M. Bourget, *Un Drame dans le Monde*, où un prêtre vient de recevoir la confession d'une malade à qui, autrefois, il a suffi de ne pas observer les prescriptions d'un médecin, pour empoisonner une parente, dont elle a brûlé le testament. Sa charge terminée, il vient retrouver le mari, qui connaît le crime de sa femme, qui sait qu'elle en a fait la confession, et qui admire de voir le prêtre sortir le front serein, s'occuper d'un enfant qui est là, parler en bonhomme de la santé qu'il espère voir revenir. Il paraît y voir un prodige surnaturel de calme. « La voilà bien, dirait en revanche M. Homais, la dissimulation de ces gaillards ! » Ni l'un ni l'autre ! Un prêtre habitué à confesser connaît assez la nature humaine pour ne s'étonner de rien et pour voir dans l'acte de cette

femme du monde le plus banal visage de l'avarice. Il y a, dit le Père Bourdaloue, à l'origine de toutes les grandes fortunes, des choses qui font frémir. Et c'est parce qu'il en frémit en gros qu'il n'en frémit plus en détail.

Il faut admirer l'Eglise d'avoir entouré le secret de la confession de tant de garanties (dont la première, comme le fait judicieusement observer Bournisien, est le célibat des prêtres) et d'en avoir ainsi extirpé le principal venin, c'est-à-dire le scandale social. Et ce combat contre le scandale social, la critique, jalouse de mériter le nom de sacerdoce, n'hésite pas à y concourir. Tout essai littéraire de confession publique est par elle soigneusement découragé. On l'a vu pour *Si le grain ne meurt* (dont l'auteur hésita — il y a un jusqu'au boutisme de l'hésitation — entre l'édition confidentielle ou confessionnale et l'édition publique. Je proposerai d'ailleurs ce titre pour une collection de Journaux intimes : *Les Roseaux de Midas*). Mais le cas d'Amiel, portant sur une période plus consolidée et sur une mémoire plus ancienne, est plus instructif.

Amiel, qui ne manque point, par le vaste monde, d'admirateurs et de fervents, n'a pas réussi auprès de la critique française, ou, plus précisément, de la critique parisienne. Si M. Bourget, dans sa jeunesse, en a dit quelque bien, il a fait depuis amende honorable. Brunetière ne pouvait parler du *Journal intime* sans pousser des cris perçants. Les deux côtés rivaux en critique, celui des universitaires et celui des journalistes, sont d'accord, à peu près, contre lui. Au moment de son centenaire M. Vanderem l'excuta avec brio comme « emboché » (le demi-germanisme staëlien d'Amiel ne fait d'ailleurs aucun doute). L'étude que j'ai publiée dans *Intérieurs* me fut refusée par la *Revue de France* et, ne trouva, bien que portée par l'actualité du centenaire, une hospitalité que dans une revue étrangère. Il se voit que le livre remarquable de M. Léon Bopp a été pensé et écrit par l'élève d'une de nos plus hautes écoles parisiennes. L'échancrure de Genève et de Coppet est gardée par des douanes littéraires aussi solides que les douanes neuves de la zone.

La dernière de ces casernes douanières a été bâtie sur le vaste terrain du *Temps*. Un éditeur parisien avait demandé à

M. Bernard Bouvier de publier dans une collection de journaux intimes des extraits inédits d'Amiel relatifs à sa vie amoureuse. M. Bouvier, qui est le seul détenteur du *Journal Intime*, et qui ne l'a jusqu'ici communiqué à personne, se mit au travail, et sortit tout ce qui avait rapport aux relations d'Amiel avec une femme que l'on connaît sous le nom conventionnel de Philine. Mais l'auteur propose et les éditeurs disposent. La publication n'eut point de quoi satisfaire tous les amielistes. Car le livre ne leur est vendu que s'ils achètent en même temps cinq autres volumes dont ils peuvent fort bien ne pas se soucier. Les journaux intimes nous sont passés par série de six, comme les chaises de salle à manger.

Laissons cependant les amielistes se débrouiller. Les lecteurs de la *N. R. F.*, corporation encore plus considérable, ont eu la primeur de huit pages, extraites par M. Edmond Jaloux de la publication de M. Bernard Bouvier, et qui excitèrent la verve d'un esprit caustique, pas amieliste pour un sol, M. Paul Souday. « Ces huit pages, dit notre éminent confrère, ont trait à une aventure sentimentale dont le côté comique n'échappera pas à un public français, bien que cet universitaire genevois ne semble pas en avoir pris conscience. » On aurait pu croire qu'ainsi isolées et montés en épingle, ces huit pages, qui ont trait à l'initiation amoureuse d'Amiel à trente-neuf ans, étaient offertes exprès pour égayer un bon Parisien. Mais M. Emile Henriot, la semaine suivante, tenant les coursiers là où son collaborateur portait la lance, confirmait, après lecture des bonnes feuilles dans leur entier, le jugement de M. Souday, y ajoutait encore des plaisanteries, et traitait Amiel de sous-homme. On voit que le ton du *Temps* a bien changé depuis Edmond Scherer, puisque c'est ce prédécesseur de M. Souday qui introduisit Amiel auprès du public français.

La page de ces nouveaux propos d'Amiel qui lui a valu et qui lui vaudra chez nous le plus de lazzi est celle où il raconte ses débuts sensuels, et où il réfléchit sur eux congrûment et philosophiquement. M. Edmond Jaloux, un des rares critiques français qui aient parlé d'Amiel non seulement avec pénétration, mais avec une chaude sympathie, rappelle non sans raison que, dans les pays du Nord, dans les pays protestants, l'éducation arrive à empêcher jusqu'à un mariage parfois tardif les

rapports sexuels. Quand M. Souday nous dit que le côté comique de l'aventure d'Amiel n'échappera pas à un public français, cela signifie simplement que le public français le trouvera comique. Mais le comique n'est pas dans les choses, il est créé par l'homme. Il y a autant de comiques que de publics. L'aventure d'Amiel peut être comique pour un Parisien, elle ne l'est pas pour un Anglais. Le *Protée* de M. Claudel ayant été accueilli froidement en France, et ayant plu à des Anglais, l'auteur expliqua la différence de ces fortunes par ce fait que le jansénisme a enlevé aux Français le sens du comique, resté intact chez les Anglais ! M. Souday et M. Claudel seraient donc d'accord pour croire à un comique en soi, qu'on verrait ou qu'on ne verrait pas comme on voit ou ne voit pas les étoiles selon qu'il y a ou non des nuages.

Ce n'est pas la chasteté d'Amiel jusqu'à trente-neuf ans qui est ridicule, dira-t-on, c'est sa manière — une manière philosophique — d'en sortir et d'en discuter, car la philosophie n'a rien à voir là dedans, et plus on en met, plus on est ridicule. — Et pourtant nos moralistes ? nos psychologues ? Stendhal ? — Justement. Ce ne sont pas des philosophes, ce sont les pairs plus éclairés du public. Ils voient tout cela du dedans. Ils font, sur l'amour, de la critique parlée, de la critique de lecteur. Les philosophes, eux, font de la critique écrite, déduite, de la critique de critique, ce sont les Brunetière de l'amour. La comparaison peut se prolonger. Les écrivains accusent volontiers la critique d'être une forme de l'impuissance, et les images de harem ne leur manquent pas. On sait qu'il y a là une source indéfinie d'esprit : esprit que nous regarderons, si vous voulez, comme une flagornerie à l'égard du Français moyen, de ces flagorneries auxquelles, disait Paul-Louis, il est malaisé d'ajouter et dangereux de contredire.

Si le comique de sa situation a échappé à Amiel, il partage en cela le sort de la plupart des hommes, même Parisiens et avertis. Depuis les fabliaux, le comique du cocuage n'échappe pas au public français, mais il échappe généralement au mari. Vus du dehors, la plupart des gestes et des figures de l'amour sont ridicules. Je connais des gens qui sont restés célibataires parce qu'ils ont reculé devant l'énorme comique d'une noce bourgeoise. Entre l'aventure d'Amiel et celle d'un vieillard de

soixante-quinze ans qui épouse une jeune fille de dix-huit, il paraît que la première est la plus comique, et que la seconde, à la face de tout Paris, avec les bénédictions de l'Eglise sur le front des tourtereaux, doit passer dans les journaux avec des accents de respect ému. Le mariage du plus parisien de nos anciens directeurs de journaux eut, avant la guerre, la plus belle presse de Paris, et Drumont, qui avait plus que jamais la parole et que des lecteurs harcelaient, fit un article là-dessus pour dire qu'il ne pouvait rien dire : il était muselé. On se plaint quelquefois que tout soit truqué dans les journaux, jusqu'au bulletin de la température (disait quelqu'un) qui n'indique que Monte-Carlo en hiver et Deauville en été. Leur comique aussi est truqué.

* * *

Le cas d'Amiel n'a pas de peine à crever le petit cerceau du comique parisien, et à entrer dans un ordre plus vaste, celui d'une tragédie : le conflit entre les exigences de l'esprit et les exigences de la chair.

Non seulement, entre une vie amoureuse et une vie philosophique, il faut choisir, mais entre la vraie vie de famille et la pure vie philosophique il faut encore choisir. Il s'agit ici d'un choix en bloc, dans l'abstrait. La vérité est d'ailleurs que tout se passe chez des hommes incertains et faibles, se joue sur des problèmes de détail, et que les vocations, les choix, les choses, les automatismes, s'entrelacent en une histoire dont l'ensemble fait la destinée d'un individu.

Qu'est-ce qu'Amiel ? Une vocation, la vocation spirituelle. Pour le dehors, la vocation spirituelle abonde en caractères comiques ; du dedans elle prend figure de tragédie. L'histoire humaine, le genre de vie de l'humanité d'Occident, nous font connaître deux grands styles de vocation spirituelle, celui du philosophe et celui du prêtre.

« Un philosophe marié, dit Nietzsche, a sa place dans la comédie. » Et le père de M. Bergeret a écrit cette comédie. C'est un fait, que les philosophes ont cessé de se marier après Aristote, lequel d'ailleurs se maria deux fois, et les deux fois fort heureusement. Mais à partir du IIIe siècle le célibat fait, à

Athènes et à Alexandrie, partie de la vie philosophique. A plus forte raison au moyen-âge où tous les philosophes sont clercs. Ni Descartes, ni Malebranche, ni Spinoza, ni Leibnitz, ni Kant, ni Condillac, ni Schopenhauer, ni Renouvier n'auraient place dans la comédie conjugale. Un ou deux d'entre eux ont eu à vrai dire des enfants naturels, mais la fille de Descartes était née de sa gouvernante hollandaise. Ce philosophe s'était résigné à l'ancillariat. Si Leibnitz et Kant ont fait des expériences, elles ont dû ressembler beaucoup à celles d'Amiel. Le seul philosophe moderne qui ait eu un tempérament à la fois philosophique, conjugal et amoureux, Auguste Comte, s'est trouvé engagé par là en d'indicibles misères, jusqu'à en être enfermé dans une maison de santé.

Dès que le philosophe se hasarde publiquement sur un terrain qui n'est pas le sien, il est en butte à cent brocards, et voilà l'intérêt du cas Amiel. Il est désarmé devant les spécialistes du comique parce qu'il se présente isolé, qu'il ne vit ni ne pense en groupe, qu'il devient impopulaire chez les hommes comme un canard dans une nichée de poussins. Et du dehors, — (toujours le cas Amiel) — les tragédies intérieures du philosophe paraissent mesquines. On se contente de comparer Amiel à Panurge, ce qui ne va pas très loin.

Il en est tout autrement quand on aborde le second type de la vie spirituelle, celui du prêtre. Le prêtre n'est pas parmi les hommes, comme le philosophe, un animal tombé de la lune. Il vit avec eux. Il tient une place énorme dans leur existence, dans leur cité officielle, et son tragique professionnel se mêle (voyez le *Prêtre* de Michelet) à leur tragique domestique. L'Eglise catholique lui impose le célibat. Et c'est pourquoi seule elle a de vrais prêtres. Au nom de prêtre qui implique un rapport de l'homme à Dieu, la Réforme a dû substituer celui de pasteur, qui n'implique qu'un rapport humain.

Le célibat sacerdotal définit comme un parti franc et comme un devoir ce choix nécessaire entre la vie spirituelle et la vie sexuelle, que la plupart des hommes de l'esprit ne feraient pas d'eux-mêmes, et dont ils se tirent par des compromis et des abdications. Cette cité spirituelle de célibataires, bâtie contre la loi de la chair, est, quand on y réfléchit, le spectacle le plus étonnant de l'histoire. Le cas Amiel nous en fait mieux encore

comprendre la nécessité et le sens. Le célibat d'Amiel, ses expériences singulières, ce caractère féminin, vieille fille, qui était le sien et qui s'apparente si bien à la robe ecclésiastique, tout cela nous montre en lui je n'ose dire un clerc manqué, mais un clerc en esprit. Il est vrai que si Amiel eût été catholique et clerc nous n'aurions pas le Journal intime, forme du solitaire examen protestant, œuvre proprement genevoise qui se trouve dépaysée sitôt passé le tunnel de Bellegarde.

*

Il existe cependant des journaux intimes tenus pour eux-mêmes par des hommes de vie spirituelle qui sont prêtres catholiques. Je ne sais pas pourquoi celui de Dupanloup est si peu connu. Son éditeur Branchereau n'en a publié qu'un choix, extrêmement intéressant, et qui fait souhaiter avec ardeur d'en lire un jour l'ensemble. Jusqu'ici ce journal était isolé. Voici que M. Paul-Louis Couchoud vient de publier (toujours dans cet état fragmentaire qui fait corps avec la révélation des journaux intimes) le Journal du Père Hyacinthe jusqu'à son mariage. Dupanloup a une nature spirituelle qui se défend, Loyson a une nature spirituelle qui se défait, les deux journaux mériteraient d'être lus l'un après l'autre comme le document le plus instructif sur la vie professionnelle religieuse.

Dans le *Journal* de Dupanloup, une ou deux flèches de direction indiquent seules le sens où s'est joué chez lui le drame inévitable de la chair. Il n'y a pas lieu d'en dire ici plus qu'il n'en a dit lui-même, et ce que je viens d'écrire est déjà trop. Au contraire, le Père Hyacinthe et ses exécuteurs testamentaires placent la tragédie en pleine lumière et mettent la critique à l'aise.

Cette tragédie est poignante. S'il y a chute, nous ne voyons en cette chute que meurtrissure et non bassesse. Ce Journal fait grand honneur à l'âme de celui qui l'a écrit; il abonde en pages pleines de beauté et de substance spirituelle. S'il était publié dans son entier, il resterait comme un terrible document en faveur du célibat ecclésiastique et contre l'invasion de la femme dans la vie de l'homme consacré à l'Esprit.

Au journal et aux lettres de Loyson sont mêlés par les éditeurs le journal et les lettres de sa femme, et des lettres du P. Gratry, qui était pris dans le même tourbillon, attiré par la

même séductrice de prêtres, et qui, avant le P. Hyacinthe, proposa à Mme Merriman le mariage. Cœur exquis et tête légère, le pauvre Gratry fait maigre figure d'écrivain et d'homme à côté du P. Hyacinthe, et l'Américaine conquérante, au mysticisme pratique, qu'était Mme Merriman, a choisi comme elle devait choisir, entre ces prêtres qu'elle menait par le nez. Le *Journal* ne nous laisse aucun doute : ce n'est pas derrière Bossuet et le fantôme du gallicanisme que e Père Hyacinthe est sorti de l'Eglise, c'est derrière une robe de femme. Il n'a pas jeté le froc aux orties, il l'a laissé dans la forêt des myrtes. L'envoûtement avait commencé bien avant son mariage, alors que celle qu'il devait épouser lui faisait célébrer sa messe sur des reliques d'Abraham Lincoln (un homme deux fois excommunié, note-t-il avec orgueil, comme protestant et comme franc-maçon) et, convertie d'abord au catholicisme par lui, entrée dans la place comme sa fille spirituelle, ayant communié à Rome, retire la moitié de l'hostie de sa bouche, l'envoie par la poste à Paris au Père qui communiera de l'autre moitié. Avec le Christ? Avec elle ? Il faut que le malheureux ne sache plus. Vénus est tout entière à sa proie attachée.

Amiel s'est dérobé à la tragédie, a côtoyé la comédie, (ou bien la tragédie est enfoncée chez lui en des profondeurs où l'on voit mal). Mais un public français, racinien, est placé par la tragédie catholique du P. Hyacinthe dans le pays, sur le terrain qu'il pratique ordinairement, et où rien ne lui échappe de cette lutte entre l'esprit et la chair. Dans un vieux pays catholique, un glaive de diamant défend cette aventure contre l'ironie, la maintient à la température tragique.

Quelques jours avant son mariage, le P. Hyacinthe écrit : « 22 août. — Emilie me disait aujourd'hui : « Cet humble et pur mariage est la plus grande question qui soit dans le monde, à cette heure. »

25. — Le célibat chrétien est un état sublime, angélique et humain tout ensemble, supérieur en un sens au mariage par sa sainteté et sa félicité. Il a droit à une récompense spéciale dans la vie éternelle dont il est une image et même une anticipation ici-bas. J'ai eu ce don de Dieu, j'en ai possédé la douceur et la force ; et je voudrais encore qu'il me fût possible de le conserver jusqu'à la fin de ma vie.

Si donc je me marie maintenant, c'est que je crois devoir cela à ce qui s'est accompli dans nos deux vies : *ce chaste, profond et éternel amour.* »

Il est fâcheux que cette parole d'Emilie n'ait pas été transcrite en américain sur le journal qu'elle tenait en anglais : *the greatest question in the world.* En simple français c'est déjà assez beau... Mais quand on lit ces dernières pages du P. Hyacinthe, quand on repense à l'ensemble du *Journal*, on connaît qu'au fond le sentiment du péché avait toujours manqué à Loyson. Ce Carme déchaussé était entré dans l'Eglise à la suite d'un malentendu. Sa vraie religion était celle de Rousseau. Sa vie sentimentale s'organisa à Auteuil dans ces jardins du couvent de l'Assomption, pleins de présences romantiques, où avait habité Chateaubriand, (les lotisseurs, dans les mains de qui ils sont tombés, vont célébrer à leur façon le centenaire du romantisme en les détruisant). Ses rendez-vous avec Mm Merriman avaient lieu dans une salle de verdure sous des arbres centenaires, qu'il avait baptisée la cathédrale de la nature. Il a tourné le dos à sa cathédrale métropolitaine, il a été pris, séduit, mangé par la cathédrale de la nature comme par une Ève aux larges flancs... Et pas de remords, l'installation à plein dans une vie où il se connaît appelé par une vocation.

L'Eglise paraît avoir eu pour lui beaucoup d'indulgence, il ne tint qu'à lui d'être réintégré plus tard comme prêtre maronite et marié, à la seule condition de souscrire à l'infaillibilité pontificale. L'honneur le contraignait de refuser le marché. Mais l'Église savait qu'il n'était pas dangereux. Au contraire : Mme Merriman semble avoir été mariée à Loyson par une intention spéciale de la Providence, pour montrer à la chétienté ce que serait dans l'Église (et surtout en France !) la femme d'un prêtre. Lorsque l'Empereur et le duc de Bavière demandèrent avec instance au concile de Trente d'autoriser le mariage des prêtres, les évêques répondirent par d'excellents arguments (lisez-les dans Paolo Sarpi) auxquels l'histoire du P. Hyacinthe et de sa femme donne une valeur pittoresque et vivante. Que sont les femmes qui portent la culotte à côté de celles qui eussent porté l'étole ! Amiel sentait aussi qu'elles ne devaient point aider à porter le bâton ni le manteau du philosophe, et c'est la moralité (catholique en somme, le flair anti-

clérical de M. Souday l'a peut-être subodoré), la moralité de *Philine*. Le Père Hyacinthe passa ses dernières années à Genève, où l'Etat lui avait remis les églises catholiques. Comme il parlait admirablement et que les Genevois écouteraient de bonnes conférences les pieds dans l'eau, ces églises étaient pleines. Quand il ne fut plus là, les Vieux-Catholiques n'atteignirent plus qu'à peu près le demi-quart des effectifs de la cultuelle de feu Henri des Houx, et les Romains rentrèrent avec le sourire. Or Amiel et Loyson purent se voir et se connaître à Genève. Aucun ne savait que l'autre écrivait son *Journal*. Nous sommes habitués au vieux dialogue français de Lantaigne et de Bergeret sous l'orme du mail. Quel beau dialogue genevois d'Amiel et de Loyson l'on imagine dans cet oratoire de la nature, sous les peupliers de l'île Rousseau !

ALBERT THIBAUBET

CHRONIQUE MUSICALE

Nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre cette fois du vide et de la monotonie de la vie musicale parisienne : l'approche du printemps et de la grande saison internationale se fait déjà sentir ; nous eûmes plusieurs soirées fort intéressantes, parmi lesquelles le critique se voit même obligé de procéder à une certaine sélection : premières à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, spectacles de Mme Beriza, concerts Straram, etc...

Le Poirier de Misère de M. Delanoy, que nous présenta l'Opéra-Comique, est une œuvre fort intéressante. Nous autres critiques, nous employons généralement ce qualificatif : « intéressant », lorsque nous ne savons que dire d'une œuvre et que nous ne voulons pas trop nous compromettre. Mais cette fois le terme me semble convenir parfaitement à l'opéra du jeune compositeur (M. Delanoy vient de débuter). La valeur, la signification du *Poirier de Misère* réside non dans ce que le compositeur a fait, mais dans ce qu'il a voulu faire, dans ses intentions. On sent dans cet opéra un effort, des recherches qui suscitent notre intérêt et éveillent notre sympathie. Les résultats de cet effort ne sont pas heureux, plutôt curieux dirais-je, mais ils imposent un certain respect. Et si au total l'œuvre m'apparaît, pour parler brutalement — ratée, on a l'impression que l'auteur peut faire et fera certainement mieux.

Il est évident, par exemple, qu'en ce qui concerne l'orchestre l'expérience de M. Delanoy, sinon sa science, — est insuffisante. A part un ou deux épisodes, tels que l'entrée de la Mort, la sonorité orchestrale demeure constamment terne et pâteuse. Lorsque le compositeur recherche la puissance, et cela lui arrive souvent, il n'est que bruyant et confus. Ce qui est bien plus grave cependant, c'est que M. Delanoy paraît dénué d'invention mélodique et thématique ; il ne s'agit pas là d'un manque

d'expérience ou de science, mais d'un don inné qui n'attend pas le nombre des années pour se manifester. Par contre, son langage harmonique est riche et personnel. Et puis, il apporte un grand soin à éviter les banalités, les formules courantes au moyen desquelles la plupart des compositeurs modernes d'opéra cherchent à remplacer l'invention absente. On ne trouve heureusement pas dans son œuvre ces grandes phrases lyriques, mi-wagnériennes et mi-pucciniennes, qui ont déjà traîné partout, mais dont l'effet sur le gros public demeure inmanquable. Et cela me fait bien augurer de l'avenir du jeune compositeur qui, d'autre part, paraît posséder ce qu'on appelle le sens du théâtre, le tempérament dramatique. Il semble que M. Delanoy se sente particulièrement à l'aise dans les moments d'action, lorsqu'ils se passe quelque événement sur la scène, quand les personnages font quelque chose ou simplement s'agitent. Ceci, dans mon esprit, n'est nullement du point de vue musical un éloge, au contraire ; mais pour un compositeur d'opéra, cette disposition spéciale est un gage de succès : quand bien même sa musique n'aurait pas une très haute valeur intrinsèque, elle se sauverait par sa connexion étroite avec l'action. Dans le *Poirier de Misère* (dont le livret est charmant d'ailleurs), il y a plusieurs scènes à effet : à y regarder de près, la musique de ces épisodes, prise à part, en elle-même, est médiocre, mais elle « colle » très bien à l'action, la souligne, exaspère son mouvement, et reçoit en retour, de cette action, une intensité d'expression, une puissance dynamique, que par elle-même elle ne possédait nullement.

Trois semaines plus tard, nous entendîmes aux spectacles de Mme Beriza les *Malheurs d'Orphée* de Darius Milhaud qui paraissent s'inspirer d'une esthétique toute différente. Le musicien et le poète (Armand Lunel) ont cherché, semble-t-il, à éliminer de leur œuvre toute action scénique, et ce faisant, ils se sont engagés (sciemment ou non, là n'est pas la question) dans la bonne voie, à mon avis : Les *Malheurs d'Orphée* se réduisent en somme à un ensemble d'épisodes lyriques. A part le meurtre d'Orphée par les sœurs d'Eurydice à la fin du dernier tableau, il ne se passe rien sur la scène dans cet opéra. Ou, pour parler plus exactement, le compositeur ne nous révèle que les réactions lyriques de ses personnages aux événements qui précèdent chaque

tableau. Tout ce qu'il y a de dramatique dans cette œuvre y acquiert une forme lyrique, et c'est la musique alors qui règne ici en maîtresse. Ne revient-on pas ainsi par un long détour à l'ancienne tradition des airs, des ensembles ? Hypnotisés par l'idée du drame musical, de l'action qui doit être réalisée musicalement, nous perdons de vue que la musique ne peut faire entendre sa voix que lorsqu'il ne se passe rien en scène, lorsque personne n'agit ; nous oublions qu'il n'y a absolument aucun point de contact entre le dynamisme sonore et le dynamisme scénique. Tous les grands compositeurs d'opéra le savaient ou le pressentaient bien, et même Wagner, qui tournait la difficulté au moyen de ses récits.

Les personnages des *Malheurs d'Orphée* ne font rien, pour notre plus grande joie ; toute leur activité, toute leur tension interne se réalisent en musique, et cette musique est si expressive, si intensément émouvante qu'elle remplit de vie cette scène où il ne se passe rien du tout, où l'action s'est pour ainsi dire cristallisée en formules lyriques et plastiques (attitudes et groupes). Le grand don mélodique et thématique de Milhaud se manifeste dans *Orphée* d'une façon particulièrement heureuse. C'est là certainement l'une des meilleures œuvres du théâtre lyrique français, l'une de celles qui dureront. Elle ne se livre pas d'emblée, à cause peut-être de son instrumentation, volontairement âpre et sèche : on dirait que Milhaud a voulu réaliser une sorte de déséquilibre entre les instruments à vent et les instruments à cordes, ceux-ci étant constamment écrasés, pour nous empêcher de saisir du premier coup ce que sa musique contenait de tendresse et de douceur.

Mme Beriza et sa troupe traduisirent cette œuvre si profondément humaine d'une façon correcte, sans plus. L'orchestre fut bon sous l'excellente direction de Golschman. Les décors et les costumes de Jean Hugo me déçurent, je l'avoue. Nul rapport entre ces décors et l'opéra : ils auraient pu tout aussi bien servir pour quelque autre pièce, dont l'action se serait déroulée en Provence. Ce désaccord apparut surtout au second acte, où les jaunes clair et les bleus vert s'imposaient à nos regards sans nécessité aucune, et avec une insistance à la longue agaçante.

L'*Angélique* de Jacques Ibert, dont le succès au Théâtre de

Mme Beriza fut très grand, se rattache à cet art plaisant, léger et sensuel auquel certains voudraient ramener toute la musique française. La matière musicale n'en est pas fort dense ; c'est fait avec peu de chose, mais c'est très bien fait, comme presque tout ce qu'écrit M. Ibert. Au piano, l'œuvre perd beaucoup de son charme, et l'on constate alors sa pauvreté mélodique ; mais sa brillante parure orchestrale lui confère une vie et une grâce piquante qui séduisent l'auditeur le plus enclin à analyser et à vérifier son plaisir, d'autant plus que Mme Beriza et MM. Ducros, Marvini et Moutia jouèrent et chantèrent ce joli opéra-bouffe avec beaucoup d'entrain.

Les autres œuvres nouvelles que nous présenta Mme Beriza ne valent pas la peine qu'on s'y attarde longtemps. L'adaptation scénique d'un épisode du *Wilhelm Meister* de Gœthe nous donna l'occasion d'apprécier dans le rôle de Mignon la voix fraîche, le charme et le tempérament d'une jeune artiste de beaucoup d'avenir, Mlle Manete Radwan ; mais la nécessité de cette transposition ne se faisait nullement sentir. Déclamé, et déclamé fort mal, le texte de Gœthe parut insupportablement faux et ampoulé. L'instrumentation des lieds de Schumann et de quelques fragments de ses œuvres pour piano fut excellemment réalisée par Louis Aubert et Daniel Lazarus. Mais tout ce travail, tous ces efforts n'en demeurèrent pas moins complètement inutiles, et l'auditeur, tout au long de ce spectacle, ne pouvait s'empêcher de se demander : pourquoi ? Question fatale pour une œuvre artistique.

Il serait cruel de ma part d'insister sur l'échec du *Baladin de satin cramoisi* de M. Siohan. Quant au *Fonctionnaire MCMXII*, sorte de mimo-farce ou de mimo-satire de Florent Schmitt, cette petite fantaisie que son vide prétentieux fait paraître interminablement longue, nous prouve une fois de plus que le genre gai, amusant, caricatural, ironique ou grotesque, est aussi difficile à réaliser et exige autant d'invention que tout autre genre.

La direction de l'Opéra a fait un bel effort en montant avec grand soin le *Cavalier à la rose*, de Richard Strauss, œuvre touffue, où voisinent le bon et le mauvais, où la vulgarité consciente et voulue, semble-t-il, atteint à une sorte de grandeur où le mauvais goût joint à l'abondance et à la générosité pro-

duit une impression de vie étonnamment intense et riche, où la virtuosité orchestrale devient presque du génie.

Quelques jours avant, l'Opéra nous avait conviés à l'*Impératrice aux Rochers*, de M. Saint-Georges de Bouhélier, musique de Honegger. Voilà certes une œuvre capable de nous dégoûter complètement du « grand art ». On n'a plus qu'un désir après ce spectacle, c'est de courir entendre *la Belle Hélène* ou, à défaut d'Offenbach, l'*Angélique* d'Ibert.

Les vers mirlitonesques du poète, les costumes chatoyants et les décors opulents de Benois, la déclamation et les attitudes de Mme Ida Rubinstein et de ses camarades, tout cela se tient et tout cela se vaut, avec cette différence qu'Alexandre Benois sait son métier et que cela, jusqu'à un certain point, sauve sa mise en scène, tandis que M. de Bouhélier !... Mais la grande coupable, c'est Mme Rubinstein et son culte de la « Beauté » qui aboutit au faux sublime, à la fausse grandeur, à cette « éloquence » en un mot, à laquelle on voudrait « tordre le cou ». Le musicien seul résista à la contagion et parvint à conserver (le final très conventionnel mis à part), une indépendance relative. Sa nouvelle partition se rattache par certains côtés aux *Horaces* et les admirateurs du *Roi David* en furent fort déçus, ce dont je ne puis que féliciter Honegger. L'œuvre vaut surtout par son orchestre ; le musicien s'y montre en pleine possession d'un style instrumental tout à fait personnel, dont on découvre déjà les éléments dans le *Dit des jeux du Monde*, mais qui atteint maintenant pour la première fois sa pleine expression, style dont toute joliesse, toute suavité, sont bannies, où dominent les cuivres, style souvent dur et massif, aux sonorités tantôt éclatantes et rutilantes, tantôt mystérieusement grondantes.

B. DE SCHLOEZER

CHRONIQUE DES FAITS-DIVERS

I. Les suicides en Russie de 1918 a 1923

En appendice à l'article que reproduisait notre numéro de janvier, j'ai plaisir à communiquer à nos lecteurs cette lettre de M. G. Mequet, dont je le remercie vivement :

Monsieur,

Je lis dans la *N. R. F.* du 1er février une lettre extraite de la *Presse Médicale* de novembre 1926 sur les suicides en Russie.

Le Dr M. M. y signale la régression du nombre des suicides après la révolution et attribue ce fait à une sorte de frénésie dans la lutte contre la misère.

Je me permets de faire à ce sujet quelques observations appuyées sur deux tableaux que j'extrais du *Recueil* des statistiques de l'URSS pour la période 1918-1923 (p. 82).

a) La régression du nombre *total* des suicides fut très sensible à partir de 1914.

Pour Moscou, le total des suicides tomba de 360 en 1913 à 172 en 1916. Pendant la période révolutionnaire il tomba de 127 en 1917 à 64 en 1920 pour se relever en 1921 (année de la famine) à 98 et 220 en 1922.

Pour Pétrograd, de 588 en 1913 il tomba à 267 en 1916 ; puis à 241 en 1917 et 183 en 1920 pour remonter à 183 en 1921 et 286 en 1922.

Voilà, pour le nombre total des suicides, qui confirme à peu près les observations personnelles du Dr M. M.

Pour être plus précis il faut tenir compte du fait que la population des grandes villes a fortement varié pendant cette période. Pétrograd a vu sa population tomber de 2.100.000 à 700.000 habitants.

En se reportant au second tableau qui donne la proportion des suicides par million d'habitants on constate des variations assez différentes.

Pour Moscou la moyenne annuelle en 1914-1916 était 207 ; en 1917, 137 ; en 1920, 125 ; en 1921, 191 ; en 1922, 431.

Pour Pétrograd, en 1914, 211 ; en 1917, 105 ; donc forte diminution, mais la fréquence reprend dès 1919 : 237 ; en 1920, 546 ; en 1921, 568 et en 1922, 877.

b) Les deux tableaux montrent expressément que les *hommes* n'ont pas cessé de se suicider. Mais ce qui est extrêmement curieux c'est que la proportion de femmes parmi les suicidés a augmenté de 30 °/₀ en 1914, à 45 °/₀ en 1920 pour Moscou. A Pétrograd, cette proportion a atteint 42 °/₀ en 1920 et 47 °/₀ en 1921.

c) Il est possible que la misère, au delà de certaines limites, ôte même la force nécessaire au suicide. Néanmoins, dans le cas de la Russie, cette explication seule me semble insuffisante.

Que le nombre total et relatif des suicidés (je m'aperçois que j'ai omis d'indiquer que les statistiques que je cite ne donnent que les cas de suicides avec issue fatale, sans tenir compte des tentatives de suicides) ait diminué, cela ne fait aucun doute ; mais le nombre des suicidables — si je puis hasarder cet adjectif macabre — me paraît avoir considérablement diminué aussi. Les miséreux des grandes villes pendant la guerre étaient pour une bonne partie à l'armée ; d'autres, surtout les femmes et les enfants, trouvaient facilement des salaires assez convenables dans l'industrie de guerre.

Et pendant la guerre civile dira-t-on ? Il y avait encore l'armée — rouge ou blanche — puis beaucoup de petites gens s'enfuirent pour participer au partage des terres. Enfin est-il certain que ces miséreux n'avaient pas alors plus de raisons d'espérer que les gens des classes dépossédées ?

d) Cette remarque du Dr M. M. sur l'influence de la misère vaudrait d'être encore discutée plus à fond. Des statistiques plus détaillées ont permis de constater une forte augmentation dans la proportion de jeunes gens et d'enfants parmi les suicidés. Enfin ce qui est encore plus frappant c'est que les suicides, parmi la population illettrée, étaient comparativement bien moins nombreux.

Agréez mes salutations distinguées.

M. G. Mequet,
5, avenue Ernest Pictet, Genève.

*

L' « Epidémie de Suicides » en Amérique

Plusieurs journaux parisiens ont reproduit cette communication :

UN CLUB CONTRE LE SUICIDE

Baltimore, 2 mars.

Alarmés par l'épidémie de suicide qui sévit actuellement chez les étudiants des Etats-Unis, un club a été organisé à l'Université de Baltimore pour enrayer les progrès de cette contagion. Les treize jeunes gens qui se sont mis à la tête du club se proposent d'étudier les raisons qui ont poussé leurs camarades à mettre fin à leurs jours. Quand ils connaîtront les mobiles de ces actes désespérés, ils trouveront le moyen d'empêcher à l'avenir le retour de semblables crimes.

Souhaitons-le.

*
* *

II. SUR LA « CURIOSITÉ » DES ANIMAUX

Au sujet de la curiosité, j'ai reçu de nombreuses lettres. Les plus sensées, à mon avis, me refusent le droit de me servir de ce terme : *curiosité*, dès qu'il s'agit des animaux.

« La curiosité, nécessitant une intelligence certaine, me semble incompatible avec l'animal tout instinctif... La curiosité animale : de la stupeur... » m'écrit M. Albert Cornet. Et, plus scientifiquement, M. A. L. Palan :

« Ce que nous nommons (il aurait pu dire : « Ce que vous nommez » ; je ne me serais pas froissé) à la légère : *curiosité*, chez l'animal, n'est pas autre chose que la réalisation d'une tendance à condition biologique. Tenter d'expliquer certains gestes animaux par la curiosité, c'est compliquer à tort le problème. Expliquer ces mêmes gestes par la réalisation des tendances inférieures, c'est le simplifier avec raison...

« Que pouvons-nous conclure ? — Que l'on s'aperçoit vite que le problème de la curiosité chez l'animal n'existe pas ; que c'est un pseudo-problème ; que l'animal ne recherche pas ce qu'il imagine et suppose exister (c'est-à-dire qu'il n'imagine rien) ;... que, pour lui, il n'y a pas d'inconnu, mais seulement ou de l'indifférent, ou du non-familier. »

Parfait. Et je m'excuserais d'avoir employé ce mot impropre, si ce n'était pas lui précisément qui m'avait attiré ces réponses.

Ces considérations se trouvent confirmées par quelques exemples que d'autres correspondants me soumettent, et par ce que m'apprend Christy, dans son remarquable livre, *Big game*

and Pigmies, que j'ai plusieurs fois l'occasion de citer au cours de ma relation de voyage en Afrique équatoriale :

Les *goliaths*, ces coléoptères énormes, sont assez nombreux, dans certaines parties de la grande forêt congolaise ; mais ils vivent sur le sommet d'arbres très hauts, et il serait fort difficile de s'emparer d'eux, s'ils n'étaient irrésistiblement attirés par l'insolite. Le chasseur d'insectes qui voyage dans ces contrées n'a qu'à semer devant sa case, sur terrain découvert, de menus objets de toilette ou de ménage, brosses, peignes, couteaux, de préférence des objets clairs et brillants ; les goliaths voleront vers ceux-ci, se poseront sur eux ou près d'eux et il n'y aura plus qu'à se baisser pour les prendre.

Et certes il serait absurde de parler de la *curiosité* des goliaths. Ces insectes sont attirés par des taches de couleur, comme ils le seraient sans doute par des fleurs, dira-t-on. Et je crois aussi, plus simplement encore : comme l'alouette par le traditionnel miroir. Il est à remarquer que cet instinct mène l'animal à sa perte ; et je doute s'il ne rejoint pas cette *fascination* qui précipite l'oiseau dans la béante gueule du serpent. Je doute également si l'on ne pourrait pas voir dans cette fascination un embryon de la curiosité humaine. Mais ceci nous entraînerait trop loin. Remettons à plus tard.

Voici encore ce que me raconte mon ami S. B. :

« Je n'avais pas plus grand plaisir, étant enfant, que d'accompagner dans les bois un certain oiseleur extraordinairement habile. Il fabriquait de petits pièges à rossignols, qu'il appâtait, puis disposait au pied des arbres, sur la mousse, parmi les feuilles mortes. Mais il ne les posait pas simplement. Et, comme je m'étonnais d'abord de le voir faire, autour du piège, quantité de menues simagrées qui me paraissaient parfaitement inutiles : « C'est ça qui attire le rossignol, m'expliqua-t-il ; ça l'intrigue ; et il vient voir ce que c'est. Si bien posé que soit un piège, si je le posais simplement, le rossignol n'y viendrait pas. » Il en prenait beaucoup. »

*
* *

III. Voleurs philanthropes

Varsovie, dimanche.

Au cours d un brillant bal qui eut lieu la nuit dernière, sous le patronage de la Maréchale Pilsudski, femme du premier ministre, une dame, après avoir dansé avec un jeune homme qui venait de lui être présenté, s'aperçut de la disparition de son bracelet de diamants.

Elle essaya de retrouver le jeune homme, mais il avait également disparu. Elle raconta sa mésaventure à un ami qui la mit en relation avec des officiers de la police secrète. Ceux-ci découvrirent que, quelques minutes après la subtilisation du bracelet, deux messieurs avaient quitté la salle et étaient partis dans une luxueuse voiture — si luxueuse que des agents de service à l'extérieur du bâtiment avaient remarqué et retenu son numéro.

Deux heures plus tard, la même voiture fut retrouvée devant la porte d'une belle maison, dans un des quartiers les plus élégants de la ville. Les policiers, pensant avoir affaire à des bandits, se préparaient à pénétrer dans la maison, revolvers en mains, lorsqu'ils remarquèrent, au-dessus de la porte, cette inscription :

SOCIÉTÉ D'ASSISTANCE AUX PAUVRES DE VARSOVIE

A l'intérieur, les policiers virent deux jeunes gens, en tenue de soirée, qui fumaient, tranquillement assis dans des fauteuils.

Il fut bientôt établi que ces Messieurs avaient, tout récemment encore, commis des vols semblables, puis distribué les sommes obtenues par la vente des bijoux volés, entre plusieurs institutions philanthropiques. Des livres de comptabilité, admirablement tenus, furent trouvés, où étaient inscrits toute la série de leurs dons et de leurs vols.

Ces singuliers voleurs, Oldavinski et Bilkowski, tous deux industriels bien connus et fort riches, ont été arrêtés et envoyés dans un asile d'aliénés.

(*Daily Mail*, 10 janvier 1927)
Edition de Paris.

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

AU SOIR D'UN MONDE, lettres de guerre, par *Marc Boasson* (16 avril 1915-27 avril 1918) (Plon).

Marc Boasson avait vingt-huit ans en 1914. Il achevait ses études de philosophie, d'esthétique, d'histoire de l'art. Il est mort en 1918 : la guerre a été le temps de sa maturité, et ses lettres de guerre forment toute son œuvre. Œuvre qui suffit à distinguer son nom, et qui se range haut dans cet ensemble de mémoires et de notes intimes que nous a laissé une génération presque tout entière détruite.

Il n'est pas douteux que Marc Boasson eût été un remarquable écrivain : quelques lignes sur Claudel (p. 46-47), sur Ruysdael (p. 63-64), rapides mais de premier ordre, nous en assurent. Ces indications se rencontrent au début du recueil, elles disparaissent ensuite. La guerre n'admet aucun partage ; elle occupe, envahit bientôt tout le champ de la pensée, et l'intérêt poignant du livre, c'est la confession d'un esprit qui, saisi par un cataclysme, se défend contre la submersion et veut rester esprit.

Si l'on veut connaître l'histoire intellectuelle et morale de la guerre, elle est là : 1914-1915, les idéologies et les enthousiasmes ; 1916, Verdun, la guerre sans phrase ; 1917, amertumes et routines, tout est là, non pas subi ou reflété, mais perçu avec un continuel, un ardent effort de méditation. Ce jeune Français qui médite est en même temps un jeune Juif : sa situation en est rendue plus singulière, il se trouve tout à la fois disposé et contraint à plus de sagacité.

« J'aime connaître, écrit-il, et j'ai horreur du repos de

l'esprit. » Ne nous attendons pourtant pas à rencontrer un intellectuel pur. Nous en sommes loin. Marc Boasson avait autant de force chaleureuse au cœur que de force investigatrice dans l'esprit, il voulait indivisément comprendre à fond et se dévouer à fond.

Comprendre, penser, était alors bien difficile. La manière dont Marc Boasson explore, éprouve les doctrines de l'*Action Française*, dont il se laisse gagner par les sentiments et, semble-t-il, par la croyance, la pratique catholiques, cette demi-conversion, racontée à un témoin auquel rien n'est caché et qu'on voudrait gagner, éclaire des zones intimes dont l'exploration est rare et délicate. Si près d'être conquis, Marc Boasson reste prudent, il surveille et critique son adhésion même. « *Je pense à peu près convenablement*, écrit-il, mais sous l'angle un peu spécial qu'impose à ma vision le moment présent. Il en résulte presque forcément quelque étroitesse, quelque monotonie aussi. L'acte intellectuel, s'insérant dans l'action, prend des allures d'acte de foi... »

1916 : il devient clair que la tragédie excède les ressources intellectuelles ou rituelles dont les hommes sont munis. Formules, liturgies, tout cède, et les esprits deviennent silencieux. Or, voici le beau, le grand moment de la courte existence que nous suivons ici. Marc Boasson résiste et grandit. Il refuse toute distraction, toute résignation même. Le stoïcisme est un refuge qu'il repousse avec une passion, une insistance singulières, rarement égalées. La courte sagesse des chrétiens répugne à son cœur chrétien ; ne dirons-nous pas aussi bien : elle répugne à son cœur juif ? L'adversaire, ici, c'est l'hellénisme ; christianisme et judaïsme sont d'accord contre lui. « Je ne peux pas consentir, écrit énergiquement Marc Boasson, j'aime mieux, quand il s'agirait du pire, désirer. » La guerre, « le plus grand mystère des temps modernes... » : il la conçoit ainsi, comme un problème auquel il faut répondre, et il entretient en lui la souffrance pour entretenir le désir, l'inquiétude, la recherche, le sens aigu du problème. D'une manière presque constante, il pense aux morts, morts d'hier, amis perdus, dont il rappelle avec obstination les vertus et les noms — ce Devoluy, à jamais inconnu, auquel à travers lui on s'intéresse et s'attache, — morts de demain,

soldats enfants qu'il considère, décrit, avec une simple et touchante éloquence. On hésite toujours à faire entrer en jeu, quand il s'agit d'interpréter un être libre et supérieur, les formules trop faciles de la psychologie ethnique. Il se peut pourtant qu'il y ait une caractéristique juive dans cette charité précise, qui s'attache aux êtres et les nomme un par un, qui n'abandonne rien.

Marc Boasson est entré dans la douleur comme dans un champ profond pour y faire moisson. Mais si la moisson des douleurs est lourde, le grain des pensées est léger. « Le plus grand mystère des temps modernes » reste sans réponse. Marc Boasson devine un avenir : vanité de la victoire même ; paix fausse, quels qu'en soient les termes, vaine comme la victoire même, si elle n'est inspirée, soutenue, par quelque révolution chrétienne de l'âme européenne. « Croire, aimer, écrit-il à la fin de 1916, ainsi m'apparaissent, en cette fin d'année dépouillés comme une fin de vie, les deux pôles de notre existence internelle. » Existence internelle, qui laisse aller tout l'extérieur, qui bientôt s'en désintéresse. Marc Boasson ne semble guère compter sur la présente église pour assister l'Europe. « Le Saint Siège, écrit-il, est au dessous de tout... »

Sa méditation puissante ne l'a pas tiré des ténèbres. L'immense fatigue commune le prend. Son esprit est atteint : il en examine, avec une attention cruelle, les affaiblissements. Il se console par le souvenir des voyages qu'il ne fera plus. Il pense, du fond des tranchées, à Florence, à Venise, « belles images dont nous illustrons les parois de notre cachot. » Il se distrait en écrivant les descriptions de ces images, de ces visions dont il semble hanté. Descriptions inégalement réussies ; mais qui donc, en les lisant, oubliera leur signification tragique ? Les inégalités mêmes émeuvent. Nous sommes les confidents d'un esprit qui s'épuise et qui, bien près de disparaître, s'ingénie pour entretenir la compagne qu'il ne veut pas désespérer. Il disparaît enfin, dans ces tragiques batailles d'avril 1918, où toute issue semblait si loin.

DANIEL HALÉVY

*
* *

CONNAISSANCE DE LA MORT, par *Roger Vitrac* (Editions de la N. R. F.).

Il se dégage une grande beauté des phrases qu'aligne M. Roger Vitrac. Son livre est d'une saisissante sonorité et témoigne d'une patiente vigueur. Cependant la monotonie et la gravité adoptées par l'auteur peuvent laisser croire que celui-ci pense les choses dont il parle, les a éprouvées et assimilées. Voici peut-être le lieu de dénoncer le malentendu qui se pose chaque fois qu'un esthétisme — dans le plus vilain sens du mot — envahit les modes et le style d'une époque.

M. Roger Vitrac — et en cela il est très français — excelle à tendre entre l'esprit et le réel le rideau des mots vidés de leur sens et des abstractions. Or toute œuvre viable ne l'a été que parce qu'elle était l'expression d'une expérience, d'une tragédie individuelle, d'un acte.

M. Roger Vitrac — ainsi que les écrivains du groupe surréaliste auquel il appartient et qu'il faut bien considérer puisqu'il se manifeste avec une bruyante insistance[1] — semble, par une sorte d'accent effaré et impérieux, persuadé qu'il participe à une opération d'ordre mystagogique de laquelle il est nécessaire d'écarter le profane enclin à ne pas vouloir voir en cela autre chose que de la littérature. Je ne puis voir cependant dans son livre qu'une œuvre littéraire et ne le saurais juger à un autre point de vue. Les premiers chrétiens, malgré le mystère où on les confinait, ne faisaient pas autre chose, en somme, que de se réunir pour adorer un dieu, chanter des cantiques, dire des prières, bref demeurer soumis aux mêmes catégories qui régissaient le monde mental des adorateurs de Jupiter. Les apparences du secret et de la révolution n'ont jamais remplacé le secret même et la révolution. Ceux-ci sont du domaine de la vie intérieure et personnelle, non du domaine de la stratégie littéraire.

A prendre l'ouvrage de M. Roger Vitrac comme un ouvrage de rhétorique, on pourra louer le talent qui y est déployé et regretter sa superficialité. C'est un tissu solide et qui ne recouvre rien. On aimerait cependant, sous ces juxtapositions ver-

1. Un humoriste m'apprend que M. Vitrac a été exclu de ce groupe par une décision prise en comité secret.

bales, dont le ronronnement solennel imite le rythme et l'accent de certains fameux ouvrages et s'écoule d'une façon si nombreuse et si pleine qu'elle dénote un homme indubitablement né pour l'art d'écrire, trouver un état moral. Il ne s'agit point de demander ce que signifient les mots employés, question facile et interdite. Mais on a le droit de demander des comptes à un auteur et qu'il nous ouvre le journal où se sont inscrites l'émotion, l'occasion spirituelle qui devront animer la phrase. M. Roger Vitrac lui-même ne l'ignore pas, qui écrit : « Les mots peuvent... marquer le pointillé, mais le tracé est dans le cœur. » Je sais que le groupe auquel j'ai fait allusion s'est approprié le monopole exclusif du rêve, de la poésie et de la mort. Hélas ! Que l'on a de mal, pour peu que l'on aime ces trois merveilleuses personnes, à retrouver ici leurs visages !

Avec ses épigraphes émouvantes, l'ouvrage de M. Roger Vitrac ressemble aux livres qui paraissaient il y a juste un siècle. Ce n'est point parce que les compagnons de Pétrus Borel — dont le mieux doué [1] devait devenir un pur assembleur de mots, un ciseleur, un ébéniste, un brillant parleur — buvaient du punch dans des crânes qu'ils avaient la connaissance de la mort. Connaître une chose, ce n'est pas seulement en parler.

JEAN CASSOU

*
* *

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC LEFÈVRE, par *Jacques Boulenger* (Le Divan).

Ce petit livre est pour réjouir les esprits libres. Sans quitter le ton d'un parfait honnête homme, M. Jacques Boulenger y met doucement au point certaines méthodes de critique parlée sur lesquelles, je ne sais pourquoi, on est accoutumé

1. Le lecteur avisé aura reconnu Théophile Gautier. Celui-ci aussi avait commencé sa carrière par une *Comédie de la Mort*, album pittoresque. N'est-ce pas à propos de lui qu'on a inventé l'étrange formule : *l'art pour l'art ?* Formule qui satisfait pleinement les bourgeois, leur donnant à entendre que les artistes, dans leur tour d'ivoire, s'occupent à des jeux de mandarins, nullement dangereux pour la sûreté de l'Etat, et qu'il faut les laisser tranquilles. Ne sera-ce pas à cet aspect « décadent », « art nouveau », wildien des occupations esthétiques que nous allons retourner, sous couleur de révolution ? Est-ce la peine ?

de faire le silence. Il y a de l'air dans cet opuscule, de l'air de bonne compagnie : il fait songer d'une république, hélas imaginaire, où l'on pourrait s'entretenir des choses de l'esprit avec la connaissance, l'entière liberté et la discrétion qui conviennent, d'une république enfin où les « questions économiques », dont parle M. Massis au sujet de Renan, seraient réservées à un autre Ministère. Pourquoi donc M. Lefèvre, soutenant d'un bon cœur une bonne fortune, ne profiterait-il point des conseils que lui suggère indirectement M. Boulenger ? Son travail de vulgarisation est intéressant et somme toute assez utile à ceux dont il expose, avec une fidélité conditionnelle, la pensée. Il ne lui manque qu'un peu d'expérience et de recul, le respect du dialogue véritable et un certain sens des proportions, ou sens comique. En lisant le piquant compte-rendu de M. Boulenger, on remarque une fois de plus qu'en l'absence d'un Molière, rien ne les préservant plus contre le vertige, les hommes prononcent d'eux-mêmes les répliques révélatrices.

A l'occasion de son entretien rétabli, M. Boulenger met également au point la polémique qu'il a eue avec M. Massis, sur le propos de Renan, à la suite de la publication de son interview dans les *Nouvelles Littéraires*, et il cite à l'appui une fort bonne lettre de M. Lasserre. Ce n'est pas la première fois qu'on reproche à M. Massis ce qu'on pourrait appeler sa dialectique, consciente ou inconsciente, des citations. Aussi bien est-ce une entreprise hasardeuse que de vouloir établir indirectement la justesse d'une doctrine par les défaillances de ceux qui n'y croient pas, car enfin on tente terriblement ses adversaires... Il faudrait mener l'analyse sans se préoccuper des idées mises en jeu, ce qui est impossible. Dans le fond, cet amusant débat illustre une fois de plus l'impuissance de l'esprit religieux à faire un usage convenable de la raison *quand il prétend démontrer et non convaincre*, quand le sermonnaire polémiste veut se déguiser en philosophe critique. « Un esprit véritablement intelligent, c'est-à-dire libre, écrit M. Boulenger, ne subit aucun « ascendant », ne se soumet à aucun prestige. » C'est bien le signe de notre époque, où l'on n'échappe au désordre absolu que par le secours d'un ordre factice, qu'il soit nécessaire de rappeler cela. M. Boulenger aurait pu ajouter

qu'un esprit véritablement intelligent, s'il ne peut échapper à quelque prestige, doit du moins le reconnaître pour tel. C'est à abîmer ce vrai courage de l'intelligence que travaillent les écrivains qui nous proposent une philosophie déduite de l'état du savoir au quatrième siècle avant notre ère.

RAMON FERNANDEZ.

*
* *

MÉDITATIONS PROFANES SUR L'ÉTAT DE GRACE, par *Raymond de Mas* (Crès).

« J'ai trop *goûté* Dieu dans mon enfance pieuse pour tolérer d'en être privé sous le prétexte que je ne crois plus en lui. » Ces méditations sur la vie intérieure, un homme d'action les a écrites dans l'espoir que quelques jeunes gens pussent y trouver de nouvelles raisons de « croire à la beauté de leur destin ». Il s'excuse d'employer un langage sacré pour traiter d'un sujet profane, mais comment traduire mieux sa pensée qu'en empruntant son vocabulaire à la religion catholique, incomparable en matière de direction spititurelle ? « Si je ne puis savoir ce qu'est Dieu, je sais du moins que *l'homme passe infiniment l'homme*... j'appelle Etat de Grâce, l'*état d'un homme qui se dépasse*. »

Les occasions de se dépasser, chacun peut les connaître dans ce que l'auteur appelle des communions, dans celles de l'art, dans l'amour (tendresse ou sensualité), dans la pitié, dans l'action, dans les joies d'une intelligence amoureuse de la vie : autant de voies qui conduisent à l'exaltation (en prenant ce mot dans son sens véritable, qui est « élévation »). A chacun de ces acheminements possibles vers la vie spirituelle, M. Raymond de Mas consacre un court chapitre où discrètement, ingénieusement, d'un ton grave et discret qui est celui de la sincérité et de la ferveur, il réunit le meilleur de son expérience et de ses réflexions. Plus d'un esprit qui se décourage à lutter contre ce que les mystiques nomment un état de sécheresse, plus d'une sensibilité qui se cherche encore, trouveront, dans ces méditations d'un aîné, un encouragement fraternel et peut-être quelques directions utiles.

JEAN SCHLUMBERGER.

*
* *

LA POÉSIE

ÉLÉGIES DE LA GUERRE ET DE LA PAIX, par *Maurice de Noisay* (La Cité des Livres).

M. Maurice de Noisay est un des rares poètes qui pourraient être dits « néo-classiques », si l'on n'avait accoutumé d'attacher à ce qualificatif une double idée de pastiche et d'insensibilité. Dans une brève préface, l'auteur des *Elégies de la Guerre et de la Paix*, pour excuse des libertés qu'il prend à l'égard de la prosodie traditionnelle, allègue une opinion de Rémy de Gourmont. Ce dernier ne voyait de rajeunissement possible, pour la métrique (dont les principes mêmes lui paraissaient intangibles) que dans un ajustement des règles prosodiques à la prononciation moderne. Gourmont rejoignait, par un biais, les prosodistes du café-concert ; Maurice de Noisay ne va pas jusque-là, et refuse d'avaler l'*e* muet, sans toutefois se résigner au « françois langue morte » de M. Thérive.

Pour lui, la poésie n'est pas plus un exercice scolaire ou un jeu intellectuel qu'un état de transe ; c'est un divertissement d'amateur. Or nous voyons en plus d'un sport les amateurs prendre le pas sur les professionnels. Je pense que dans quelques lustres, on relira volontiers ce recueil élégiaque où sont marqués en traits légers et précis les plaisirs familiers, les amours heureuses ou malheureuses d'un honnête homme, ses ivresses de combattant, son immense déception de vainqueur et, suprême consolation, les joies de l'amitié qui l'unissait à quelques-uns des plus rares esprits de la génération sacrifiée.

Une des plus belles élégies de M. de Noisay, adressée à Maurice Barrès, « d'une terrasse de Châtelguyon », évoque les visions horribles de la guerre, toute cette douleur qui fut vivante et

> *Qui se fond peu à peu dans la mémoire, tant*
> *l'homme même pour l'homme est songe inconsistant*

puis

> *l'aube trouble de la paix décevante :*
> *Chacun brandit le nom de ses nouveaux amis.*

Encourons ici le ridicule de nous avouer sensible à cette éloquence simple, à cette noblesse aisée, à cette grâce familière

qui font de Maurice de Noisay amoureux, soldat et poète élégiaque, le rival heureux de Léonard.

ROGER ALLARD

*
* *

DOUZE PETITS ÉCRITS, par *Francis Ponge* (Editions de la N. R. F.).

« Il n'y a qu'une expression qui soit la vraie. » Ce n'est pas juste pour les mots. Le mot n'exprime pas la pensée. Il s'y joint. Ce sont deux êtres qui se sont rencontrés, et qui, heureux de s'être trouvés, se disent : toi et moi. Une alliance se forme alors entre les deux, quelquefois. Mais la pensée continue son existence propre, et le mot de même. Ce qu'ils se sont dit et comment ils se sont trouvés, nous ne le savons pas. Ils se sont certainement cherchés pendant longtemps l'un et l'autre. Mais entre eux il y a le silence.

J'aime les douze petits poèmes de Francis Ponge, que le silence unit : le mot balbutie et la pensée s'agite. Ils se fuient et se disent : ce n'est pas toi. Balbutiements encore et retours inquiets. Puis c'est la rencontre, l'heureuse rencontre. Une parole est née dans le monde muet :

Excusez cette apparence de défaut dans nos rapports. Je ne saurai jamais m'expliquer.

Vous est-il impossible de me considérer à chaque rencontre comme un bouffon. Je ris maintenant d'en parler d'une façon si sérieuse, cher Horatio ! Tant pis ! Quelconque de ma part, la parole me garde mieux que le silence. Ma tête de mort paraîtra dupe de son expression. Cela n'arrivait pas à Yorick quand il parlait.

BERNARD GROETHUYSEN

*
* *

FORME DE MON SOUCI, par *Roger Kervyn* (Vromant, Bruxelles).

Ce livre qui nous est offert pour le printemps, et qui vient de Bruxelles, c'est bien agréable. Comme Saint-Amant, l'homme à la bonne santé, chantait le printemps des environs de Paris (« l'herbe sourit à l'air d'un air voluptueux »), ce poète-ci, Roger Kervyn, chante l'avenue Louise où les marronniers battent des mains :

Avril dont les poissons sont des trams chocolat.

Un Bruxellois peut-il seul apprécier cette image ? Prenez-la comme le portrait même de ma ville. Odilon-Jean Périer a bien chanté Bruxelles, ou plutôt une ville quelconque, où le bonheur soit obligatoire. Kervyn, qui a le sens du folklore, propose quelque nouveauté. C'est à prendre. C'est mieux qu'un document. Il dit à la fin, biffant poétiquement le livre :

Il te faut renoncer ici
A la forme trop complexe de ton souci,
A l'anecdote, au petit détail singulier,
A tout ce qui n'est pas essentiel.

Fais une croix
Sur tout cela,
De haut en bas,
De long en large,

La Croix résume ton Souci.

MÉLOT DU DY

***

LE ROMAN

LE VOLEUR D'ENFANTS, par *Jules Supervielle* (Editions de la N. R. F.).

On ne peut aimer ou détester ce livre à moitié. Ou bien on le rejettera comme un jeu étrange et assez vain, ou bien on s'en laissera imprégner et on y goûtera à la fois l'œuvre d'un analyste aigu et d'un inventeur de contes de fées.

Jules Supervielle, poète et avant tout poète, s'est soucié dès son premier récit en prose qui fut l'*Homme de la Pampa* d'échapper au réalisme cher à tout romancier-né. Le moment est peut-être venu pour les critiques soucieux de nomenclature littéraire d'énumérer toutes les trouvailles des conteurs d'après-guerre pour s'évader du réalisme. Les trouvailles spontanées de Louis Aragon dans le *Paysan de Paris ;* celles de Jouhandeau plus tenacement poursuivies ; celles de Delteil dans *Choléra* ou *les Cinq sens ;* celles d'Odilon-Jean Périer ; bien d'autres encore.

Supervielle, dans l'*Homme de la Pampa*, avait juxtaposé des traits réalistes et des traits surréalistes ou poétiques qui juraient parfois d'être mal soudés ensemble. Dans cette suite de l'*Homme de la Pampa* qu'est le *Voleur d'Enfants*, il a au con-

traire réussi, par-dessus une anecdote cocasse, mais après tout plausible dans ses moindres détails, et qui constitue l'état premier de son récit, à construire un récit « second », qui se meut dans un univers tout poétique et qui donne sa véritable valeur à son livre, qui l'imprègne d'émotion et d'inquiétude humaine.

Pour faire jaillir de la vieille terre d'Europe un peu de miracle, Supervielle la rajeunit en la mettant en contact avec un Américain du Sud, Philémon Bigua, colonel et millionnaire. Il utilise l'or américain comme Charles Perrault la baguette des fées ; il peut se vanter d'être le premier auteur d'après-guerre à avoir fait de l'or un usage poétique. C'est avec un naturel parfait que Philémon devient voleur d'enfants, et l'une des plus jolies trouvailles de Supervielle est là : au lieu d'un pauvre qui vole des enfants heureux pour les exploiter, c'est un riche qui vole des enfants malheureux pour leur donner le bonheur. Ce point de départ admis, nous voilà en pleine zone de libre imagination et rien ne nous arrêtera plus. Les raisons psychologiques de ces rapts d'enfants que Supervielle a l'acquit de conscience de nous fournir (Philémon n'a pas de fils et sa femme, la bonne Desposoria est d'une insensibilité charnelle à peu près totale), nous les accueillons avec plaisir, mais nous n'en éprouvons presque pas le besoin, du moins à une première lecture. A la réflexion, nous sommes reconnaissants à Supervielle d'en avoir étayé son récit.

Le Lafcadio Gidien rêve d'un acte gratuit ; le colonel Philémon Bigua nous donne le spectacle d'un amour paternel gratuit, plus complet, plus tourmentant peut-être que l'amour paternel véritable. Le drame éclate quand cette affection s'oriente vers l'inceste. Philémon luttant contre l'entraînement qui le jetterait sur sa fille adoptive ; l'attente passionnée et enfin déçue de la jeune fille ; la rivalité de Philémon et du plus âgé de ses pupilles, tout cela se déroule dans un monde irréel où toutes les souffrances, tous les sentiments sont réels. C'est de quoi surtout il convient de louer Supervielle et c'est ce qui trop souvent fait défaut chez les « irréalistes » : les aventures sont imaginaires, mais elles provoquent chez les personnages qui les subissent des réactions humaines, auxquelles le lecteur peut s'associer de tout cœur et en pleine sympathie.

Ce qui a été dit de la paternité gratuite pourrait se répéter des sentiments filiaux gratuits des enfants groupés par Supervielle dans son livre.

On est un peu déçu par la fin du *Voleur d'Enfants*. Le suicide de Philémon, malgré la jolie mise en scène, ne s'impose pas. Et puis on n'aime guère qu'un conte de fées finisse par une mort.

Pour n'oublier aucun élément de la réussite qu'est ce roman de poète, il faut louer encore l'art avec lequel Supervielle a évoqué son Sud-Américain à Paris, buvant le maté dans un salon Louis XV du square Laborde.

Et pour finir par une critique, notons que le style très pur et plein de trouvailles du poète n'est pas toujours servi par une langue aussi pure. BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

O TOI QUE J'EUSSE AIMÉE, par *Edmond Jaloux* (Plon).

« Je crois, écrit en parlant de lui-même le héros de M. Jaloux, que Jérôme Parseval adore sa femme, mais je crois qu'il y a dans Jérôme Parseval un être antérieur à lui, un être qui continuera quand il sera mort et pour qui Ninette est de peu de prix. C'est ce moi-là qui vous appartient ». Cette dualité de l'existence vécue en fait par un être et de sa destinée la plus réelle — celle qui ne vient pas s'inscrire sur les registres publics de l'expérience humaine — forme le thème essentiel de *O Toi que j'eusse aimée*. Comment ne pas évoquer l'*Evelyn Hope* de Browning.

I claim you still, for my own love sake.
Delayed it may be for more lives yet...
But the time will come — at last it will...

Il faut bien reconnaître cependant que la tonalité générale du roman n'est point du tout celle du poème, et ceci tient pour une bonne part au clavier social particulier qu'a choisi cette fois encore M. Jaloux pour l'harmonisation des mélodies intérieures qui l'obsèdent. Clavier mondain et assez inutilement cosmopolite. Etait-il vraiment indispensable que l'amante idéale de Jérôme fût la femme d'un diplomate yougo-slave ? n'est-ce pas

là un procédé assez facile et arbitraire — visiblement destiné à mettre de l'espace autour d'un personnage, mais qui n'a malgré tout que la valeur d'un simple vibrato. Ce n'est pas le seul artifice du roman. « Cela vous étonne, dit Irène Rezzovitch à Jérôme Parseval, que je cite Shelley ? Je pourrais aussi bien vous dire des vers de Balmont ou de Biély, de Swinburne ou de T. S. Eliot, de Gœthe ou de Rainer Maria Rilke. » Et bien, c'est regrettable — ou du moins cette science poétique ainsi affichée ne saurait suffire à nous convaincre de la supériorité spirituelle d'Irène Rezzovitch. Et pourtant ces quelques lignes sont bien placées là *pour* nous donner la *notion* qu'Irène est un être supérieur ; elles sont destinées à tenir lieu du long dialogue sinueux qui seul pourrait nous communiquer le *sentiment* de cette qualité d'âme.

Et cependant il ne faudrait pas être injuste : le niveau spirituel où ce livre se déroule est selon toute apparence le plus haut qu'ait atteint le roman contemporain. Lorsque Jérôme Parseval écrit que c'est l'univers qui passe à travers lui comme à travers un filtre et qu'il lui reste quelque chose de tout ce qui est, lorsqu'il forge pour désigner un sentiment « chaque jour plus nécessaire à sa vie », le mot de cosmophilie, il nous livre, me semble-t-il, ce qu'il y a de plus précieux, ce qu'il y a d'unique dans la personnalité même de l'auteur : la conscience palpitante d'une relation authentique, directe avec le principe à la fois universel et secret des choses. Conscience non point globale et si j'ose dire oratoire comme chez nos romantiques, mais délicate et pudique. Et c'est ce sentiment tout ensemble métaphysique et nuancé qui communique aux récents livres de M. Jaloux une résonance insolite, qui les enrichit d'une dimension purement spirituelle. Ce qu'il y a de pathétique dans sa destinée littéraire c'est que par une sorte de malencontreuse gratitude il ne parvient pas à briser tout à fait les liens qui l'unissent aux grands artistes dont il a reçu l'enseignement : il faut sans cesse qu'il les cite, qu'il les suscite en nous ; il ne peut se résoudre à fermer les portes de communication — d'où, dans ses livres, un va-et-vient d'ombres qui fatigue, qui impatiente parfois injustement. Et il y a encore ceci, je crois, que M. Jaloux ne réussit pas non plus tout à fait à couper les ponts avec son propre passé littéraire ; un certain souci du décor, de

l'ornement, du bibelot, qu'on remarquait dans les livres un peu minces de ses débuts, vient à mon sens déparer en les « mondanisant » les œuvres profondément mûries de sa maturité. J'attends quant à moi avec une impatience non lassée le roman dense, profond, dépouillé de toutes les chamarrures que le cosmopolitisme livre à bon compte au littérateur — le roman grave et sobrement lyrique que M. Jaloux a si souvent déjà failli nous donner, qu'il mérite et se doit d'écrire et que nous placerons sur nos rayons quelque part entre *Nils Lyhne* et *Tonio Kröger*, entre Dimitri Roudine et les grandes nouvelles de Tchekhov.

GABRIEL MARCEL

*
* *

HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE RATON, FILLE DE JOIE, par *Fernand Fleuret* (Editions de la N. R. F.).

On trouve tout dans les recueils de nouvelles à la main. L'un d'eux, du XVIIIe siècle, a livré à M. Fleuret la curieuse destinée que voici :

> L'aventure de la femme de chambre du duc d'Aiguillon est l'épisode qui orne aujourd'hui la scène. Cette soubrette, que l'on dit extrêmement jolie, pressée vivement par ce seigneur de l'aider dans ses besoins amoureux, y a consenti enfin, après accord mis dans le marché pour clause principale que dix pistoles seroient le prix de la répétition de chaque faveur et qu'il donneroit cent pistoles de droit d'*entrage*. Les conditions ont été remplies assez exactement jusqu'à ce que la fille ayant fait une somme de cinq mille livres, elle l'a crue suffisante pour se faire un établissement, et s'est retirée dans un couvent, dans le dessein de se faire religieuse. Mais l'abbesse, ne trouvant pas la dot complète, a renvoyé la prétendante pour achever de la gagner. La duchesse d'Aiguillon, qui n'étoit pas au fait, l'a reprise, et le duc, qui sans doute étoit détaché de la soubrette, n'ayant pas voulu continuer à perfectionner l'œuvre pie, a procuré à cette sainte fille quelques seigneurs de ses amys qui ont eu bientôt achevé la dot qu'on peut bien dire qu'elle a gagnée à la sueur de son front. Cette aventure, qui a percé par la discrétion des amys du duc d'Aiguillon, a procuré à cette fille tout Paris à la prise d'habit, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que Mme la duchesse, qui l'aimoit beaucoup et qui n'a pas su à quel jeu elle avoit gagné cet argent, a fait les honneurs de la cérémonie et lui a donné une pension.

Voltaire en eût fait un conte. M. Fleuret n'en fait point un roman, mais une histoire. Il ne dispose pas ses personnages autour de la camériste Raton ; il nous montre la transformation qu'elle impose aux milieux qu'elle traverse. Il y a du théâtre dans l'*Histoire de la Bienheureuse Raton*, du théâtre qui serait libéré de cette grossièreté, de cette absence de nuances

qu'implique la scène ; et cette impression est rendue très vive par les dons mêmes de M. Fleuret, qui sont avant tout d'ordre optique. Son style, l'un des plus sûrs qui soient aujourd'hui, excelle à habiller les ombres chinoises qu'il fait surgir avec une rare adresse, et à donner à presque tous les tableaux de ses livres ce caractère de dessins de la Renaissance qui n'étaient pas la moindre séduction des *Derniers Plaisirs*. Depuis l'abbé Lapin faisant virevolter sur son genou sa guitare jusqu'à la nourrice de Raton, tuée par la prise de voile, qui reste suspendue par ses mains serrées aux barreaux de la grille, une mèche blanche dressée dans le courant d'air, de Fragonard à Goya, ce livre ne cesse de chercher — et de trouver — sa vérité dans des évocations rapides d'une remarquable précision. Mais ce n'est là que l'un des moyens du talent de M. Fleuret. D'où vient donc sa saveur bizarre ? On a parlé de sacrilège ; c'est vraiment simplifier la recherche à l'excès. Dans ce récit où il n'est pas un seul instant question d'amour, on dirait que l'auteur a voulu à plusieurs reprises, donner à la sensualité la *qualité* qui lui manque, ou plutôt qu'il s'y est trouvé obligé (dans l'épisode du cardinal de Bernis, notamment). Que la façon dont il tente d'y parvenir s'accorde mal avec le respect porté d'ordinaire aux choses saintes, on n'en saurait douter. Mais elle nous donne la clef de ce livre tour à tour émouvant et narquois. *Raton*, malgré ses baladins joueurs de guitare, ses prostituées souriantes et ses laquais farauds, est un récit amer, une comédie sinistre et sans espoir ; il n'est aucun de ses personnages dont une destinée tragique ou bouffonne ne fasse un pantin. Ceux que l'auteur pare de tous ses soins sont ceux qui sont voués au mépris du monde. Il aimerait d'ouvrir le ciel à l'abbé Lapin, qui fut érudit, ivrogne et bon, et à la candide Raton, qui y retrouveraient les pêcheurs de Tibériade et les femmes de Galilée. L'abbé leur parlerait avec art ; et nous comprendrions à l'entendre, que son charme si singulier vient, comme celui des ouvrages de M. Fleuret, de l'épanouissement (assez rare en vérité), de qualités et de goûts classiques en une anarchie profonde.

ANDRÉ MALRAUX

*
* *

AVEC LA NUIT, par *Paul Desmeth* (Éditions « Un coup de dés... »).

On peut dire des contes de M. Paul Desmeth, qu'ils ont toutes les qualités d'une construction parfaite, l'équilibre, la nécessité, l'élégance, et en plus cet aspect de petitesse, de resserrement, qui est la coquetterie de la grandeur.

Plutôt que de véritables contes, les chapitres de ce petit livre forment une suite de compositions en prose, dont les sujets n'apparaissent pas immédiatement, mais peu à peu se dégagent à la lecture, comme si chaque phrase, chaque mot, faisaient tomber un morceau du voile qui semble les recouvrir. Les sujets sont purement arbitraires, construits à la manière d'un tableau cubiste, ou rappelant ailleurs d'anciennes gravures en taille douce, plans de villes ou descriptions de jardins ; l'auteur s'est chargé de les définir : « une action inventée », à quoi il ajoute « une forme suffisamment adéquate à une atmosphère créatrice pour pouvoir la suggérer. »

Ces compositions pourraient être aussi des sortes de rites, des rites plastiques, si l'on peut dire. Leur sens dégagé, elles conduisent lentement, sûrement, à une connaissance poétique, à une révélation qui, dans les meilleurs de ces morceaux, semble tenir du miracle. On croirait à l'œuvre d'un pur cérébral, si, au fond de cette architecture, derrière ce travail serré de mots, ne transparaissait l'âme d'un homme, sensible aux lignes d'une géométrie où son art a su mettre la magie de l'imprévu.

Le style de ces contes est remarquable. « Que quelques-uns aient au moins la qualité de l'impersonnalité ! » s'écrie l'auteur. Cette qualité est ici pleine et frappante. Chaque trait de la phrase est marqué d'une plume ferme, avec une encre du plus beau noir. Les mots les plus simples étincellent dans leur enchâssement obscur. La couleur, rare, a des retentissements efficaces. Et cette perfection se dissimule sous un léger rideau de brume, comme ces villes du Nord que M. Desmeth affectionne et où l'on sent qu'il se situe lui-même au centre de son art.

FRANZ HELLENS

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

CHRONIQUE ALLEMANDE : ESSAIS ET ÉTUDES.

La tradition que le Français reçoit dans son berceau est si étroitement liée en ses parties, lui-même fait si bien corps avec elle, qu'il peut aller jusqu'à la tombe sans grande perplexité. Commandés par une norme, ses actes lui paraissent nécessaires. Exception faite pour les bouleversements de l'histoire, où jusque chez l'homme moyen tout est remis en question — aux exigences de la tradition s'oppose alors l'exigence des révolutions — exception aussi pour l'individu d'élite dont le problème consiste à insérer son don unique dans une architecture qui a du style en même temps que de la vitalité. Tandis que l'Allemand, héritant également d'une tradition, mais qui est moins contraignante, qui garde aux choses et aux êtres leur caractère problématique, demeure hésitant entre des possibilités extrêmes. Il ne s'abandonne ni à ce qui se fait, ni à ce qui se sent ; pour orienter son activité il commence par se constituer une idéologie. Et il en est ainsi non seulement dans les grandes crises publiques — c'est précisément avec l'élaboration d'idéologies qu'a commencé la révolution allemande dont les événements de 1918 n'étaient que l'annonce — mais encore dans la plupart des manifestations de la vie normale.

Le curieux est qu'aujourd'hui il reste de moins en moins d'idées toutes faites auxquelles les Allemands consentent. D'ensemble ils remettent en question les formes à donner à leur existence. C'est naturellement à la littérature philosophique, que revient la part capitale du changement. Pourtant les lettres pures y sont intéressées aussi. La constatation que l'on s'y attache au fond plus qu'à la forme était en gros exacte dans un pays qui a jusqu'ici produit peu de stylistes : Gœthe, Nietzsche, Stefan George, pour ne citer que les grands. Or, il semble que désormais le problème « fond et forme » s'y pose autrement. Il tend à s'établir un style allemand moins hésitant plus plastique, plus un, et en même temps mieux différencié. D'une part, l'on voit croître le nombre des écrivains pour lesquels l'œuvre de création, roman, drame, poème, ne consiste

plus tant à apporter des idées à l'état naissant, d'abondantes excitations à penser, qu'à élaborer la forme naguère réclamée par Georg von Lukacs, créatrice elle aussi, et réengendrant l'âme. D'autre part, il se lève une pléiade d'essayistes qui, distinguant entre « le poète et le penseur » que l'on avait accoutumé de nommer d'une haleine, renoncent à mettre la « poésie » au service des idées. Une prose sans fiction leur paraît seule digne de graves recherches. Sans fiction, mais non sans art. Ils visent à cette sorte de perfection où atteint Valéry lorsqu'il fait se rejoindre mathématique et beauté ; la note est autre, sans doute, et les essais de Gundolf ou de Bertram font souvenir de la lignée qui remonte de Stefan George à Nietzsche et à Gœthe. C'est un réapprofondissement de l'Allemagne intellectuelle qui s'opère, une recomposition de l'être écartelé par la guerre et qui s'efforce vers un ordre sévère.

Il n'y a là d'ailleurs qu'un des aspects de la renaissance spirituelle qui doit préparer de nouveaux départs. Le mouvement de reconstruction des uns continue de s'accompagner du mouvement de révolution des autres. Et entre constructeurs et révolutionnaires s'insinuent les partisans de l'adaptation, les empiriques dont l'effort, s'il ne rencontrait des contre-pesées, aboutirait à une restauration. Sans doute ceux qui réinstallent la maison avec des moyens de fortune permettent-ils à la masse d'attendre — c'est le mot d'ordre — mais d'eux il y a moins que de ceux qui déblaient, et de ceux qui réédifient sur les fondations mises à nu, à espérer la montée d'une culture aux lignes assez amples pour que s'y sente à l'aise l'homme en même temps que l'Allemand. Celle-ci est préparée par les Mann, les Sternheim, aussi bien que par les prophètes d'une civilisation intellectuelle à la Stefan George. L'action des aristocrates de l'esprit, qui choisissent des valeurs tenant à la personne, rejoint, malgré l'apparente divergence, celle des révolutionnaires, insurgés contre une civilisation industrielle qui poussait à la production en série de choses, et de masses humaines assimilées aux choses.

C'est en 1920, lors de sa publication, qu'il eût fallu connaître le *Berlin oder Juste-Milieu* de Sternheim que Marc-Henry vient de traduire (Kra). Mise à part leur apocalyptique véhémence, qui vient des circonstances, et du tempérament de l'au-

teur, ces critiques d'un Berlinois au Berlin wilhelminien portent sur des points sensibles. Avènement d'une bourgeoisie où parvenus et prolétaires se rejoignaient dans la médiocrité, résorption de l'individu dans la masse, oubli de la qualité et hypnose du nombre, étouffement de l'âme par l'automatisme, autant d'accusations qui ont été portées par des Allemands, et quelques-unes même par l'industriel Rathenau. Tares d'une époque qui ne détruisaient pas le fond national ; mais elles compromettaient son avenir, elles sont encore agissantes, et les meilleurs patriotes sont ceux qui ne niant pas l'accident cherchent à en dégager les valeurs permanentes.

Dès avant-guerre des philosophes étaient, sans bruit, occupés à desserrer les nœuds de la pensée officielle. Dans son *Introduction à la pensée philosophique allemande depuis Nietzsche* (Stock), Bernard Groethuysen a finement ramené à l'essentiel leur évolution. A travers Nietzsche, Dilthey, Simmel et Husserl, la notion de valeur reparaît en réaction contre les méthodes qui écrasaient l'esprit sous la multiplicité du concret ; et cette valeur s'incarne dans le moi ; c'est l'expérience individuelle et changeante qui fait le philosophe, non une vue impersonnelle et immuable du monde ; après la métaphysique, étrangère aux faits, on voit renier la philosophie qui s'était substituée à elle pour imposer le règne des « Tatsachen », des faits ; Husserl a redécouvert que la pensée elle aussi est un fait, et sous le nom de phénoménologie consacré son droit à une existence propre ; l'asservissement qu'historisme et superstition du savoir prétendaient lui imposer, cesse. D'étape en étape la personne retrouve son autonomie, l'esprit, sa liberté ; la pensée, échappant au dogme, tâche à comprendre, reprend le « caractère de mouvement » auquel tenait Simmel. Et tout cela s'est préparé dans l'Allemagne de Guillaume II dont le tour d'horizon était virtuellement dépassé au moment même où il semblait le plus durement se fermer.

Depuis il a fallu les *Popularphilosophen* dont le public allemand est friand pour mettre en circulation les notions reconquises de mouvement, d'autonomie, de valeur, Max Scheler s'y attache. Il nous intéresse moins peut-être par de grosses dissertations comme *Vom Umsturz der Werte* ou *Vom Ewigen im Menschen* (Verlag der Neue Geist) écrites de 1912 à 1920, que

par de brefs essais qui représentent un état récent de sa philosophie, et d'une philosophie qui, sans être extrêmement personnelle, à cause de cela peut-être, paraît significative. N'en signalons qu'un aspect : le concept de *Kultur* y est sacrifié à celui de *Bildung ;* la personne y est mise au centre et la *Bildung* doit assurer la qualité de son accent. Cela fait songer à la conception de l'honnête homme, et marque un détachement des idoles ; derrière elles réapparaît un Dieu, ou au moins voit-on l'homme redressé par le sens du divin qui est en lui. Grautoff dans *Das gegenwärtige Frankreich* (Meyer) apporte des matériaux sur la vie universitaire, littéraire, artistique, politique. La *Französische Literatur der Gegenwart* (*Dioskuren Verlag*). de Forst-Battaglia, et *Das literarische Frankreich von heute (Ullstein*), de Frantz Clément, sont des études détaillées de la littérature française depuis 1870. Entreprises par des auteurs qui ne sont pas des Allemands, ni non plus des intellectuels « neutres », rien n'y gêne la dualité de sympathie. La seconde est à bon escient dédiée à Madame Mayrisch de Saint-Hubert dont les futurs historiens auront à dire avec quel doigté elle a renoué des relations entre les dirigeants de France et d'Allemagne.

Du côté français, la thèse de doctorat de Mlle Geneviève Bianquis : *La poésie autrichienne de Hofmannsthal à Rilke* (Presses universitaires). Sur l'un et l'autre de ces poètes nous ne possédions pas d'étude aussi poussée. La probité intellectuelle d'une telle méthode, qui fait honneur à l'Université, n'exige peut-être pas que l'énumération des motifs et des images d'un poète prenne un caractère exhaustif. Mlle Bianquis n'en sait pas moins dessiner les ensembles et faire deviner la mélodie d'un lyrisme qu'elle a mis toute sa distinction de sensibilité et d'intelligence à étudier. *Divinité de Frédéric Nietzsche* (Editions du Siècle) d'un autre universitaire, Amance, répond à une conception différente. Il ne s'agit pas d'étudier Nietzsche scientifiquement, mais de communier avec lui — ou plutôt en lui comme l'annonce le sous-titre : « Germe d'une religion d'Europe ».

La *Philosophie de Hermann Keyserling* (Rieder) a trouvé en M. Maurice Boucher un interprète dont la sympathie est entière. Une pensée touffue et prolifère se trouve là examinée

avec pénétration et ses éléments apparaissent dans un ordre rigoureux. C'est comme une somme des idées à la mode en Allemagne. A cause de cela justement on eût aimé que M. Boucher marquât les rapports de cette « philosophie » avec les besoins de l'esprit allemand en train de se renouveler. Elle fût sans doute alors apparue moins originale quant aux idées, qui de Rathenau à Spengler et Scheler ont été ressassées. L'espèce de charme qu'elles prennent chez Keyserling tient à la personnalité même de celui qui se veut un « mage ». Sa débordante vitalité donne à l'éclectisme allemand contemporain un mouvement, un pittoresque qui ne sont pas encore de la profondeur. En se refusant à la discussion, Keyserling évite que l'on brise son élan. Peut-être pourtant ne serait-il pas indifférent de savoir exactement d'où vient cet élan, où il conduit. Une critique froidement exercée découvrirait qu'au fond il s'agit d'une politique des réalités, se distinguant de la *Realpolitik* d'avant-guerre en ce qu'elle tient compte aussi d'une réalité spirituelle. Son point d'application a changé, mais son inspiration n'est-elle pas toujours l'esprit de soumission à des faits, quelle que soit leur nature, d'adaptation aux circonstances, quel que soit leur visage changeant ? Cette idéologie a son utilité, surtout pour l'Allemagne. Mais celle qui aiderait à recomposer l'Europe par le dedans devrait laisser moins de place à l'empirisme et garder une qualité plus purement intellectuelle. Ce n'est pas assez de se fier, sans discrimination, aux poussées vitales pour refaire la vie. Si l'on fait appel au sentiment, dans cet ordre il y a une hiérarchie et une noblesse ancienne dont il serait imprudent de se défaire ; elle est encore la seule capable de commander au pouvoir montant de l'Économique, et à celui, que l'on dit trop vite décadent, de la Politique. La traduction du *Monde qui naît* par C. Sénéchal (Stock) permettra au public de pratiquer au moins un sondage dans l'œuvre même de Keyserling.

Parmi les traductions, chez Reiss, une belle édition de Victor Hugo que l'on remet à la mode dans la République allemande. Souhaitons que le mouvement à résonance idéaliste, d'un idéalisme n'écartant rien des réalités, les soumettant seulement à un ordre dont le principe est en nous, qui reprend enfin en France, rejoigne celui de nos voisins. C'est en creusant comme des pionniers chacun sa galerie, que Français et Allemands se

rapprocheront vraiment. « Civilisation » et « germanisme », culture méditerranéenne et culture nordique, ne sont après tout que des concrétions que le temps dissout, des efflorescences dont il modifie la structure ; il faut bien parler de leurs différences, mais pour les réduire à l'harmonie plus que pour perpétuer l'esprit soupçonneux ; en portant la lumière dans les profondeurs, l'unité du tuf se révèle ; esprit « latin », esprit « germanique » — expressions fugitives d'un visage sous lequel il y a l'esprit tout court ; seule importe la vie que diversement il anime.

Au rebrassage d'éléments tirés du fond européen concourent une foule d'articles dans la *Neue Rundschau*, la *Weltbühne*, le *Tagebuch*. Otto Flake a réuni dans *Zum Guten Europäer* quelques-unes de ses chroniques, qui toutes pourraient porter ce titre. Willy Haas, plein de feu et d'humour, a dit dans *Das Spiel mit dem Feuer* (Schmiede) quelques fortes paroles sur la nécessité de concevoir les rapprochements de la paix comme une guerre encore, une lutte contre la médiocrité, une conquête de biens supérieurs.

Ce serait aussi le lieu de parler de la *Pariser Rechenschaft* (Fischer) où Thomas Mann rend compte de sa réception à Paris. Comme Gœthe donnant de l'importance au détail par l'incidence sous laquelle il l'accueillait, l'auteur mis au centre relate ses rencontres, sans conclusions ; aux lecteurs de là-bas et d'ici d'examiner les réactions du voyageur ; elles sont d'une sympathie assez dégagée, d'un esprit assez avisé, pour ne pas prêter aux mêmes malentendus que les effusions de Fritz von Unruh. Sympathie, c'est aussi la note du *Frankreich und wir (der Neue Geist)* d'Erwin Rieger. On souhaiterait entre étrangers beaucoup d'approches à la manière de ce discret et fin Viennois.

En histoire de la littérature allemande, Friedrich Burschell dans son *Jean Paul* (Deutsche Verlagsanstalt), comme Oskar Loerke dans un chapitre de ses *Zeitgenossen aus vielen Zeiten* (S. Fischer), aide à démêler quelques-uns des traits d'une personnalité attachante à cause de l'enchevêtrement de mille choses hétérogènes et inégales. Dans les *Gespräche mit Heine* (Rütten et Lœning) M. Houben a rassemblé les témoignages de contemporains qui avaient approché le poète. De Richard

Lewinsohn (Morus) *Die Umschichtung der europäischen Vermögen* (S. Fischer), une étude sur la distribution des fortunes en Europe au bouleversement de laquelle nous assistons sans en tout comprendre. D'Emil Ludwig, *Wilhelm II* (Rowohlt, traduction annoncée chez Kra) et *Bismarck*. On sait sur quelle pente engagent les biographies romancées.

FÉLIX BERTAUX

*
* *

LE THÉATRE

LE MAITRE DE SON CŒUR, à l'Odéon.

L'Odéon a repris le *Maître de son cœur* de Paul Raynal, créé en 1920 et dont Jean Schlumberger avait dit ici à cette époque le succès et la valeur exceptionnelle. La reprise les a confirmés, fortifiés, élargis. Elle a permis de se rendre compte que ce drame était sans doute l'unique drame d'amour du théâtre contemporain. Les amants de Porto-Riche, de Bataille sont de purs sexuels quand ils ne sont pas des érotomanes. Ici le cœur, l'esprit, l'être tout entier sont cernés par l'amour. C'est à la fois Vénus tout entière à sa proie attachée, l'espagnolisme des héros stendhaliens, la belle flamme pure des amants passionnés de Balzac.

En même temps que l'amour, Raynal a ramené sur la scène la volonté, la volonté de puissance, volonté de lutte et de victoire. Ses héros ne sont jamais des défaitistes d'eux-même comme dans presque tout le théâtre d'hier et d'aujourd'hui. Les deux protagonistes qu'il affronte ici se refusent à subir leur destinée, ils veulent la forger eux-mêmes. Suivre bassement un instinct les révolte, quelle que soit la force de cet instinct : ils luttent contre lui avec des alternatives ; la grande bataille entre les sexes, le duel entre l'amour et l'amitié se livre sous nos yeux et si le destin est le plus fort, du moins le « maître de son cœur » lui a-t-il jusqu'au bout résisté.

On admire qu'une telle réalisation ait été l'œuvre d'un dramaturge de vingt-quatre ans et que pareille maîtrise ait su garder la fraîcheur, la grâce et comme le duvet d'une fin d'adolescence.

BENJAMIN CRÉMIEUX

NOTULES

La Vie d'Hoffmann, par *Jean Mistler* (N. R. F.).

Un bref prélude crée l'atmosphère ; puis commence le récit alerte, relevé d'épigrammes et de sympathie. Jean Mistler retrace l'adolescence musicale d'Hoffmann, ses années errantes, la genèse du monde fantastique dans cette tête qui connut toutes les ivresses, l'amour qui décida de sa vocation littéraire, l'évasion finale dans l'univers enchanté du rêve manichéen, des correspondances, des dédoublements. Mieux qu'une biographie romancée, cette évocation documentée nous rend, avec Hoffmann vivant, un visage de l'Allemagne romantique.

*

Marcel Schwob et son temps, par *Pierre Champion* (Grasset).

A une mémoire vénérée Pierre Champion dédie le plus amical monument, une vie véridique de l'auteur des *Vies imaginaires*. Son livre ajoute une étude critique sur l'artiste, l'érudit et le poète à une biographie de l'enfant précoce, du brillant adolescent, de l'homme atrocement frappé dans sa chair. A l'aide de nombreux inédits, Pierre Champion laisse parler Marcel Schwob et ceux qui, de Claudel à Stevenson, de Daudet à Meredith, comprirent sa noblesse. Il joint à ces hauts témoignages celui d'une douloureuse ferveur.

*

Veuillot, Maurras et les éternels libéraux, par *Hector Talvart* (Rupella).

Son titre paradoxal, Hector Talvart le justifie par une pénétrante analyse du « réalisme effectif » qui, malgré leurs dissemblances, a dressé contre les deux maitres un même ennemi : le libéral aux pas feutrés. Ce pamphlet à trois personnages sera goûté par tous ceux qui voient dans la seconde bataille de l'Oronte une offensive de l'impérialiste « prière et poésie » contre l'indépendante « musique intérieure ».

*

Amok, par *Stefan Zweig* (trad. A. Hella et O. Bournac ; Stock).

Hallucinant monologue d'un Européen atteint de la folie malaise ou *amok*, troublante confession d'une inconnue amoureusement envoûtée, somptueuse légende du mystique dénûment qui passe la gloire et la justice et la sagesse, ces trois nouvelles, préfacées par Romain Rolland, forment une remarquable anthologie. Elles attestent l'art double de Stefan Zweig, peintre ardent des délires d'une sensualité cérébrale, harmonieux interprète de l'esprit weimarien.

Le Fléau du Savoir, par *André Billy* et *Moïse Twersky* (Plon).

Un roman, réaliste, bourré d'observations savoureuses, fidèle à l'origine épique du genre, premier tome de l'odyssée d'un juif ukrainien chassé à travers l'Europe par le fléau du savoir. Mais ce Ménaché Foïgel ne symbolise-t-il pas l'exode d'une race ? et Jéhovah n'a-t-il pas dispersé son peuple pour lui assurer les bienfaits d'une civilisation où le dogme égalitaire favorisera les plus malins ? Le livre de Billy et Twersky est une jolie partie de cache-cache entre les personnages et les idées.

*

La Semaine Sainte à Séville, par *Jérôme et Jean Tharaud* (Plon).

La Semana Mayor, l'hôpital de la Caritad, le gril de l'Escurial : on devine ce qu'en ces trois décors les Tharaud surent faire tenir de légendes refoulées et de réalisme baroque. Mais ils nous invitent encore à les suivre en leur voluptueux refuge moresque et dans la solitude où rêvent les Christs de Montañez, à trouver le secret de Don Juan dans les roses de M. de Mañara. Là, nos guides devenus acteurs, leur Je répond au Moi de Barrès.

*

Poussière de soleils, par *Raymond Roussel* (Lemerre).

Ces cinq actes, voyons-y plutôt un monologue encyclopédique imperturbablement objectivé en vingt-quatre tableaux colorés. Comme d'habitude chez Raymond Roussel, toute la fantaisie est dans la pensée, rigoureusement vêtue d'un style implacablement impeccable, qui ne livre point les clefs du trésor magique. Si, pourtant ! A l'avant-dernière page : « Ne s'impose-t-elle pas, cette poussière de soleils, plutôt que telle étoile, telle constellation ? » Tout art poétique est un aveu.

*

La suite dans les idées, par *Drieu la Rochelle* (Sans Pareil).

La suite dans les idées pour Drieu sera la fidélité au désir d'être un homme, j'entends une abstraction charnelle. Film d'une jeunesse désespérée qui se voulait à la fois enfantine et adulte, cette suite de contes, de paraboles, de poèmes reflète les efforts de Drieu pour se réaliser dans la guerre ou la sainteté, la révolte ou l'amour. Ce vibrant recueil est un baromètre aux brusques oscillations, un thermomètre aussi qui — force ou faiblesse ? — marque un invariable 38.

*

Le Cirque, par *Ramón* (trad. Falgairolle ; Kra).

« En piste pour le numéro de Ramón », crient les Fratellini dès la porte. Mieux qu'un numéro, une soirée où Ramón joue tour à tour le clown, l'amazone, le jongleur, l'homme-serpent, le prestidigitateur, le public, l'entr'acte même. Jamais il ne fut plus espagnol et plus européen, plus spontanément maniéré que dans ce rôle de chroniqueur du cirque. Lorsqu'il tombe du trapèze, s'il touche le sable, c'est pour rebondir sur le dos de l'éléphant. Falgairolle a tendu son filet sous cette voltige pailletée : le lecteur français en jouira sans risques.

RENÉ LALOU

*
* *

LES REVUES

NOTES SUR LA DÉCADENCE DE L'EUROPE

La REVUE DES VIVANTS, que dirigent Henry de Jouvenel et Henry Malherbe, a consacré à l'Italie son premier numéro ; le second a trait au rapprochement franco-allemand. L'on y rencontre les opinions les plus diverses sans doute, et parfois opposées, du moins constamment commandées par un souci d'exactitude et de droiture.

Paul Valéry y dit grand mal de l'histoire :

L'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré. Ses propriétés sont bien connues. Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution, et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines.

L'Histoire justifie ce que l'on veut. Elle n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout, et donne des exemples de tout.

■

L'Europe avait en soi de quoi se soumettre, et régir, et ordonner à des fins européennes, le reste du monde. Elle avait des moyens invincibles et les hommes qui les avaient créés. Fort au-dessous de ceux-ci étaient ceux qui disposaient d'elle. Ils étaient nourris du passé : ils n'ont su faire que du passé. L'occasion aussi est passée. Son histoire et ses traditions politiques ; ses querelles de villages, de clochers et de boutiques ; ses jalousies et rancunes de voisins ; et en somme le manque de vues, le petit esprit hérité de l'époque où elle était aussi ignorante et non plus puissante que les autres régions du globe, ont fait perdre à l'Europe cette immense occasion dont elle ne s'est même pas douté en temps utile qu'elle existât. Napoléon semble être le seul qui ait pressenti ce qui devait se produire et ce qui pourrait s'entreprendre. Il a pensé à l'échelle du monde actuel, n'a pas été compris, et l'a dit. Mais il

venait trop tôt ; les temps n'étaient pas mûrs ; ses moyens étaient loin des nôtres. On s'est remis après lui à considérer les hectares du voisin et à raisonner sur l'instant.

Les misérables Européens ont mieux aimé jouer aux Armagnacs et aux Bourguignons que de prendre sur toute la terre le grand rôle que les Romains surent prendre et tenir pendant des siècles dans le monde de leur temps. Leur nombre et leurs moyens n'étaient rien près des nôtres ; mais ils trouvaient dans les entrailles de leurs poulets plus d'idées justes et conséquentes que toutes nos sciences politiques n'en contiennent.

■

L'Europe aspire visiblement à être gouvernée par une commission américaine. Toute sa politique s'y dirige.

*
* *

MAITRE TITTA

Bruno Barilli donne à COMMERCE trois essais, qu'ont traduits Mme Maria Nebbia, et M. Valery Larbaud. Voici le premier, *Maître Titta* :

Jadis, il y avait ici, dans Rome, un personnage rouge, majestueux et brave homme, qu'on appelait maître Titta, et dont les fonctions consistaient à séparer les têtes des corps. Il s'en acquittait ponctuellement et avec une adresse et une propreté dignes de passer à la postérité. De plus, il devait, le coup à peine frappé, empoigner par les cheveux la tête fraîchement coupée et l'élever à bout de bras d'un geste théâtral, afin que tout le populaire pût voir le sang couler et que les plus proches pussent regarder les yeux qui se vitrifiaient. Ce spectacle, qui avait lieu, j'imagine, sur le crépuscule, entre la récitation des litanies par un troupeau de moines et le lent tintement des quatre églises michelangelesques qui gardent les sorties de l'immense place du Peuple, était destiné à servir d'avertissement aux mauvais, et de réconfort aux bons, citoyens.

L'air était rempli d'une tristesse diffuse et brillante, harmonie composée de l'heure où le soleil et le croissant lunaire, tous deux visibles au ciel, se contemplent un bref instant. Les lions de pierre de la monumentale fontaine égyptienne soufflaient à grandes bouffées impétueuses et sonores les transparents éventails d'eau dans les innombrables vasques où, parmi un silencieux tumulte liquide, frémissaient déjà les reflets argentés du soir. Les veilleuses aux flammes jaunes des petites Madones en prière dans leurs niches murales, au long des rues, étaient déjà toutes allumées. La foule, qui avait interrompu ses travaux pour assister à l'exécution, revenait, aveuglée par l'éclair de la hache et par le sang répandu, engourdie, méfiante, assombrie, vers le centre et vers les boutiques. Alors, sur la place déserte, l'échafaud dressé restait tout seul, — jusqu'au moment où, en pleine nuit, le berger, suivi d'un fleuve débordant de brebis plaintives, traversant la ville au clair de lune, passait sur ces flaques de sang.

*
* *

LE PLOMBIER ET LE DRAPIER

Voici l'un des derniers *propos* d'Alain, qu'a publié l'EMANCIPATION (25 janvier) :

Observez le plombier chez le marchand drapier. C'est comme une tache dans le décor. La voix même de l'homme qui soude et ajuste est ici comme une note fausse dans un concert. C'est que le plombier ne vit point de persuader ni de plaire ; c'est qu'il se sert de sa voix comme d'un signal, le plus bref et le plus mordant signal étant aussi le meilleur ; au lieu que le marchand drapier vit principalement de plaire ; aussi le son de sa voix n'est-il point une attaque, mais plutôt une flatterie et préparation.

Les costumes aussi font contraste. Le costume du marchand est une sorte de politesse, et se présente comme tel. « J'ai pris soin, semble-t-il dire, de cette cravate uniquement pour vous prouver que je pense à vous. » La cravate ne sert point. Aussi le plombier n'a pas de cravate. Son vêtement est une sorte d'armure contre les contacts ; l'armure est faussée de mille manières, soit par les chocs extérieurs, soit par les mouvements du travail. Le pli du pantalon ne sert à rien ; il n'est que politesse ; il veut prouver que je pense à plaire. Le bourgeron du plombier a d'autres plis, qui disent tous : « Nous ne pensons nullement à plaire. » Et tout l'être du plombier dit cela. Une politesse de plombier est ridicule. Pourquoi ? C'est qu'on ne soude pas par la politesse. Au contraire on vend par la politesse. Voilà donc deux classes qui restent séparées comme l'eau et l'huile.

Chacun sait qu'il y a des restaurants à bourgeron et des restaurants à jaquette. Supposons mélange et voisinage entre ces deux vêtements. Chacun d'eux s'éloignera du voisin. La jaquette, afin de ne point se salir ; le bourgeron, afin de ne point salir. Ce dernier mouvement est un peu moins hostile que l'autre ; mais aucun d'eux n'est bienveillant. Nos sentiments suivent tellement nos gestes qu'il est impossible que nous aimions dans le temps que nous faisons le mouvement de nous écarter ou détourner. Sentir de l'éloignement à l'égard de quelqu'un, voilà qui est très bien dit.

Dans un de ces tramways du matin, où il y a des ouvriers à toutes les places, supposons que quelque employé bien paré se trouve par hasard. Cette différence choque et éloigne. Non que je suppose quelque jalousie ; on sait que l'ouvrier gagne souvent plus que l'employé ; et chacun est fier de ce qu'il sait faire. Mais c'est bien pis, et sans beaucoup de pensée ; chacun remarque que le vêtement bourgeois est hors de place en ce lieu et à cette heure. Le vêtement bourgeois se fait petit et se sépare. Les autres lui font place et se séparent de lui. Cela non sans bienveillance ; mais le geste est plus fort que le sentiment. Le mouvement même de se resserrer est contraire à la bienveillance. Il n'y a plus d'aisance pour personne ; ou bien il faut qu'elle soit affectée ; c'est insolence ou moquerie. Toute une politique suivra de ces rencontres. La jaquette sera renvoyée à la modération ; le bourgeron se jettera aux extrêmes. Ce vêtement est audacieux et violent par la forme ; par les plis ; l'autre est prudent par le coup de fer. Chapeau de soie est tout un programme ; chapeau mou en est un autre ; casquette en est un autre.

JACQUES RIVIÈRE ET LES CAHIERS D'OCCIDENT

M. Gérard de Catalogne écrit dans les *Cahiers d'Occident* (nº 2) à propos de Jacques Rivière et de ses disciples :

Pour ces dilettantes, la recherche est seule digne d'être protégée : il est donc nécessaire d'éviter toute contrainte, toute influence...

Et plus loin :

Dans un article sur Dada, le porte-parole de la *Nouvelle Revue Française* remerciait les auteurs de ce mouvement d'avant-garde d'avoir saisi l'être dans son incohérence, de l'avoir compris dans sa primitivité, d'avoir substitué à son unité, œuvre de la civilisation, sa complexité naturelle et d'avoir proclamé enfin que la littérature est avant tout artifice, simple moyen incomplet d'expression. Le principal est de se rendre intègre, « au-dessus des réglements du Beau et de son contrôle ». Laisser voguer en liberté les parties intéressantes de notre esprit, obtenir une espèce d'indifférence pour nos actions, vaincues auparavant par la réflexion, interdire l'acte volontaire qui tendrait à nous diminuer et à nous restreindre deviennent désormais les fins à atteindre. Il suffit pour cela d'agir comme bon nous semble, de se laisser aller aux effusions, aux excentricités. Choisir, ce serait se mentir à soi-même.

M. Gérard de Catalogne ajoute, sagement :

L'on est obligé de se demander si dans l'état actuel de notre planète un tel « idéal de vie voluptueuse » est encore possible.

■

M. Gérard de Catalogne est directeur des *Cahiers d'Occident* qui publieront dans un de leurs prochains numéros, les études de Jacques Rivière sur Freud et Proust. Que l'œuvre posthume de Jacques Rivière soit confiée à ceux qui n'ont pas cessé d'être les adversaires de sa pensée, nous n'avons pas renoncé à nous en étonner. Prions du moins M. Gérard de Catalogne d'être un adversaire loyal, et de lire les œuvres qu'il entend réfuter. Jacques Rivière n'a jamais dit qu'il fallait éviter toute contrainte, renoncer à choisir et « se laisser aller aux effusions ». Il a dit, il n'a pas cessé de dire exactement le contraire. S'il constate que les dadaïstes se placent « au-dessus des réglements du Beau », il ajoute : « Ils tentent, avec la collaboration ridiculement bénévole du public, une expérience folle... » Il conclut :

Il faut que nous renoncions au subjectivisme, à l'effusion, et à cette constante prétérition de l'objet qui nous a précipités dans le vide... Il faut que notre esprit reprenne foi en une réalité distincte de sa puissance... Il faudra que le monde irréel que l'écrivain a mission de susciter naisse seulement de son application à reproduire le réel.

J. P.

MEMENTO

L'A. B. C. a publié, à côté d'exposés techniques sur la gravure à l'eau-forte et le bois, d'excellentes études sur Cézanne et Van Dongen, un *Vallotton* d'André Thérive, des essais de Philippe Soupault.

Le Correspondant (10 janvier) : *Le dernier petit-pauvre*, par Jean Destrieux.

Le Divan (février) : *Abel Hermant*, par Julien Benda, Jacques Boulenger, Georges Duhamel, Jacques de Lacretelle, Pierre Lièvre, François Mauriac, André Maurois, André Thérive.

La Ligne de Cœur (janvier) : *Jacques Vaché*, par Marc-Adolphe Guégan.

Mercure de France (1er mars) : *Lettres russes : Stanislawsky* par J.-W. Bienstock.

La Revue Européenne (mars) : *Sonnets à Orphée*, par Rainer Maria Rilke ; *Autre cargo*, par Jean-Richard Bloch.

Revue de Genève (1er mars) : *Extraits du journal intime* d'Amiel ; *La littérature en Russie soviétique*, par Boris de Schloezer.

La Revue Nouvelle (15 février) : *Marcel Jouhandeau*, par Louis Emié.

Revue de Paris (1er mars) : *Eglantine*, par Jean Giraudoux.

*

Parmi les revues régionalistes, signalons Oc, rédigé en langue occitane et même en langue française. Sous les auspices de cette revue paraissent les *Cahiers occitans*, dont le dernier, *Vin rouge*, de M. Pierre-Etienne Martel, est très remarquable. C'est un roman, épique et lyrique, consacré à cette agitation des vignerons qui formait déjà le sujet du *Tarramagnou*, de M. Lucien Fabre. Le livre est abondant, riche en sèves, riche en souffle, et atteint parfois à une réelle puissance. M. A.

* * *

La *Nouvelle Revue Française* publiera dorénavant dans chacun de ses numéros un *propos* d'Alain.

*

La *Chronique Dramatique* de Benjamin Crémieux nous est parvenue trop tard pour pouvoir passer ce mois-ci. Nos lecteurs la trouveront dans notre prochain numéro.

* * *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

OU VA LA BOURSE ?

Le fait que la plupart de nos grandes Banques ont augmenté leurs dividendes pour 1926, a une signification considérable. On connaît la prudence légendaire de leurs dirigeants et l'on sait aussi qu'en fixant les répartitions à leurs actionnaires, ils tiennent encore beaucoup plus compte des pronostics que l'on peut rationnellement établir sur les conditions économiques dans l'avenir prochain, que sur les résultats obtenus durant l'exercice passé. Méthode d'ailleurs excellente et qui a l'avantage énorme d'éviter des réductions de dividende durant les années de crise. Donc, si les Conseils d'Administration ont décidé d'éviter cette fois de se montrer cette fois un peu plus généreux envers les actionnaires, sans rien exagérer, puisque même pour les établissements qui ont plus d'un demi-siècle d'existence et des réserves déclarées ou latentes, qui dépassent le capital, le dividende n'atteindra pas encore 20 %, c'est que dans les hautes sphères bancaires, on n'envisage pas la situation sous un trop mauvais jour.

Mais il se fait chez les dirigeants de l'industrie un travail de réorganisation qui ne retient pas assez l'attention des masses. Le mot de *rationalisation* est venu d'Allemagne, mais ils ne l'avaient pas attendu pour déployer toutes les ressources de leur habileté afin de doubler le coup de la stabilisation. Que leurs ouvriers qui se contentent si facilement de formules démagogiques ne leur rendent pas justice, ils ne songèrent guère à s'en étonner. On pourrait en tout cas montrer plus de confiance en eux dans les milieux financiers. L'épargne suivrait évidemment avec ses capitaux. N'est-ce pas le rôle naturel du capital de se porter rapidement dans les périodes difficiles, aux endroits les plus menacés ?

Il est vrai que l'épargne est comme paralysée par l'énormité des impôts qui frappent les coupons des valeurs mobilières et le Parle-

ment qui a tant dépensé d'éloquence inutile ces temps-ci, pourrait peut-être s'occuper de cette question. A moins qu'il ne continue à penser que l'Etat sacro-saint finira par se substituer complètement à l'initiative privée. Ce qui est inquiétant, c'est que l'on ne se rende pas compte à la Chambre, que le budget actuel est un *budget-limité*. Les projets s'y font audacieusement jour en ce moment qui montrent que l'on ne considère pas comme excessif les cinquante ou cinquante-trois milliards que les contribuables français auront à payer en 1927.

C'est peut-être ce qui contraint la Bourse à ne pas s'engager dans cette vaste campagne d'affaires qui seule pourrait disséminer les capitaux libres dans le pays pour le plus grand profit de la collectivité. L'activité boursière se concentre ainsi sur des titres isolés au lieu de se porter sur de grandes catégories de valeurs. La besogne n'en est pas plus facile pour le capitaliste. Il convient qu'il ne s'embarque que muni des renseignements et des documents nécessaires. En particulier, les *tuyaux* qui circulent demandent à être examinés et contrôlés de près. C'est pourquoi j'insiste une fois de plus auprès des lecteurs de ces notes où je ne puis exposer que des idées générales, pour qu'avant toute opération de vente ou d'achat, ils consultent mes services qui leur fourniront des données sérieuses et impartiales sur les sociétés et les titres les intéressant.

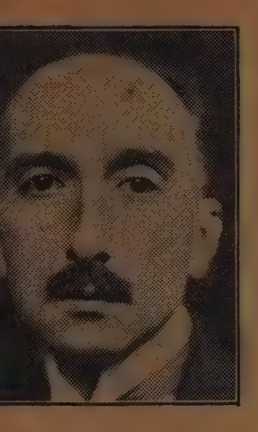
PETIT COURRIER

Lecteur de Caen. — Cette affaire a toutes les allures d'une gigantesque escroquerie et la personnalité de son fondateur n'est pas faite pour dissiper cette impression ? On s'étonne, à bon droit, des concours dont il se targue.

A... B... B... — Le droit vaut environ 60 francs et est négociable jusqu'au 31 Mars.

LÉON VIGNEAULT

HEZ BERNARD GRASSET EST ÉDITÉ :



FRANÇOIS MAURIAC

FRANÇOIS MAURIAC, dont la psychologie est toute intuitive, ne fait aucun appel à la logique comme moyen de connaissance et ne s'adresse nullement à la raison du lecteur, mais uniquement à son intuition. Ce n'est pas qu'il s'abstienne d'analyser : comme les jeunes romanciers ntemporains, il est à l'antipode du « roman objectif » de Flaubert et de son ole, c'est-à-dire qu'il ne se contente pas de nous suggérer les sentiments de ses rsonnages ; au contraire, il les étudie très profondément et les énonce (et il ut même admirer l'art avec lequel il noue en guirlandes les faits et les analyse, ns jamais ralentir le mouvement de l'action). Mais sa psychologie est toute minine et bergsonienne : il faut qu'on sente, non pas que l'on comprenne, que qu'il nous dit du cœur et de l'âme de ses héros est vrai ; il ne relie pas s analyses par une explication logique à la manière classique : en sorte que sa ychologie est à peu près impossible à abréger. Si nous sentons que ses analyses nt justes, c'est parce qu'il excelle à baigner chacun de ses héros et chacune de s scènes dans leur atmosphère propre, comme à nous en faire éprouver les angements d'une façon presque insaisissable.

ALBERT THIBAUDET.

ANÇOIS MAURIAC vient de publier chez GRASSET :

THÉRÈSE DESQUEYROUX

ROMAN

ix. .. .. 12 fr.

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN & BOUTELLEAU, EDITEURS - PARIS

VIENNENT DE PARAITRE :

LE CABINET COSMOPOLITE

CHANDIDASA

LES AMOURS

de

RADHA

et de

KRICHNA

traduites du bengali, avec introduction, par MAN'HA

1 vol.. .. .. **18** fr.

SÉRIE ORANGE

PIERRE KROPOTKINE

L'ÉTHIQUE

traduit du russe par M. GOLDSMITH

1 vol. de 400 pages .. .. **18** fr.

GASTON ROUPNEL

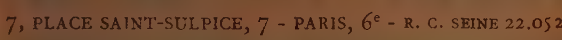
SILOË

1 vol.. .. .. **12** fr.



LES ÉDITIONS RIEDER





LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

SHERWOOD ANDERSON

UN PÂÏEN DE L'OHIO

TRADUCTION M. GAY - AVANT-PROPOS DE EUGÈNE JOLAS

Un volume in-16, broché 10.50

LODE BÆKELMANS

BINETTES

TRADUIT DU FLAMAND PAR J. D. JACOBSOHN

Un volume in-16, broché 10.50

JUDAÏSME

AN-SKI

LE DIBBOUK

Légende dramatique traduite par M. TH. KOERNER

Un volume in-16, broché .. .. 9 fr.

. F.



LES ÉDITIONS RIEDER



7, PLACE SAINT-SULPICE, 7 -PARIS, 6e - R. C. SEINE 22.052

TÉMOIGNAGES

VOLONTÉS DE L'ART MODERN

PAR JEAN GOUDAL

Un volume in-16, broché **10.50**

Cet essai se propose de répondre à la curiosité et à l'inquiétude du public devant le manifestations de l'art de notre temps, et de trouver une position dominante d'o ces manifestations paraissent claires et ordonnées. L'auteur examine successive ment les créations des artistes contemporains dans des domaines aussi différents qu le roman, la poésie, le théâtre, les arts plastiques, la musique, la cinéma, les ar décoratifs. Il découvre que ces artistes évoluent dans le même sens : ils préparen également, par leur volonté tragique d'embrasser tout le réel, la fusion progressiv de l'Art et de la Vie.

L'ART DANS LA RUSSIE NOUVELLE

I

LE CINÉMA

Par

R. MARCHAND ET PIERRE WEINSTEIN

— *Avec vingt planches hors-texte en héliogravure* —

Un volume in-8, broché .. .. **20** fr.



LES ÉDITIONS RIEDER



7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS, VI[e] - R. C. SEINE 22.052

MAITRES DE L'ART MODERNE

A paraître au début d'avril le seizième volume de la collection

MÉRYON

PAR LOŸS DELTEIL

Avec quarante reproductions hors-texte tirées en héliogravure

Broché : **16.50** Relié : **20** fr.

A paraître prochainement des volumes consacrés à

RAFFAËLLI — TOULOUSE-LAUTREC — MILLET — BOUDIN — CARPEAUX — DECAMPS

Ont déjà paru des volumes respectivement consacrés à

RENOIR - GAUGUIN - CÉZANNE - PISSARRO - CLAUDE MONET - BERTHE MORISOT - GÉRICAULT - MANET RODIN — BARYE — COROT — GAVARNI CONSTABLE — FANTIN-LATOUR — VAN GOGH

Chacun de ces volumes avec 40 planches en héliogravure

Broché : **16.50** Relié : **20** fr.

. F.

AUX ÉDITIONS RADOT

5, RUE EUGÈNE-MANUEL — PARIS (6e)

R. C. SEINE 322.813 TÉL. : AUTEUIL 143.

VIENNENT DE PARAITRE :

RAYMOND MARCEROU

ÉVE LAVALLIÈRE

DU THÉATRE A DIEU

ROMAN

Le livre tant attendu...

10 gravures hors texte

Un volume 12×19 12

LE DEUXIÈME VOLUME DE L'ENCYCLOPÉDIE FÉMININE DES « CAHIERS DE LA FEMME »

GEORGES RENARD

Professeur d'Histoire du Travail au Collège de France

L'OUVRIÈRE A DOMICILE

Un volume 12×19 10

PAUL FÉVAL FILS

L'HOMME DE PAILLE

(LES MYSTÈRES DE LA C. G. T.)

Un volume 12×19 12

PARUS :

RENÉ TRAUTMANN. — **Roumicous en Afrique**. Couverture en 3 couleurs. 10

R. DE LA VAISSIÈRE et CAROL BÉRARD. — **Où est Landru ?** (nouvelle édition de **M. de Gambais**). 10

JULES MARCHÉ. — **Une vicieuse du grand monde : Madame Lafarge**. Documents inédits 12

JOSÉ ALMIRA. — **Un idéal dans un tombeau** 10

AURORE SAND. — **La vie commande** 12

BERNARD DYRAC. — **La fête du soleil** 12

WILLIAM LE QUEUX. — **Son altesse royale**. Trad. de l'anglais par F. PICARD 12

CARLOS D'ESCHEVANNES. — **La ronde des fées** 12

HAN RYNER. — **La vie éternelle.** Roman du Mystère. 12

MONETTE KLERSAN. — **Croisière autour d'un croiseur**. 10

G. MAUREVERT et EMERAN C. DU MAINE. — **Erôs et la Riviera.** Couverture en couleurs 12

RENÉ TRAUTMANN. — **Tu y reviendras.** Scènes d'aventures et d'amours congolaises 12

HEVA BENOIT. — **Un cœur de pierrot.** 10

NDRÉ DELPEUCH, Libraire-Éditeur, 51, rue de Babylone
PARIS (VIIe) R. C. 227.836

COLLECTION GUSTAVE COQUIOT
(6e volume)

Fêtes Foraines

par

GABRIEL MOUREY

avec 72 dessins
de FRANÇOIS QUELVÉE

Un volume in-16 jésus. Prix .. .. **20** fr.

Il a été tiré à part :

o exemplaires sur japon numérotés de 1 à 10. Prix.. .. .. **200** fr.
o exemplaires sur vélin de Rives, numérotés de 11 à 60. Prix. **60** fr.

L'exemplaire n° 1 est vendu avec tous les originaux de Quelvée
Prix : **6,000** fr.

L'INVITATION AU VOYAGE
(3e volume)

Grasse Normandie

par

GABRIEL REUILLARD

avec 75 dessins inédits
de MAURICE VLAMINCK

Un volume in-17 jésus. Prix .. .. **20** fr.

Il a été tiré en outre :

Une édition réimposée au format in-4° couronne
avec 12 grands hors texte en double page
limitée à

o exemplaires sur japon numerotés de 1 à 10. Prix. .. .. **896** fr.
o exemplaires sur vélin d'Arches, numérotés de 11 à 150 .. **448** fr.

R. F.

SIX INÉDITS

STENDHAL

UNE
POSITION SOCIALE

UN VOLUME.. .. .. **45** fr.

EDGAR ALLAN POE

TROIS MANIFESTES

UN VOLUME.. .. .. **40** fr.

POUR PARAITRE ENSUITE :

UNE ŒUVRE INÉDITE DE :

ARTHUR RIMBAUD
MARQUIS DE SADE
BENJAMIN CONSTANT
COMTE DE GOBINEAU

CES OUVRAGES TIRÉS A 600 EXEMPLAIRES CONTIENNENT UN FAC-SIMILÉ D'AUTOGRAPHE DE L'AUTEUR

KRA, EDITEUR

VIENNENT DE PARAITRE

STEFAN ZWEIG

DEUX GRANDS ROMANCIERS DU XIXe SIÈCLE

BALZAC
DICKENS

TRADUCTION ALZIR-HELLA ET O. BOURNAC

UN VOLUME .. .. **10** fr.

LES CAHIERS NOUVEAUX

27 GEORGES OUDARD

RESSEMBLANCE

25 EX. SUR JAPON .. .. **60** fr.
725 EX. SUR PAPIER DE RIVES .. .. .. **15** fr.

28 ANDRÉ BERGE

L'AMITIÉ INDISCRÈTE

25 EX. SUR JAPON .. .. **70** fr.
850 EX. SUR PAPIER DE RIVES .. .. **18** fr.

29 JACQUES CHENEVIÈRE

DAPHNÉ

25 EX. SUR JAPON .. .. **70** fr.
850 EX. SUR PAPIER DE RIVES . .. . **18** fr.

30 ANDRÉ DESSON

25 EX. SUR JAPON .. .. **70** fr.
750 EX. SUR PAPIER DE RIVES .. .. **18** fr.

KRA, ÉDITEUR

. F. **

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARI

Pour le premier centenaire de la mort de Beethoven

J. G. PROD'HOMME

LA JEUNESS
DE
BEETHOVEN

ÉDITION ORIGINALE

Un volume in-4, à tirage limité, sur papier pur fil Lafuma, av
3 planches héliogravure et 46 pages de musique gravée (ex. numéroté). .. .. **120** fr.

Voila vraiment un beau livre. L'auteur doit être loué pour nous avoir donné une biograp de Beethoven plus complète que tout ce qui a paru jusqu'ici en France.

JULIEN TIERSOT (*Bulletin de la Société française de Musicologie*)

JACQUES GRÉBER, Architecte S. A. D. G.

L'ARCHITECTURE AUX ÉTATS-UNIS

Ouvrage en deux magnifiques volumes grand in-4, comprenant 479 illustrations, dont 140 ho
texte, 23 en héliogravure, 4 en couleurs et plus de 100 plans cotés.. .. .. .. **200** fr.

Collection L'ART ET LE GOUT

JEAN BABELON, Conservateur-adjoint du Cabinet des Médailles

LA MÉDAILLE ET LES MÉDAILLEURS

In-4 avec 32 phototypies hors-texte (209 reproductions de médailles). .. .. .. **60** fr.

HENRI-CLOUZOT, Conservateur du Musée Galliera

DES TUILERIES A SAINT-CLOUD
L'ART DÉCORATIF DU SECOND EMPIRE

In-4 avec 3 plans et 34 illustrations hors-texte .. .. **36** fr.
106 exemplaires sur papier Lafuma numérotés. L'exemplaire .. .. **60** fr.

J.-G. GOULINAT

LA TECHNIQUE DES PEINTRES

Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts. In-4 avec 24 illustrations phototypiq
hors-texte .. .. **36** fr.

LE GRANT KALENDRIER ET COMPOST DES BERGIE

In-4 sur papier de luxe et à tirage restreint, réimprimé d'après l'édition troyenne du xv[e] siè
et orné de 73 gravures sur bois .. .. **36** fr.
150 exemplaires sur vélin de Rives numérotés. L'exemplaire .. .. **60** fr.
50 exemplaires sur Hollande van Gelder numérotés. L'exemplaire .. .. **120** fr.

MAURICE DES OMBIAUX

LE GOTHA DES VINS DE FRANC

In-4 avec 28 illustrations et 12 héliogravures hors-texte. .. .. **36** fr.

LE SONGE DE POLIPHILE

D'après l'édition KERVER (1546) dans la traduction ancienne de JEAN MARTIN et illustré de
200 gravures d'après les compositions de MANTEGNA et gravées par JEAN GOUJON. In-4 de 332 pa
1300 exemplaires sur papier Hollande vergé de Rives, numérotés de 1 à 1300 à .. **250** fr.

U SANS PAREIL, 37, av. Kléber, Paris (16e)
Téléphone : Passy 25-22

LA LITTÉRATURE JAPONAISE CONTEMPORAINE

FUKUJIRO WAKATSUKI

LE JAPON TRADITIONNEL

NAGAI KAFU

LE JARDIN DES PIVOINES

ivi de cinq récits d'écrivains japonais contemporains : ARAÏ KIICHI, HIGA NAOYA, HASEGAWA NYOZEKAN, MORITA SÔHEI, TANIZAKI JUNICHIRÔ. — Traduction ELISSÉEV

haque vol. in-16 jésus, sur papier vergé et sous couverture rempliée ornée de bois gravés par KIYOSHI HASEGAWA. Impression de Coulouma .. .. **18** fr.

En préparation dans cette collection :

USHAKOJI : AMITIÉ, *roman.*

OURATA : LE MAITRE ET SES DISCIPLES, *drame.*

LA GRANDE COLLECTION

FRANCIS CARCO

NUITS DE PARIS

DITION ORIGINALE ILLUSTRÉE DE VINGT-CINQ EAUX-FORTES EN NOIR ET D'UN FRONTISPICE EN COULEURS GRAVÉ SUR CUIVRE PAR ANDRÉ DIGNIMONT

Cet ouvrage in-4° carré, est imprimé par Coulouma en 14 vieux omain Caslon et par A. et M. Vernant et tiré à :

20 ex. sur Japon impérial, avec double suite des gravures. **1500** fr.
30 ex. sur Hollande, avec une suite des gravures.. .. **900** fr.
80 ex. sur vélin Montgolfier d'Annonay.. .. .. **460** fr.

ÉDITIONS MARCEL SEHEUR

10, RUE TOURLAQUE, 10, PARIS

TÉLÉPH. : MARCADET 42-74 • R. C. SEINE 102.506 CHÈQUE POSTAL 181-

Pour paraître le 25 Mars :

PAUL ARÈNE

Domnine

ILLUSTRÉ D'UN FRONTISPICE, DE DOUZE HORS-TEXTE ET DE DIX-SEP IN-TEXTE, BANDEAUX, LETTRINES ET CULS-DE-LAMPE, LITHOGRAPHI ORIGINALES DE

PIERRE GIRIEUD

1 ex. unique avec tous les dessins de l'artiste, et suites sur Japon et sur Chine	**10.000** f
25 ex. sur Japon avec 1 suite sur Chine	**1.000** f
200 ex. sur vélin d'Arches..	**500** f
25 suites sur Japon Shidzuoka..	**300** f
25 suites sur Chine..	**200** f

Pour paraître le 25 Avril :

GEORGES DUHAMEL

Les Hommes abandonné

ILLUSTRÉ D'UN FRONTISPICE CUIVRE, DE HUIT HORS-TEXTE, DE NEU BANDEAUX DEMI-PAGE ET DE CULS-DE- LAMPE, LITHOGRAPHIES ORIGINALE DE

MAURICE DE VLAMINCK

25 ex. sur Japon Shidzuoka, avec suite sur Chine, accompagnée des 4 planches refusées	**1.100** f
300 ex. sur vélin d'Arches	**600** f
25 suites (comprenant une triple suite encartée Japon blanc, Japon Shidzuoka et Chine (planches rayées) avec les planches refusées	**500** f

DEMANDEZ LES SPÉCIMENS DE CES 2 OUVRAGE

ÉDITIONS MARCEL SEHEUR

10, RUE TOURLAQUE, 10, PARIS

ÉPH. : MARCADET 42-74 R. C. SEINE 102.506 CHÈQUE POSTAL 181-65

ur paraître le 25 Mai :

FRANCIS CARCO

a vie et la légende d'Utrillo

EC DIX LITHOGRAPHIES ORIGINALES EN NOIR ET DEUX CUIVRES EN COULEURS DE

MAURICE UTRILLO

AVEC UN PORTRAIT DE L'ARTISTE PAR SUZANNE VALADON

t ouvrage, *tiré exclusivement sur Japon à 95 exemplaires,* se composera deux tomes (réunis dans un emboîtage) dont le second sera nstitué par une quadruple suite des lithographies tirées 1° sur Japon anc ; 2° sur Japon impérial ; 3° sur Hollande ; 4° sur Chine *(pierres rayées).* Toutes les lithographies seront signées par l'artiste.

: livre de haut luxe constituera un témoignage unique de l'*œuvre lithographique originale de*

MAURICE UTRILLO

ix de l'exemplaire .. .. **3.500** fr.

1 préparation :

Jean-François de Nantes

de HENRY JACQUES

Bois en couleurs et eaux-fortes de ANTRAL

Une Femme Douce

de DOSTOIEVSKY

Version inédite de d'OSTOYA et GEORGES MASSON

Eaux-fortes, bois et encadrements de GIERLOWSKI

R. F.

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, PARIS-VII[e] — TÉL. : SÉGUR 83-24

Collection "Le Temps Passé"

CHOIX DE MÉMOIRES HISTORIQUES

Sous la direction de C. VERGNIOL et P. AUDIAT

VIENNENT DE PARAITRE :

N° 1

Historiettes

par TALLEMANT DES RÉAUX

N° 2

La douceur de Vivre

par le PRINCE DE LIGNE

Il n'a été tiré de ces ouvrages que deux mille exemplaires sur papi
alfa, numérotés de 1 à 2.000 à **30** francs l'exemplaire

POUR PARAITRE :

BUSSY-RABUTIN : ***Histoire amoureuse et guerrière***
M[me] D'AULNOY : ***Plaisirs et tristesses de l'Escurial***
M[me] DE LA TOUR DU PIN : ***A Coblentz, avec les émigrés***
BARBIER : ***La Ville et la Cour***
BASSONPIERRE : ***Le roi et les derniers féodaux***
M[me] DU HAUSSET : ***Louis XV et Madame de Pompadour***
BRANTÔME : ***Dames galantes et grands capitaines***
M[me] DE LAGE : ***La France hors de France***
M[me] DE BOIGNE : ***De Louis XVI à Napoléon III***
Maréchal DE CASTELLANE : ***L'épopée militaire : De Waterl
à Magenta***, etc.

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, PARIS-VIIe — TÉL. : SÉGUR 83-24

Collection “Notre Temps”

Sous la direction de Pierre BONARDI

DÉJA PARUS DANS CETTE COLLECTION :

. ***Ce que j'ai vu à Moscou,*** par HENRI BÉRAUD

. ***Embellissez-vous,*** par LUCIE DELARUE-MARDRUS

. ***Comment j'ai fait fortune,*** par JEAN DE PIERREFEU

. ***Les fils de la Louve,*** par PIERRE DOMINIQUE

. ***Savoir vivre en France et savoir s'habiller,*** par EUGÈNE MARSAN

. ***Ce que j'ai vu à Berlin,*** par HENRI BÉRAUD

. ***La Chine est un pays charmant,*** par PIERRE DAYE

. ***36, quai des Orfèvres,*** par LOUIS ROUBAUD

Chaque vol. in-16 .. .. **12** fr.

De chaque volume, il a été tiré une édition originale numérotée.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Le Refrain de la Fosse, par PANAÏT ISTRATI

Lettre à une Etoile, par ANDRÉ BEUCLER

Quand j'étais caporal, par ROLAND DORGELÉS

R. F.



ÉDITIONS BOSSARD
140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN — PARIS (VIe)
TÉLÉPHONE : FLEURUS 04.08 — R. C. SEINE 110.088



VIENT DE PARAITRE :

GEORGES LANOË-VILLÈNE

LE LIVRE DES SYMBOLES

DICTIONNAIRE DE SYMBOLOGIQUE ET DE MYTHOLOGIE

On sait que les symboles ont servi chez les ancien sà formuler tout l'occultisme la religion et il est bien vrai aussi que leur configuration a changé d'un peuple l'autre ; cependant, déjà, on peut avancer sans se tromper que l'idée premiè d'où sont sortis les plus importants a été à peu près la même partout dans les dive groupements ethniques du globe et que le cerveau humain a travaillé là dessus d'u manière identique, depuis le temps de la préhistoire jusqu'à présent.

M. G. Lanoe-Villène s'est attaché à classer depuis longtemps environ 500 syn boles dont la réunion doit servir à former son *Dictionnaire de Symbologique et Mythologie.*

Nous publions aujourd'hui la lettre **A.**

Un volume in-8, tiré à 500 exemplaires seulement. Prix .. **27** fr.

VIENT DE PARAITRE :

JULES CHOPIN

VEILLÉES DE BOHÊME

FLORILÈGE DES GRANDS CONTEURS TCHÈQUE

M. Jules Chopin a traduit, pour nous les faire connaître et admirer, quelques-u des maîtres de cette littérature tchèque qui, depuis le début du XIXe siécle, occupe u place si importante dans la culture européenne. Ouvrage très imprévu et attachant.

Un volume in-16. Prix .. .. **12** fr.

JEAN CHUZEVILLE

ROME ET L'INTERNATIONALE

UNE PRÉDICTION DE DOSTOÏEVSKI

Un volume in-16. Prix **4.50**

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
23, RUE MARBEUF ET 48, RUE FRANÇOIS-Ier
TÉL. : ÉLYSÉES 68-65

Va paraître

Notre
CATALOGUE
de
Livres rares
Editions originales
Livres illustrés
Manuscrits

Ce Catalogue sera préfacé et illustré par
ANDRÉ BEUCLER

faire inscrire dès maintenant pour le recevoir gratuitement

. F.

CH. POSTAUX
PARIS, 544.68

AU CABINET DU LIVRE

SEINE 22.67
R. C.

JEAN FORT, ÉDITEUR

79, RUE DE VAUGIRARD, 79, PARIS (VIe) — TÉLÉPHONE : FLEURUS 67-9

LES CONTES DROLATIQUES

COLLIGEZ EZ ABBAYES DE TOURAYNE

ET MIS EN LUMIÈRE

PAR

LE SIEUR DE BALZAC

pour l'esbattement des pantagruelistes

et non aultres

INTRODUCTION DE PIERRE DUFAY

ILLUSTRATIONS DE LUCIEN MÉTIVET

Il a été tiré de cet ouvrage :

1.206 exemplaires numérotés à la presse, dont :

1 exemplaire sur vieux Japon contenant les dessins originaux n° 1

29 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 2 à 30 .. **800 f**

70 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés de 31 à 100 .. .. **400 f**

1.101 exemplaires sur pur fil Vincent Montgolfier, numérotés de 101 à 1.200 .. .. **180 f**

ENVOI D'UN SPÉCIMEN SUR DEMANDE

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie

21, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS VIe — REGISTRE COMM. : SEINE N° 100.412

LÉON DEFFOUX

J.-K. HUYSMANS

SOUS DIVERS ASPECTS

otes, textes oubliés, références et bibliographie avec 4 illustrations en noir et en couleurs par ODILON REDON

25 ex. sur Rives. .. .. **120** fr.
50 ex. sur vélin Sorel-Moussel .. .. **60** fr.

RÉIMPRESSIONS

PIERRE MAC ORLAN

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'Aventures

n vol. in-16 .. .. .. **12** fr.

OSCAR WILDE

SALOMÉ

Orné de 8 dessins hors-texte en couleurs d'ALASTAIR

Un vol. in-16 jésus .. .. **18** fr.

COLLECTION « PEINTRES & SCULPTEURS »

GABRIEL-JOSEPH GROS

MAURICE UTRILLO

50 pages de texte — 40 illustrations — 1 portrait

n volume in-16 soleil. .. .. **35** fr.

COLLECTION « LES LIVRES MODERNES »

PROSPER MERIMEE

CHRONIQUE DU RÈGNE DE CHARLES IX

rné de 30 aquarelles originales nt 28 hors-texte de J. HÉMARD

Un vol. in-4° couronne

o ex. sur Japon imp. **1000** fr.
o ex. sur vélin de Rives **300** fr.

MAX JACOB

LA COTE

Illustré de 17 gouaches originales de MAX JACOB dont 15 hors-texte

Un vol. in-4° couronne

10 ex. sur Japon imp. **1500** fr.
200 ex. gr. vélin de Rives **600** fr.

R. F

Librairie LEMERCIER
5, Place Victor-Hugo — PARIS (16e)
CHÈQUES POSTAUX PARIS 693-21 R. C. S. 216.126 B TÉL. PASSY 86-

VIENT DE PARAITRE

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

LES SOURCES DE PAUL CLAUDEL

Un beau volume in-8°, typographie en deux couleurs, tiré sur les presses :-: du maître-imprimeur L'Hoir :-:

Justification du Tirage :

10 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 10 .. 300 f
30 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés de 11 à 40.. .. .. 150 f
400 exemplaires sur vergé Montgolfier d'Annonay, numérotés de 41 à 440.. .. .. 90 f

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE — PERRIN & Cie, ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe) — R. C. No 109.348

G. LENOTRE

BABET L'EMPOISONNEUSE... OU L'EMPOISONNÉE

Qui élucidera ce dramatique mystère?
Personne jusqu'ici n'a pu le faire.

n volume in-16. Prix . . . . **12** fr.
elié fers spéciaux . . . . **30** fr.

PAUL GUÉRIOT

LA CAPTIVITÉ DE NAPOLEON III EN ALLEMAGNE

(SEPTEMBRE 1870-MARS 1871)

En dehors de toute préoccupation d'ordre politique, l'auteur reconstitue la vie time de Napoléon III, depuis les derniers jours d'août 1870, jusqu'au terme de sa ptivité en Allemagne. Son genre de vie à Wilhelmshöhe, ses conversations, ses avaux littéraires, ses tentatives de négociations avec Bismarck, constituent la trame un récit pittoresque fortement appuyé de documents et de références.

n volume in-8 écu, orné de gravures. Prix . . . . **20** fr.

ÉMILE GABORY

LA RÉVOLUTION ET LA VENDÉE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

II. — LA VENDÉE MILITANTE ET SOUFFRANTE

Continuant la suite de ses études vendéennes, l'auteur nous donnent aujourd'hui nistoire des désastres de l'armée catholique et royale. Nul récit plus tragique : La erreur avec Carrier à Nantes, Hentz et Francastel à Angers, Tureau et ses colonnes fernales. La Vendée entière englobée dans un ukase de destruction et de vengeance. e nouveau volume est rédigé avec le même souci d'impartialité que les précédents.

n volume in-8 écu. Prix . . . . **20** fr.

DU MÊME AUTEUR :

APOLÉON ET LA VENDÉE. Un volume in-8 écu. Prix. . . . . **20** fr.
ES BOURBONS ET LA VENDÉE. Un volume in-8 écu. Prix. . . . . . **20** fr.
A RÉVOLUTION ET LA VENDÉE. LES DEUX PATRIES (Janvier 1798-Août 1793).
Un volume in-8 . . . . **20** fr.

E. BARRINGTON

LES MÉNAGES DE LORD BYRON

Texte français de LOUIS POSTIF et MARCEL MILLET

Sous le voile léger de notre langue, et sans altérer la vérité historique, cet ouvrage es plus attachants ouvre des horizons inconnus sur la vie intime du Prince des Poètes omantiques anglais, dont les extraordinaires aventures passionnèrent l'Europe au ébut du siècle dernier.

n volume in-16. Prix . . . . **12** fr.
a été tiré vingt exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Paperies Lafuma.
Prix . . . . **40** fr.

EDITIONS DE LA REVUE DES POÈTES

HENRY MUCHART

LE MIEL SAUVAGE

POÈMES

n volume in-16 jésus. Prix . . . . **10** fr.

ERNEST GRUND, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 9, RUE MAZARINE, PARIS VIe
REG. C. PARIS 348-386 AD. TÉLÉG. GRUNAGUET 115 TÉLÉPH. : FLEURUS 45-46

Guides pratiques de l'Amateur et du Collectionneur d'Art

par ÉMILE BAYARD

Inspecteur général de l'Enseignement des Beaux-Arts et des Musées
au ministère des Beaux-Arts

Vient de paraître :

L'Art de reconnaître les Tapisseries anciennes

Ouvrage illustré de 113 planches et gravures

Parus dans la même collection :

L'Art de reconnaître ; **LES MEUBLES ANCIENS** (11e mille).
— — **LES GRAVURES ANCIENNES** (9e mille).
— — **LA CÉRAMIQUE** (12e mille).
— — **LES DENTELLES, GUIPURES, etc.** (8e mille).
— — **TABLEAUX ANCIENS** (8e mille).
— — **LES FRAUDES EN ART** (8e mille).
— — **LES BIJOUX ANCIENS** (6e mille).
— — **LA BEAUTÉ DU CORPS HUMAIN** (6e mille).

Chaque volume in-18 Jésus de 320 à 460 pages broché, couv. ill.. .. .. **18 fr**
— relié pleine toile couleur, plaque spéciale .. .. **24 fr**

L'Art appliqué Français d'aujourd'hui

Meuble, Céramique, Ferronnerie, Orfèvrerie, Bijouterie, Dentelle. Broderie, Tissus, Reliure, etc...

Un beau volume de 316 pages, format petit in-4° orné de 213 gravures

Prix broché.. .. **30 fr.** | Cartonnage artistique.. .. **40 fr.** | Relié 1/2 amateur.. **50 fr**

Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts

Publiée sous le Patronage de l'Administration des Beaux-Arts
couronnée par l'Académie Frrnçaise

Chaque volume in-8° imprimé avec soin contient de 4 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures exécutées d'après les originabx

Prix de chaque volume broché .. .. **18 fr**
— — cartonnage artistique .. .. **24 fr**

Le détail des volumes de cette collection décrit sur mon catalogne général est envoyé franco sur demande à tout amateur que cela intéresse.

N. R. F.

Les Œuvres complètes

de

Gérard de Nerval

(16 volumes)

paraissent dans la même édition que celles de
Georges Courteline, Jules Renard, Barbey d'Aurevilly
et
Marcel Schwob

NOMBREUX INÉDITS

Les prix sont les mêmes qu'au lancement de la Collection :

10 Japon à	**400** francs
50 Hollande à	**200** francs
100 Arches à	**100** francs
500 Vergé à	**45** francs

UN VOLUME PAR MOIS

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Souscrivez chez votre libraire

Typographie François Bernouard

BUREAUX A PARIS, 71, RUE DES SAINTS-PÈRES (6e)

TÉL. : FLEURUS 18-13

Ateliers : 10, rue Lebel à Vincennes
(Tél. : 478)

. R. F.

ÉDITIONS
24, BOULEVARD

EN SOUSCRIPTION
A PARAITRE EN AVRIL 1927

Mademoiselle de La Ferté

PAR

PIERRE BENOIT

ILLUSTRÉ DE TRENTE-HUIT LITHOGRAPHIES

PAR

YVES ALIX

IL SERA TIRÉ DE CET OUVRAGE :

8 exemplaires sur chine, avec une suite des lithographies sur japon, une suite sur japon impérial et une suite sur
Prix 1.5

16 exemplaires sur vieux japon, avec une suite 1.0

36 exemplaires sur japon impérial.. 7

320 exemplaires (dont 20 h. c.) sur vélin de cuve du Marais, fi
au nom de l'éditeur 4

N. R. F.

. DESOER
CINES — PARIS

VIENT DE PARAITRE

Les
Amours de Psyché
et de
Cupidon

PAR

JEAN DE LA FONTAINE

ILLUSTRÉ DE TRENTE-HUIT GRAVURES

DE

PIERRE LAPRADE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

xemplaires sur vélin de cuve du Marais, numérotés de 61 à 360. Prix .. .. **480** fr.

xemplaires sur japon impérial, numérotés de 25 à 60 .. **875** fr.

xemplaires sur vieux japon, accompagnés d'une suite de gravures sur chine, numérotés de 9 à 24 .. .. **1.250** fr.

xemplaires sur chine, accompagnés de deux suites de gravures, dont l'une état d'eau-forte pure, et des épreuves des planches non insérées, numérotés de 1 à 8.. .. .. **1.800** fr.

a été tiré pour MM. les Libraires un spécimen orné de deux gravures à l'eau-forte de Pierre Laprade
Tirage limité de ce spécimen à 350 exemplaires numérotés

HEURES GALANTES SUR UN VIEUX CADRA

Douze contes inédits d'Edouard de Bettex
avec 12 eaux-fortes originales en couleur et 37 dessins de J.-J. Roussau

Cet ouvrage est tiré à 300 exemplaires numérotés à la presse, constituar l'édition originale.

5 exemplaires sur Japon numérotés de 1 à 5 contenant 4 aquarelles originales ayant se à l'illustration des têtes de chapitre, lettrines et culs-de-lampe, et une suite d'eaux fortes s pelure de Madagascar au prix de .. .. **650** fr. l'exempla

35 exemplaires sur Madagascar, numérotés de 6 à 40, contenant une suite d'eaux fortes s pelure de Madagascar au prix de .. .. **400** fr. l'exemplai

60 exemplaires sur vergé d'Arches à la forme, numérotés de 41 à 100 au p de .. .. **300** fr. l'exemplai

200 exemplaires sur velin teinté pur fil Lafuma, numérotés de 101 à 300, au p de .. .. **200** fr. l'exemplai

Un exemplaire unique, contenant le manuscrit autographe d'E. de Bettex avec la sé complète des croquis originaux de J. J. Roussau et deux suites d'eaux-fortes, a en outre, é constitué.

On souscrit à Paris, aux Editions d'Art Le Phénix, 10, rue de la Bours Téléphone Gut. : 59-71.

PROSPECTUS ET COMMUNICATION DE L'OUVRAGE SUR DEMANDE

" fermé la nuit "

vous engage
à venir voir
ses expositions,
ses livres,
ses estampes
et prendre votre thé,

28, place dauphine,
41, quai de l'horloge,
téléphone · gobelins 55-55.

COMÉDIE CHAMPS-ÉLYSÉES
Théâtre Louis Jouvet

15, avenue Montaigne — Téléph. : Élysées 72.42

A partir du 4 Avril
EN ALTERNANCE

REVIZOR

5 Actes de Nicolas Gogol

Traduction de Mme Olga Choumansky et M Jules Delacre

AU GRAND LARGE

3 Actes de Sutton Vane

Traduction de M. Paul Verola

Mise en Scène de Louis Jouvet

Tous les Jours de 14 à 18 heures
et le soir pour les personnes assistant au spectacle

SALON DE L'ESCALIER

Peinture, gravure, sculpture
— et Art décoratif —

SALON DU LIVRE

Exposition de livres d'art et vente
de tous ouvrages français et étrangers

Registre de Comm. : Seine 220.453 b

R. F.

Les Editions **AVILA** 26, bd Malesherbes à Pari

Vous présentent **deux romans**

deux succè

LA TACHE NOIRE | L'héroïqu petite madame Arnaul

PAR

Jean-Simon Michel

pleins d'action de vie intense et d'amour, avec pour cadre les pl merveilleux sites du Moghreb.

chaque volume : **12 f**



Facilités de paiement

Conçue pour le livre auquel elle emprun toutes ses dimensions, s'harmonisant av tout ensemble quel qu'il soit, le plus simp comme le pus luxueux, la **" Biblio thèque M. D."** est, en France, la pl pratique et la plus avantageuse..

1°) parce qu'elle est ***extensible*** et qu'e peut s'accroître indéfiniment en synchronisme avec vos besoins

2°) parce qu'elle est ***transformable*** à tous moments et qu'elle s'adapte à toutes les dispositions successives d'appartement.



Demandez notre Catalogue illustré numéro 72, envoyé franco

Bibliothèque M. D.,

9, Rue de Villersexel, PARIS- e

Les Editions d'Art

AUX ALDES

122, boulevard Murat, Paris, 16e
publient des œuvres de nos meilleurs écrivains, illustrées par des graveurs modernes.

Demandez à votre libraire de vous montrer

ODES

de

PAUL VALERY

eaux-fortes originales de

GALANIS

et

ALLEN

de

VALERY LARBAUD

édition originale, eaux-fortes dessinées et gravées par

COUBINE

L'édition des Provinciales de J. Giraudoux, illustrée par G. Gallibert est épuisée

. R. F.



AGENCE MONDIALE
DE LIBRAIRIE
14, Rue des Saints-Pères, PARIS (7e)

VIENT DE PARAITRE

ÉTAT CATALAN

LA CATALOGNE REBELLE

TOUT LE PROCÈS DES CONJURÉS CATALANS

Précédé d'une notice sur la Catalogne et son Mouvement National
et suivi de quelques documents officiels

Un fort volume de plus de 300 pages. Prix.. .. .. **18 f**

ACABA DE PUBLICARSE :

RAMON GOMEZ de la SERNA

El Torero Caracho

Novela

Un vol. 242 páginas, papel hilo Precio. **5 00** pts

M. GILB T MIRET

Mallorca "Isla de ensueño"

Prólogo de Santiago Rusiñol
Texto catalán y castellano

Un tomo con grabados en madera. Precio. **5** pts

PIERRE FRONDAIE

El Hombre del Hispano

Novela
Un libro de gra éxito

Un tomo. Precio .. .. **5** pts

RAMON GOME de la SERNA

Las 636 mejores Greguerias

Un vol. papel hilo, grabados en madera. **4** pts

JOSÉ VASCONCELO

INDOLOGIA

Una interpretación de la Cultura
ibero-americana

Un vol. 230 páginas, alfá. Precio .. **8 00** p

FRANCISCO CONTRERAS

El Pueblo Maravillos

Novela americana
Un libro verdaderamente esperado

Un tomo de 300 páginas. Precio .. .. **5** p

RODRIGO SORIANO

SAN LENIN

(Impressiones de Rusia)
El libro mas imparcial que se ha
escrito de los Soviets

Un tomo de 250 páginas. Precio .. .. **8** p



SOCIÉTÉ D'ÉDITION "LE LIVRE"

EMILE CHAMONTIN, DIRECTEUR

9, rue Coëtlogon — Paris-VI[e]

[V]IENT DE PARAITRE

LES ORIGINES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

GEORGES MONGRÉDIEN

LES GRANDS COMÉDIENS DU XVII[e] SIÈCLE

Avec une préface de

Madame DUSSANE

Sociétaire de la Comédie-Française

et dix portraits hors texte reproduits en phototypie

[U]n fort volume in-18 jésus.. .. .. **18** fr.

Il a été tiré de cet ouvrage :

[2]5 exemplaires sur vélin de cuve du Marais "Violettes de Parme" . .. **150** fr.

[5]0 exemplaires sur vélin pur fil Bright White .. .. **60** fr.



JODELET

DEUX DES PORTRAITS RÉDUITS



TURLUPIN

. R. F.

ÉDITIONS EXCELSIOR

27, QUAI DE LA TOURNELLE, PARIS (Ve) — TÉLÉPH. GOB. 75-23

DANGER DE MORT

Par VENTURA GARCIA CALDERON

Récits Péruviens traduits de l'Espagnol par

MAX DAIREAUX, FRANCIS DE MIOMANDRE, PHILÉAS LEBESGUE
GEORGES PILLEMENT, ADOLPHE FALGAIROLLE ET VICTOR FLAMA

Lettre liminaire de CLAUDE FARRÈRE

...Mais tout cela faiblit auprès des nouvelles de M. Ventura Garcia Calderon, réunies sous le titre inattendu de *Danger de Mort* (Ed. Excelsior). Il y a là une vingtaine de récits péruviens d'une saveur étrange, d'une vigueur incomparable, évocateurs, jusqu'à l'hallucination, écrit dans une langue parfaite. J'avais conservé un souvenir admiratif d'un précédent recueil paru il y a deux ans, *La Vengeance du Condor*. On retrouve dans *Danger de Mort* les mêmes dons puissants. Ces drames, ou aventures extraordinaires, ces récits singuliers, cette vi indienne en lisière de la Cordillière des Andes, sont comme autant de tableaux saisissants raffinés et barbares, qui se détachent à cru et restent fixés sur la rétine. M. Ventura Garci Caldéron est un grand conteur. Il n'y a pas une de ces nouvelles qui ne soit un modèle d vision intense et ramassée. Et voilà de beaucoup, le livre le plus original du moment, celu qui vraiment apporte un spectacle nouveau. Pierre LŒWEL (*L'Avenir*)

Plusieurs des récits de M. Garcia Calderon ne sont pas indignes d'être rapprochés pou ce qu'ils contiennent de puissance épique, de quelques-uns des plus beaux morceaux d Kipling. André LICHTENBERGER (*La Victoire*)

Ventura Garcia Calderon est simplement admirable.
Paul MORAND (*El Diario de la Marina*) (Havane)

M. Ventura Garcia Calderon sait conter avec concision et avec couleur, choisir des anec dotes et des faits significatifs, évoquer des paysages où se meuvent des personnages magistra lement esquissés. Henri de RÉGNIER (*Le Figaro*)

Des histoires tragiques d'une émotion qui vous étreint jusqu'au malaise.
A. ALBALAT (*Journal des Débats*)

Ce qui caractérise le côté extérieur du talent de Ventura Garcia Calderon : la puissanc dans la sobriété. Point d'artifices et point de littérature, sa manière est directe, rapide, fulgu rante. Ses couleurs, parfois violentes, toujours justes, il les place avec la sûreté du maître e n'y revient pas, et chacun de ses tableaux, animé d'une vie singulière, ramassé, définitif splendide, s'empare de notre esprit. Sous la forme parfaite, aux contours nets comme l profil d'un obus, est enfermé comme en un explosif le thème original, cruel ou pathétique dont l'âpre nouveauté si souvent nous fait mal ; il y a dans ces contes quelque chose d'indé finissable, d'angoissant, de péruvien, qui nous prend aux entrailles et nous déchire et c'est c que, faute de pouvoir le mieux définir, nous appellerons l'Art de Caldéron.
Max DAIREAUX (*Revue de l'Amérique Latine*)

C'est une vie ardente, colorée, mystérieuse qui, pour nous, est une découverte de chaqu page. Et, chemin faisant, on reconnaît à M. V. G. Calderon dans son *Danger de Mort*, comm dans ses précédents ouvrages, un rare et puissant talent de conteur.
Henri de NOUSSANNE (*Comœdia*)

Le romancier Ventura Garcia Calderon est dans ses contes tragiques le Kipling du Pérou
Maurice de WALEFFE (*Paris-Midi*)

Un chef-d'œuvre de Ventura Garcia Calderon. GUILLOT DE SAIX (*Paris-Soir*)

M. Ventura Garcia Calderon a, et à un degré rarement égalé, le don du conte court ramassé, direct. Il sait prendre l'essentiel d'un caractère, le dramatique d'une situation, l'aspec le plus expressif d'un site pour en tirer le maximum d'effet. Pas une ligne de trop. Dessin couleur, esprit convergent. LES TREIZE (*L'Intransigeant*)

Acclamons aujourd'hui Don Ventura Garcia Calderon, conquistador des lettres latines.
André FAILLET (*La Pensée française et l'Energie nationale*)

Un Kipling latin. *Le Feu* (Aix-en-Provence)

Un vol. in-16 double couronne. Prix .. .. **10 fr**

Du même auteur :

La Vengeance du Condor. Un vol. in-16 double couronne. Prix. .. .. **10 fr**

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES
14, RUE DE L'ABBAYE, PARIS (6e)

PIERRE MAC ORLAN

SOUS LA LUMIÈRE FROIDE

Le visage mystérieux de l'aventure...

12 fr.

JEAN DE BOSSCHÈRE

MARTHE ET L'ENRAGÉ

ROMAN

...Bosschère, un des seuls hommes en qui j'ai aimé la pensée la plus rare...
ANDRÉ SUARÈS.

12 fr.

ANDRÉ DE HÉVÉSY

CHRISTOPHE COLOMB OU L'HEUREUX GÉNOIS

Le film le plus prodigieux de l'histoire

12 fr.

. R. F.

LA
REVUE
MUSICALE

Directeur : Henry PRUNIÈRES

publie le 1er AVRIL
à l'occasion du Centenaire de BEETHOVEN
un magnifique numéro spécial
consacré à

BEETHOVEN

avec le concours de
ROMAIN ROLLAND — ANDRÉ SUARÈS — ADOLPHE BOSCHOT, de l'Institut — JEAN CHANTAVOINE — ANDRÉ CŒUROY — CHARLES KŒCHLIN — ANDRÉ LEVINSON — MARC PINCHERLE — J.-C. PROD'HOMME — A. SCHAEFFNER — G. DE SAINT-FOIX

HORS-TEXTE
BEETHOVEN, par BOURDELLE (maquettes et dessins inédits)
Portraits, Illustrations, Frontispices, Culs-de-Lampes,
Bois gravés inédits de D. GALANIS

Le numéro de 140 pages in-4°
France et Belgique .. .. 20 fr. — Etranger .. .. 25 fr.
Ce numéro est compris dans l'Abonnement :
France et Belgique .. .. 75 fr.
Autres Pays .. .. 100 fr. ou 20 fr. Suisses ou $ 4.

132-136, Boulevard du Montparnasse, PARIS (XIVe)

AUX ÉDITIONS MONTAIGNE
2, IMPASSE DE CONTI, PARIS VIe
Tél. Fleurus 42-79 Chèques Postaux 712-97

Dernières nouveautés :

OLLECTION LITTÉRAIRE de la RUSSIE NOUVELLE

Nº 2. Serge Semenov

LA FAIM

Orné de sept dessins de R. R. HAARDT, avec des couleurs au pochoir. Tirage limité à 2950 exemplaires, le vol. sur velin teinté, numéroté .. .. .. **15** fr.

De simples notes au jour le jour, mais quelle violence pathétique, quelle profondeur d'angoisse et d'analyse, lorsque les jours sont faits de la torture la plus sournoise, de celle qui déforme implacablement le cœur de l'homme et falsifie les sentiments les plus sacrés : la faim. « La Faim » est le livre le plus exactement évocateur, historiquement et psychologiquement, des années terribles où la famine, après l'effort révolutionnaire, rongea la Russie nouvelle. C'est aussi le chef-d'œuvre de Serge Semenov, cet écrivain que la lecture publique de sa première œuvre fit tout de suite désigner comme « *le Léon Tolstoï incontesté du prolétariat.* »

Déjà paru :

Nº 1. Alexis Tolstoï. **IBICUS**

Dessins de GEORGES BRAUN, couleurs au pochoir .. .. **15** fr.

L'exode funambulesque de la vieille Russie, vers Odessa et Constantinople ; la fièvre hallucinante de la nouvelle Russie.

LES CAHIERS CONTEMPORAINS
sous la direction de FERNAND DIVOIRE

Nº 4. LA FEMME ÉMANCIPÉE

les aveux, les conquêtes ou les espoirs des femmes pathétiquement traduits par :

Mme BRUNSCHVICG — Mme KAMENEVA — Mme MARCELLE TINAYRE — Mme GINA LOMBROSO — Mme CORBETT-ASHBY — Mme AVRIL DE SAINTE-CROIX — Princesse CANTACUZÈNE — Mme SUZANNE GRINBERG — Mme RUDEL-ZEYNECK — Mme HÉLÈNE BURNIAUX — Mme BAKKER-NORT — Mme JEANNE GALZY — Princesse NOUCHAFFERINE — Mme X, de Moscou — MARYSE CHOISY

Un volume numéroté .. .. **12** fr.

Charles Richet, Professeur à l'Université de Paris, Membre de l'Institut

L'HOMME IMPUISSANT

Un volume broché .. .. **12** fr.

Un nouveau livre de l'illustre savant est toujours un événement.

C'est en se penchant sur la vie, tant celle des tissus, des humeurs, que celle de l'esprit, consciente et subconsciente, que Charles Richet réussit, semble-t-il, à pacifier sa raison et son cœur. Et voici le thème de l'angoisse pascalienne, le grandiose *leit-motiv* de la misère de l'homme, renouvelés d'un point de vue authentiquement moderne et strictement pratique.

THÉATRE MONTMARTRE

L'ATELIER

Direction CHARLES DULLIN

PLACE DANCOURT — PARIS — TÉLÉPHONE NORD 4

LE JOUEUR D'ÉCHECS

Mélodrame en 3 actes et 6 tableaux par

MARCEL ACHARD

Tiré du roman de DUPUY MAZUEL

Décors et Costumes de	Mise en scène de	Musique de
JEAN-VICTOR **HUGO**	CHARLES **DULLIN**	GEORGES **AURIC**

RAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

publiée sous la direction de

. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS

Vient de paraître :

Tome Ier

Les Iles Britanniques

PAR

ALBERT DEMANGEON
Professeur à l'Université de Paris

volume in-8° grand jésus (20×29), de 320 pages, *80 cartes et cartons* dans le texte, *13 photographies hors texte* et *une carte en couleur hors texte*, broché........... 80 fr.
reliure de travail, pleine toile, fers spéciaux, tête dorée........................ 105 fr.
reliure de bibliothèque, demi-chagrin poli, avec coins, tête dorée............... 125 fr.

Pour paraître en Juin 1927 :

Tome II

Belgique, Luxembourg, Pays-Bas

PAR ALBERT DEMANGEON

volume in-8° grand jésus (20×29), de 248 pages, *53 cartes et cartons* dans le xte, *79 photographies hors texte* et *une carte en couleur hors texte*, broché......... 60 fr.
reliure de travail, pleine toile, fers spéciaux, tête dorée........................ 85 fr.
reliure de bibliothèque, demi-chagrin poli, avec coins, tête dorée............... 105 fr.

PRIX DE FAVEUR
valables jusqu'au 31 Mai 1927
réservés aux souscripteurs à l'*ensemble des deux premiers Tomes*

scicules ou en volumes brochés.. 120 fr.
lumes reliés pleine toile, fers spéciaux, tête dorée............................ 170 fr.
lumes reliés demi-chagrin poli, avec coins, tête dorée.......................... 210 fr.

frais de port, d'emballage, d'assurance ou de recommandation restent à la charge des acheteurs et oteurs. Ils sont évalués à 10 % pour la France et les Colonies, à 20 % pour l'Etranger. — Livraison dans Paris.

éographie Universelle formera 15 Tomes divisés en 22 volumes in-8° grand jésus ×29). Elle paraît en fascicules, le 5 et le 20 de chaque mois, depuis le 5 février 1927.
aque fascicule.. 10 fr.

Demander le prospectus " Géographie Universelle "

TRANSITION

REVUE MENSUELLE

DIRIGÉE PAR

EUGÈNE JOLAS et ELLIOT PAUL

Le premier numéro, paru le 15 mars 1927, contient des œuvres des collaborate
suivants :

JAMES JOYCE, ANDRÉ GIDE, KAY BOYLE, CARL STERNHEIM, HJALMAR SODERBERG, GERTRUDE STEIN, MARCEL JOUHANDEAU, ROBERT M. COATES, LUDWIG LEWISOHN, EVAN SHIPMAN, HART CRANE, GEORG TRAKL, etc., etc.

Parmi les collaborateurs des numéros suivants, figurent :

SHERWOOD ANDERSON, VALERY LARBAUD, VELKO PETROVITCH, PHILIPPE SOUPAULT, JEAN-RICHARD BLOCH, JEAN GEORGES AURIOL, PAUL ELDRIDGE, MAX ERNST, VIRGIL GEDDES, ROBERT ROE, BERNARD FAY, YVOR WINTERS, BURTON RASCOE, GEORGE ANTHEIL, PAVEL TSELITSIEFF.

La revue sera entièrement rédigée en anglais. Elle contiendra les œuvres d'écriva contemporains étrangers traduites dans cette langue. **TRANSITION** n'aura auc tendance politique ou sociale. Aucune formule littéraire ou artistique ne sera impos réserve faite de l'opinion personnelle des Directeurs sur l'excellence même des œuv envoyées pour leur considération.

ADRESSER TOUTE LA CORRESPONDANCE

AUX DIRECTEURS DE **TRANSITION**

40, RUE FABERT, PARIS-VIIe

ABONNEMENT

Pour un an (France) : **100** fr. — Etranger : **125** fr. ou **$ 5.00**, par mandat-po

---

DÉPOT GÉNÉRAL

SHAKESPEARE Co, 12, RUE DE L'ODÉON — PARIS (VIe)



DERNIÈRES NOUVEAUTÉS CHEZ GRASSET

RANÇOIS MAURIAC (Grand Prix du Roman 1926)
Thérèse Desqueyroux . . . . 12. »

LFRED FABRE-LUCE
Locarno sans rêves . . . . 12. »

ACQUES BAINVILLE
Jaco et Lori . . . . 12. »

LAUDE ANET
La rive d'Asie . . . . 12. »

OBERT DE TRAZ
L'écorché . . . . 12. »

P. LABAT
La comédie ecclésiastique . . . . 12. »
(Introduction de t'Serstevens)

ILBERT DE VOISINS
Les Miens . . . . 12. »

ZIWÈS et F. CERTONCINY
L'homme qui mourut d'amour . . . . 12. »

NDRÉ THÉRIVE
Les Souffrances perdues . . . . 12. »

RANÇOIS DE BONDY
Les douces flèches . . . . 12. »

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e — REG. COMM. : SEINE 80.493

« *BIBLIOTHÈQUE CHOISIE* »

Œuvres complètes
de
Villiers de l'Isle-Adam

Collection sur beau papier (0,20×0,13.5) à **20** francs le volume

Les OEuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam formeront 10 volumes

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e — REG. COMM. : SEINE N° 80.493

ŒUVRES DE WALT WHITMAN

Feuilles d'Herbe

Traduction intégrale d'après l'édition définitive de LÉON BAZALGETTE
Avec deux portraits de Walt Whitman

Deux volumes in-8 écu à 15 fr. .. .. **30** fr.

Pages de Journal

Version de LÉON BAZALGETTE

Volume in-8 écu .. .. **15** fr.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

LÉON BAZALGETTE

Walt Whitman. L'Homme et l'Œuvre

Avec un portrait et un autographe

Deux volumes in-8 écu à 15 fr. .. .. **30** fr.

Le "Poème Evangile" de Walt Whitman

Volume in-8 .. .. **15** fr.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e — REG. COMM. : SEINE No 80.493

ŒUVRES DE LÉON BLOY

ROMAN

La Femme pauvre. *Episode Contemporaine.* Vol. in-16 .. 12
Le Désespéré. Nouvelle édition. Volume in-16 12

LITTÉRATURE

Celle qui pleure. (*Notre Dame de la Salette*). Vol. in-8 écu 15
Le Fils de Louis XVI, avec un portrait de Louis XVII. Vol. in-16.. 12
Exégèse des Lieux communs. Vol. in-16. .. 12
Exégèse des Lieux communs. Nouvelle série. Vol. in-16 12
Les dernières colonnes de l'Eglise. Vol. in-18 12
Pages Choisies, 1884-1905. Vol. in-18. 12
Le Mendiant ingrat, 1892-1895. 2 vol. in-16.. 24
Mon Journal, 1896-1900. 2 vol. in-16. 24
Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne, 1900-1904. 2 vol. in-16 24
L'Invendable, 1904-1907. Vol. in-16 12
Le Vieux de la Montagne, 1907-1910. Préface par ANDRÉ DUPONT. Vol. in-16. 12
L'Ame de Napoléon. Vol. in-16 12
Le Pélerin de l'absolu, 1910-1912.. 12
Au seuil de l'Apocalypse, 1913-1915. V. in-16 12
Méditations d'un Solitaire en 1916. V. in-16 12
Dans les Ténèbres. Vol. in-16.. 12
La Porte des Humbles, 1915-1917. Vol. in-16. 12

ES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

EBDOMADAIRE D'INFORMATION, DE CRITIQUE ET DE BIBLIOGRAPHIE

Directeurs-Fondateurs :

JACQUES GUENNE et MAURICE MARTIN DU GARD

Rédacteur en chef : FRÉDÉRIC LEFÈVRE

OLLABORATION RÉGULIÈRE des meilleurs écrivains français et étrangers :

RIELE D'ANNUNZIO, ALEXANDRE ARNOUX, GÉRARD BAUER, JULIEN BENDA, TRISTAN NARD, ANDRÉ BEUCLER, EMILE BOREL, PAUL BOURGET, CHARLES DU BOS, HENRI MOND, FRANCIS CARCO, JEAN COCTEAU, MARCEL COULON, RENÉ CREVEL, LÉON UDET, JOSEPH DELTEIL, FERNAND DIVOIRE, ROLAND DORGELÈS, ANDRÉ DODERET, EU LA ROCHELLE, HENRI DUVERNOIS, CLAUDE FARRÈRE, LUCIEN FABRE, BERNARD , PAUL FIERENS, ANDRÉ GIDE, JEAN GIRAUDOUX, GEORGES GRAPPE, FRANZ LENS, EMILE HENRIOT, GÉRARD D'HOUVILLE, CAMILLE JULLIAN, H. KEYSERLING, EPH KESSEL, J. DE LACRETELLE, PIERRE LASSERRE, ANDRÉ LEBEY, PAUL LOMBARD, NRICH MANN, EUGÈNE MARSAN, HENRI MASSIS, ANDRÉ MAUROIS, FRANÇOIS URIAC, P. DE NOLHAC, HENRY DE MONTHERLANT, PAUL MORAND, Ctesse DE ILLES, JEAN PRÉVOST, MARCEL PRÉVOST, MARCEL RAVAL, HENRI DE RÉGNIER, NER MARIA RILKE, RAMON GOMEZ DE LA SERNA, PAUL SOUDAY, ANDRÉ SPIRE, L STERNHEIM, ANDRÉ SUARÈS, FRANÇOIS DE TESSAN, LOUIS THOMAS, ROBERT TRAZ, LÉON TREICH, PAUL VALÉRY, FERNAND VANDÉREM, JEAN-LOUIS VAUDOYER, VOIVENEL, BERNARD ZIMMER, etc...

Opinions et Portraits, de MAURICE MARTIN DU GARD.
e heure avec..., par FRÉDÉRIC LEFÈVRE.
sprit des Livres, par EDMOND JALOUX.
Lettres Françaises, par BENJAMIN CRÉMIEUX.
Les informations de la province et de l'étranger.
Critique des Livres : Editorial, par J.-J. BROUSSON.
Musique, par ANDRÉ GEORGE.
Théâtre, par CLAUDE BERTON.

HUIT PAGES

soixante centimes

ON S'ABONNE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, PARIS (6e)

DIRECTION ET RÉDACTION :

146, RUE MONTMARTRE, PARIS (2e), CENTRAL 74-93

R. F.

COLLECTION "POÈTES"

EDITIONS DES CAHIERS DU SUD
10, QUAI DU CANAL — MARSEILLE

N° 1 *LAURENCE ALGAN*

LES TOURS DE SILENCE

L'exemplaire sur Alfa .. .. Prix : **14:40**

(Les exemplaires sur papier de luxe sont épuisés)

N° 2 *MARCEL SAUVAGE*

LIBRE-ÉCHANGE

L'exemplaire sur Alfa .. .. Prix : **15** fr.

Restent quelques hollande de rives à .. .. **40** fr.

N° 3 *PAUL ELUARD*

LES DESSOUS D'UNE VIE

OU

LA PIRAMIDE HUMAINE

L'exemplaire sur Alfa .. .. Prix : **14.40**

(Les exemplaires sur papier de luxe sont épuisés)

N° 4 *ROGER VITRAC*

CRUAUTÉS DE LA NUIT

500 exemplaires sur Alfa .. .. à **12** fr.

21 Hollande de Rives .. .. à **40** fr.

11 Madagascar.. .. .. à **65** fr.

PORTRAIT PAR CHIRICO

EN SOUSCRIPTIO

N° 5 *FRANÇOIS-PAUL ALIBERT*

LA PRAIRIE AUX NARCISSES

500 exemplaires sur Alfa.. .. .. à **14** fr.

21 Hollande de Rives .. .. *Epuisé*

11 Madagascar.. .. .. à **65** fr.

Ces prix s'entendent pour le n° 5 comme prix de souscription

FRONTISPICE DE MANOLO

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

N. R. F.

Les Derniers Jours

CAHIER D'OBSERVATION POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRIGÉ PAR

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE
et EMMANUEL BERL

« Il n'y a plus de presse libre. »

« Lire un article dont la clé ne soit pas
un mot d'ordre brutal. »

« Une décadence s'accentue ; une révolution
se prépare. Qui fera la révolution »

« Le Capitalisme et le Communisme sont tous
les deux hors de l'Esprit. »

On s'abonne à une série de 12 cahiers pour
24 fr. en France
36 fr. pour les pays étrangers adhérant } à la convention
40 fr. pour les pays étrangers n'adhérant pas } de Stockholm
e numéro se vend **2.50** et se trouve dans les principales librairies

Pour les abonnements (et en général tous renseignements) s'adresser
la LIBRAIRIE GALLIMARD, 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (6e)
TÉLÉPHONE : LITTRÉ 12.27

et aux DERNIERS JOURS, 20, RUE CHALGRIN (16e)
TÉLÉPHONE : PASSY 12.42

R. F.



Reliure automatique

COLLECTION SEMESTRIELLE

de

LA NOUVELLE

REVUE FRANÇAIS

NOUS pouvons fournir à nos lecteurs, contre envoi de **7** fr. **50**, un SELFIO leur permettant de relier une Collection semestrielle de *LA NOUVELL REVUE FRANÇAISE*, sous couverture dos et coins toile. Le prix est por à **15** fr. pour un SELFIOR à dos et coins peau marbrée. Les lecteurs peuve recevoir tous renseignements sur le SELFIOR, qui se fait en tous formats, ai que sur la SELF-RELIURE extensible, s'adaptant automatiquement sur des livr brochés de toute épaisseur et de tout format.

Joindre 1 fr. de port pour la France et 3 fr. pour l'étranger. Les commandes accompagnées de leur montant ne pourraient être exécutées.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer un SELFIOR * dos et coins toile / * dos et coins peau marbrée.

Ci-joint la somme de.. * **8.50** **10.50** / **16** fr. **18** fr. en * un mandat / * un chèque, timbres-p

A.................., le....................

(Signature)

Nom......................................

Adresse...................................

* Rayer les indications inutiles.

DÉTACHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER A MONSIEUR LE DIRECT DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE — PARIS, 3, RUE DE GRENELLE

N. R. F.

PORTRAITS DE
LISZT ET DE CHOPIN

rès FRANZ LISZT, CHOPIN nous est en quelque sorte
rélé par le magistral ouvrage que lui consacre

GUY DE POURTALÈS

la Collection

VIES DES HOMMES ILLUSTRES

suivie avec un succès croissant par les *Éditions de la Nouvelle Revue çaise.* L'iconographie de Franz Liszt est très abondante, mais le plus — et peut-être le plus beau, — de ces portraits est la lithographie evéria qui date de 1832, c'est-à-dire lorsque Liszt avait vingt-et-un

ous avons cru bien faire en faisant tirer des photographies de cette graphie, sur papier mat antique, montées sur carton granité nat 13×18).
ous avons procédé de même pour un portrait à peu près inconnu de oin, que M. Alfred Cortot nous a autorisés à reproduire.
prix de l'épreuve est fixé à **25** fr. franco de port. — Pour tout né de la *N. R. F.*, ce prix sera de **18** fr. seulement. — Les nandes non accompagnées de leur montant ne pourront être ıtées.

BULLETIN DE COMMANDE

uillez m'envoyer un portrait de { * FRANZ LISZT / CHOPIN }, au format 13×18,
ur papier mat antique et monté sur carton granité.
-joint en : * chèque — mandat — timbres-poste — la
ne de * **25** fr. — **50** fr.
* **18** fr. — **36** fr. accompagnée de * mon bulletin d'abonnement à la *N. R. F.* — mon bulletin de réabonnement à la *N. R. F.* — la bande-adresse de mon dernier numéro de la *N. R. F.*

A ...., le .... 1927.

sse .... (Signature)

....

er les indications inutiles. C. O. P.

CHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER A MONSIEUR LE DIRECTEUR
A NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. — PARIS, 3 RUE DE GRENELLE (6e)

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR L
SOINS DE PAUL VALÉRY, LÉON-PAUL FARGU
VALERY LARBAUD

LE NUMÉRO X VIENT DE PARAITRE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE
Le Drame musical des Grecs
œuvre entièrement inédite
trad. par Jean Paulhan

ANDRÉ SUARÈS
Variables

VIRGINIA WOOLF
Le temps passe
œuvre entièrement inédite

PAUL VALERY
Oraison funèbre d'une Fable

JULES SUPERVIELLE
Oloron Sainte-Maxime

LÉON-PAUL FARGUE
Second récit du Naufrageur

PIERRE DE LANUX
Voix dans le vieux Louvre

BRUNO BARILLI
Trois Essais
trad. par Mme Maria Nebbia et Valery Larbaud

Anonyme de la fin du Trecento. Trad. EUGÈNE MARSA
Brûlement d'un hérétique

***

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Librairie Henri Leclerc, 219, rue Saint-Hor
Paris (VIIIe)

LE NUMÉRO : 1

HENRI CYRAL, EDITEUR
118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe
SEINE 74-390 CH. POSTAUX PARIS 225-06

COLLECTION FRANÇAISE

" COLLECTION FRANÇAISE " est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la Littérature française contemporaine. Chaque titre est tiré à exemplaires numérotés (papiers de luxe : Madagascar, Arches et Rives). L'illustration est réservée artistes français ; l'impression, confiée au Maître imprimeur R. Coulouma (H. Barthélemy, eur). Format *(in-16 soleil 15,5×20,5)*.

OUVRAGES PARUS :

IINIQUE, par EUGÈNE FROMENTIN. Illust. de Paul-Loys ARMAND ..	*Epuisé*
MPREINTE, par ED. ESTAUNIÉ, de l'Acad. fr. Illust. d'A. FOURNIER.	*Epuisé*
MONT Jeune et RISLER Aîné, par DAUDET. Ill. de P. ARMAND.	*Epuisé*
IA ROUMESTAN, par ALPHONSE DAUDET. Ill. de P.-L. ARMAND.	**100 fr.**
DISCIPLE, par P. BOURGET, de l'Acad. fr. Ill. de FOURNIER. Sur Rives	**90 fr.**
PORTE ÉTROITE, par ANDRÉ GIDE. Ill. de DANIEL-GIRARD.. ..	*Epuisé*
PETIT CHOSE, par A. DAUDET. Ill. d'A. FOURNIER	*Epuisé*
DIVERTISSEMENT PROVINCIAL, par HENRI DE RÉGNIER, de Acad. fr. Ill. de DANIEL-GIRARD. Sur Rives..	**90 fr.**
SCENSION DE M. BASLEVRE, par EDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Acad. Ill. de PIERRE ROUSSEAU. Sur Rives	**100 fr.**
LETTRES DE MON MOULIN, par ALPHONSE DAUDET. Ill. de ANIEL-GIRARD	*Epuisé*
DAME BOVARY, par GUSTAVE FLAUBERT. Ill. de Pierre ROUSSEAU.	*Epuisé*

Vient de paraître :

L'ESCAPADE

par HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie Française

55 illustrations en couleurs de DANIEL-GIRARD

ex. sur Madagascar, avec 2 dessins originaux.	**300 fr.**
ex. sur Arches	**200 fr.**
ex. sur Rives.	**120 fr.**

Paraîtront en 1927 :

IILÉ SOUS LES CÈDRES, par H. BORDEAUX, de l'Acad. française.
TARIN DE TARASCON, par ALPHONSE DAUDET.

Les souscriptions sont reçues chez tous les Libraires

PIERRE CHAREAU

ATELIERS : 54, Rue Nollet :-: Tél. Marcadet 23-77

ARCHITECTURES *INTÉRIEURS*

BOUTIQUE : 3, Rue du Cherche-Midi :-: Tél. Fleurus 35-

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE *TISSUS*

PAPIERS PEINTS

EXPOSITIONS DE PEINTURE MODERNE



Non pas un Phonographe, mais

UN MERVEILLEUX INSTRUMENT MUSICAL

Maniable, Léger
Elégant, Compact
Pureté cristalline
Puissance extraordinaire

présenté par

INNOVATION

104, Champs-Elysées, PARIS



NOUVEAUX PRIX :

Simili cuir . . . 1100 fr
Cuir véritable. . 1200 fr